

Université de Montréal

La souffrance féminine chez Huysmans, Bloy, Bernanos et Mauriac
Catholicisme et maladie mentale

par
Charles Plet

Département des littératures de langue française
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de Maître ès Arts (M.A.)
en littératures de langue française

Mai 2015

© Charles Plet, 2015

Résumé

Silence et soumission aux valeurs patriarcales dominantes : ainsi peut être brossée dans son ensemble et sans pour autant la déformer l'image de la condition féminine encore pleinement opérante à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle en France. La femme, ouvrière, bourgeoise ou noble, est destinée à la maternité, et ses désirs sont méprisés au profit de ceux de son (futur) époux. En littérature cependant, à partir de *Madame Bovary* (1857) et parallèlement à la montée timide du féminisme, apparaissent plusieurs figures féminines éminemment tragiques qui contestent la condition féminine. Louise Marles, Véronique Cheminot, Mouchette et Thérèse Desqueyroux – et tant d'autres encore... – sont autant de (jeunes) personnages féminins qui rejettent plus ou moins violemment la mise sous tutelle de la femme et l'impossibilité d'avoir un statut social et juridique accepté en dehors du mariage. Pourtant, parce qu'en ces figures de femme – et souvent malgré elles – refuse de se taire une torturante aspiration à la liberté, elles sont fatalement vouées à la folie et à la mort, deviennent prostituées, criminelles, internées ou suicidaires, voire les quatre. Selon nous, la folie est l'état dans lequel ces personnages féminins s'enlisent car ils remettent profondément en question les valeurs établies par des hommes et pour des hommes. Nous pensons que la folie est le moyen littéraire utilisé par les écrivains pour montrer l'ampleur de leur souffrance existentielle et son unique langage possible ; en ce sens, la folie serait la représentation extérieure d'une écrasante souffrance morale et psychologique. Enfin, la possession diabolique est une autre cause portée par Bernanos pour répondre à la question de la folie des femmes. Notre étude portera sur quatre figures tragiques de personnages féminins imaginées par quatre écrivains catholiques : Louise dans *En rade* (Huysmans, 1887), Véronique dans *Le Désespéré* (Léon Bloy, 1887), Mouchette dans *Sous le soleil de Satan* (Bernanos, 1926) et Thérèse Desqueyroux dans le roman éponyme de Mauriac (1927).

Mots-clés : Littérature française, XIX^e siècle–XX^e siècle, Joris-Karl Huysmans, Léon Bloy, Georges Bernanos, François Mauriac, Catholicisme, Femmes, Folie

Abstract

Silence and submission to the prevailing patriarchal ideology : this is how one can describe the female condition at the end of the nineteenth century and at the beginning of the twentieth century in France. No matter whether they come from the working-class, the middle class or the aristocracy, women are destined for motherhood and their wishes are overlooked. Nevertheless, in literature one can notice several tragic female figures who rebel against their condition. Louise Marles, Véronique Cheminot, Mouchette and Thérèse Desqueyroux – and so many others... – are young women who reject more or less violently the fact that they are under the tutelage of men and the fact that they cannot obtain an acceptable social status outside of marriage. However, it is precisely because these female characters crave for freedom that they are doomed to madness and death or become criminals and/or suicidal women. According to us, these women are said to be mad because they challenge convention and reject patriarchal values. We think that madness is the literary tool used by these writers to show the brutality of their existential suffering. In other words, we believe that madness is the external representation of their overwhelming moral suffering. Finally, demonic possession is another reason given by Bernanos to explain women's madness. Our study deals with four tragic female figures imagined by four Catholic writers : Louise in *En rade* (Huysmans, 1887), Véronique in *Le Désespéré* (Bloy, 1887), Mouchette in *Sous le Soleil de Satan* (Bernanos, 1926) and Thérèse in *Thérèse Desqueyroux* (Mauriac, 1927).

Keywords : French literature, Nineteenth-century-Twentieth-century literature, Joris-Karl Huysmans, Léon Bloy, Georges Bernanos, François Mauriac, Catholicism, Women, Madness

Merci

à

Ma mère ou l'inimitable Amour d'un cœur inégalé

Mon père ou le lumineux Espoir d'un Popeye appelé

Elsa ou la Charité voilée en un puits de lumière

ainsi qu'à monsieur Michel Pierssens, dont la confiante direction et les précieux conseils m'ont grandement aidé pour ce travail.

Table des matières

Résumé et mots clés.....	ii
Abstract and keywords.....	iii
Remerciements.....	iv
Introduction.....	1
I. <i>Le Désespéré et En rade</i>.....	7
1. La France fin de siècle : une crise généralisée au tournant du siècle.....	7
1.1 La décadence d'une société qui va « à vau l'eau ».....	7
1.2 Les multiples tensions d'une société en voie de laïcisation.....	12
1.3 « La » femme : objet de tous les désirs, centre de tous les discours.....	17
1.4 La femme, la religion et la folie ou l'« hystérisation » du corps féminin et des phénomènes mystiques.....	21
1.5 L'Église et la femme sous le Second Empire et la Troisième République...25	
2. Le catholicisme et la femme : la littérature révélatrice d'une souffrance féminine.....	27
2.1 Bloy et Huysmans : des catholiques « à la marge » de l'Église ?.....	27
2.2 Louise et le langage du corps : espace de critique.....	33
2.3 Véronique : sainteté ou folie mystique ?.....	52
2.4 Louise et Véronique : des figures féminines sacrifiées par l'homme.....	70
II. <i>Sous le Soleil de Satan et Thérèse Desqueyroux</i>.....	74
1. 1880-1925 L'avancée du féminisme et du sort des femmes.....	74
1.1 Femmes libres, femmes émancipées ?.....	74
1.2 La psychanalyse de l'hystérie.....	78
2. Mouchette et Thérèse : la rébellion active de deux jeunes bourgeoises.....	83
2.1 Mouchette et la révolte adolescente.....	83
2.2 Le Diable, Prince de la Révolte.....	98
2.3 Thérèse Desqueyroux ou l'aliénation par la famille.....	102
Conclusion	122
Bibliographie.....	127

Introduction

Trois des quatre romans dont nous allons discuter peuvent sans trop de difficultés être appelés des romans catholiques. Nous pourrions définir, de manière simple et englobante, le roman catholique comme un roman qui parle du péché et du salut de son héros ou de son héroïne¹. *Le Désespéré* (1887) raconte – entre autres choses – la relation teintée de désirs ardents et de mysticisme qu’entretient Marchenoir avec Véronique, une prostituée repentie qu’il « sauve » du gouffre de la débauche. Mouchette, la jeune héroïne révoltée de *Sous le Soleil de Satan* (1926), s’enfonce irrémissiblement dans la haine de Dieu et se suicide en se tranchant la gorge. Thérèse Desqueyroux, dans le roman éponyme de Mauriac (1927), est une mal-mariée qui tente d’empoisonner son époux Bernard avant de finalement quitter Argelouse pour Paris. Toutes ces jeunes protagonistes, véritablement, sont des désespérées – le mot n’est pas trop fort – qui, selon nous, par leurs actes criminels ou autodestructeurs, contestent la condition féminine de l’époque. Louise Marles, dans le roman de Huysmans (1887), est elle aussi une mal-mariée qui, si elle a conscience de la relative chance qu’elle a d’être l’épouse d’un homme comme Jacques – car que serait-elle devenue s’il ne l’avait pas épousée ? –, préférerait vivre seule. Au château de Lourps, qui aurait dû être une rade, un repos, sa maladie s’aggrave et la jeune femme semble sur le point d’être atteinte de paralysie lorsque se clôt le roman.

Dans cette étude, nous avons choisi de placer *En rade* en retrait – ou en avant – des autres œuvres car la question du péché et du salut est résolument absente du roman de Huysmans. Bien que l’auteur paraisse intéressé – ne devrait-on pas dire

¹ Nous reprenons en cela la définition que donne Alain Lanavère du roman catholique : « Entendons, simplement, par roman catholique, un roman dont l’auteur reconnaît voire manifeste des convictions religieuses catholiques, et qui traite, en tout ou en partie, du drame du péché et du salut », Alain Lanavère, cité par A. Foulon, « François Mauriac et le paradoxe de “l’écrivain catholique” », dans Jean-Marc Joubert (dir.), *Les écrivains catholiques marginaux*, Paris, Cujas, 2010, p. 92.

« appelé », à l’instar d’Hubert Juin² ? – par de nombreux thèmes bibliques représentés notamment par Esther dans *En rade* ou par Salomé dans *À rebours*, il n’en demeure pas moins que Huysmans est encore loin de se convertir – ce qu’il fera aux alentours de 1892, après la publication de *Là-bas*.

Révoltées, certes, ces quatre personnages féminins le sont, mais ils ne s’en tireront pas à si bon compte, comme la plupart des héroïnes du tournant du siècle³. Au terme de son parcours qui tire de la prostituée une sainte femme, Véronique est internée à Sainte-Anne ; le lecteur se doute que Louise, presque paralysée à l’image du chat qu’elle recueille avec son mari, finira sûrement folle elle aussi. Mouchette, quant à elle, est poussée au suicide par le Diable et Thérèse – qui est parfois tentée par la mort –, la seule femme qui semble avoir atteint son but d’émancipation : rejoindre Paris et vivre de manière indépendante, est en réalité noyée dans une ville-monde qui lui fait revivre pleinement sa solitude noire et son anonymat.

Il est significatif que toutes ces héroïnes, à un moment ou à un autre, soient perçues comme folles par la société civile. Si Jacques est certain qu’à son retour à Paris il devra placer Louise à l’hôpital – pourquoi pas à la Salpêtrière, où l’illustre Charcot, au comble de sa gloire au milieu des années 1880, ne dédaignerait pas s’occuper d’elle, quitte à la rendre définitivement hystérique ? –, Mouchette et Véronique font toutes deux un séjour plus ou moins long à l’hôpital – Véronique, en apparence plus atteinte, y mourra. Quant à Thérèse, son acte d’empoisonnement, qui

² Joris-Karl Huysmans, *En rade; Un dilemme; Croquis parisiens*, préf. d’Hubert Juin, Paris, Union Générale d’Editions, 1976, p. 21.

³ Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en littérature comme à l’opéra, les figures féminines finissent rarement indemnes et sans tache. Comme le souligne Virginie A. Duzer à propos de la jeune fille fin-de-siècle : « Du romantisme au décadentisme, en passant par le réalisme et le naturalisme, le roman a en effet fourni à son lectorat une multitude de portraits de jeunes filles. L’omniprésence de ces dernières est telle que, ainsi qu’il a été noté par Marc Angenot, la fin de siècle en vint à inventer une forme d’anti-*Bildungsroman*, proposant le parcours scandaleux de « déformation » de pures jeunes filles, devenues demi-vierges et bientôt simplement “filles”. Celles qui n’avaient été au début du XIX^e siècle que sages poupées automates pouvaient être pour de bon démontées ou démembrées. », Virginie A. Duzer, « Le fruit défendu », *Romantisme* 3/, n°165, 2014, pp. 4-5.

paraît incompréhensible, impardonnable et qui revêt une couleur résolument anarchiste, la fera passer pour folle au sein de la communauté d'Argelouse et de sa propre famille.

Les romans à l'étude gagnent à être analysés conjointement car, outre que leur date de publication concorde de manière pertinente pour ce travail qui mettra en relation différents types de discours de l'époque sur la femme – religieux, scientifiques, littéraires, juridiques –, ces œuvres ont été écrites par des hommes qui, au moment de leur publication, sont soit imprégnés de culture catholique – Huysmans – ou catholiques pratiquants – Bloy, Bernanos et Mauriac⁴. Par ailleurs, si l'on ne saurait affirmer que ces textes sont des romans sur les femmes, il n'en demeure pas moins que celles-ci occupent une place essentielle chez les écrivains catholiques. Que serait *En rade* sans cette Louise continuellement malade qui insuffle à Jacques sans le savoir ses rêves les plus mystérieusement érotiques ? De même, que deviendrait l'œuvre de Léon Bloy sans la figure angélique de Véronique et la progressive aliénation de sa personne ?

Au cours de cette étude, nous tenterons de définir un cadre et des limites plus nettes à la « folie » de ces personnages féminins, celle-ci pouvant passer par la maladie ou la violence faite au corps – Louise, Véronique, Mouchette – ou par la « passion homicide⁵ » – Mouchette et Thérèse ; nous ferons ressortir l'image de la femme qu'ont ces écrivains et nous verrons ce que nous dit la folie de ces héroïnes sur l'époque qui les voit naître à la fiction. Par ailleurs, nous analyserons les thèmes de la douleur et de l'aliénation mentale afin de voir comment les écrivains se les approprient et pour savoir ce qu'ils révèlent de leur catholicisme. De surcroît, nous questionnerons le rapport étroit qu'entretiennent la femme et la folie au tournant du

⁴ La conversion de Mauriac survient dans les années 1926-1929, suite à une crise religieuse profonde.

⁵ Maxime Du Camp, *Les convulsions de Paris*, Paris, Hachette, éd. de 1878, t. 1, p. 470.

siècle et nous verrons comment ces écrivains utilisent la maladie mentale pour remettre en question le monde moderne, de plus en plus sécularisé.

Il va sans dire que la question de savoir ce que pourraient être les causes de cette « folie de femmes » flottera sans cesse comme un voile incertain autour de notre travail. Nous montrerons que l'ostracisme, l'aliénation et la mort sont le lot commun auquel sont irrémédiablement destinées les héroïnes de ces romans – et de combien d'autres de la Belle Époque... Ce rapport au tragique féminin, nous le verrons, est intimement lié à la « crise de l'identité masculine⁶ » du tournant du siècle, à la délicate condition féminine qui évolue lentement et à la muette souffrance de ces héroïnes, qui ne trouve pas d'échos.

L'hypothèse que nous soutiendrons dans le présent travail consiste à dire que ces figures féminines, qui souffrent de l'abyssale inadéquation qui existe entre leurs aspirations et ce que leur destine le monde matériel et bourgeois du XIX^e siècle finissant et du premier XX^e siècle, sont tragiques par l'expression même de leur indicible souffrance intérieure, souffrance due en grande partie à leur situation d'enfermement, de silence et de soumission à la condition féminine. Ces personnages féminins sont tragiques car leur lutte ne peut aboutir qu'à la mort ou à la folie. Selon nous, la maladie mentale est l'état dans lequel ces héroïnes s'enlisent car d'une part elles remettent profondément en question les valeurs établies par des hommes et pour des hommes dans une société bourgeoise et misogyne, et parce que d'autre part il n'existe ni langage, ni espace pour exprimer cette révolte. La folie hystérique, criminelle ou suicidaire des figures féminines serait alors l'unique langage possible de la contestation féminine, un moyen littéraire utilisé par les écrivains de notre corpus pour montrer l'ampleur de leur souffrance existentielle. Enfin, la possession

⁶ Nous reprenons ici le titre de l'étude d'Annelise Mauge : *L'identité masculine en crise au tournant du siècle (1871-1914)*, Paris, Rivages, 1987.

diabolique est une autre cause avancée par l'écrivain catholique Georges Bernanos pour répondre à la difficile et complexe question de la folie des personnages féminins. Mouchette, chez Bernanos, se livre peu à peu à « l'abominable amant⁷ », qui lui fait croire que sa révolte est légitime. Du désespoir et du vice dans lesquels l'adolescente est plongée, Satan la poussera à l'acte ultime, le suicide.

Si nous disions ci-dessus que les écrivains de notre corpus utilisent la maladie mentale pour contester le monde moderne⁸ – et pas seulement la société contemporaine –, c'est parce qu'outre la laïcisation progressive de presque toutes les institutions au cours du XIX^e siècle, le passage du Second Empire à la Troisième République – surtout après l'Ordre moral – constitue un moment fondamental dans la relation entre l'Église et l'État. La volonté de la République de réduire l'influence de l'Église catholique en France et de construire de nouvelles normes basées sur le principe de l'universalisme républicain aboutit, après les lois Duruy et Ferry, aux lois de séparation de l'Église et de l'État en décembre 1905.

Le culte de la République laïque et rationaliste, l'établissement progressif de l'école républicaine, l'éducation et l'instruction des filles, le remplacement du prêtre par le médecin au sein des familles, la critique par les médecins anticléricaux des phénomènes mystiques sont, entre autres choses, sources de violents conflits entre catholiques et libres-penseurs au tournant du siècle ; et, si l'Église, suivant en cela les conseils de Pie XIII, se rallie officiellement à la République en 1892, il n'en demeure pas moins que nombre de catholiques se sentent frustrés et dénoncent le rejet du mysticisme et de la religion et le culte du matérialisme par le nouveau régime en place.

⁷ Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, Bègles, Le Castor astral, 2008, p. 68.

⁸ Bien entendu, les quatre écrivains dont nous parlons ne critiquent pas la « surmédicalisation » du monde moderne avec la même vigueur. Si le lecteur sent chez Huysmans, Bloy et Bernanos une amertume plus ou moins grande face à la montée d'une médecine « sans Dieu », il aurait certainement du mal à la trouver chez Mauriac, qui n'en parle que très peu – sinon pas du tout – dans *Thérèse Desqueyroux*.

De fait, la médecine républicaine – qui, dans sa forme radicale et anticléricale, est concentrée dans les années 1880 autour de la Salpêtrière et de la figure de Bourneville en particulier –, est l'une des pratiques les plus contestées par les écrivains catholiques qui, par là-même, rejettent le fort positivisme qui prospère depuis la Révolution et qui atteint son apogée sous le Second Empire.

Par ailleurs, si le statut des femmes évolue lentement tout au long du XIX^e siècle et que l'idée d'émancipation des femmes, portée par le fouriérisme et le saint-simonisme, agite par moments la sphère publique, il faudra attendre les premières décennies du XX^e siècle pour que de réels changements surviennent en ce qui concerne l'égalité des droits entre les hommes et les femmes. Dans ce travail, nous verrons que Huysmans, Bloy, Bernanos et Mauriac s'intéressent de manière plus ou moins affirmée à cette question du rôle des femmes dans la société et qu'ils font apparaître une douleur au féminin. L'ataxie de Louise, la défiguration de Véronique, le suicide de Mouchette et la tentative d'empoisonnement de Thérèse s'assemblent pour donner l'image d'un cri féminin sans parole et sans (grande) portée.

Ce travail se situe avant toute chose dans une perspective littéraire et non religieuse ou sociocritique. Néanmoins, l'histoire des idées, la théologie catholique, la critique féministe (Beizer, Edelman, Matlock...) et certaines analyses freudiennes sur la représentation de la condition féminine dans le dernier XIX^e siècle et le premier XX^e siècle nous ont paru essentielles pour comprendre le mieux possible notre propos. Enfin, l'étude du contexte littéraire et politico-religieux ne sera pas oblitérée dans ce travail car elle apporte des informations complémentaires à l'analyse littéraire. C'est d'ailleurs avec un rapide portrait de la société fin-de-siècle que nous allons amorcer l'examen de notre objet d'étude.

I. *Le Désespéré et En Rade*

1. La France fin-de-siècle : une crise généralisée

1.1 La décadence d'une société qui va « à vau l'eau »

La société se désintègre sous l'action corrosive d'une civilisation déliquescence. Raffinement des appétits, des sensations, du goût, du luxe, des plaisirs ; la névrose, l'hystérie, l'hypnotisme, la morphinomanie, le charlatanisme scientifique, le schopenhauerisme extrême, tels sont les symptômes prémonitoires de l'évolution sociale⁹.

Le XIX^e siècle finissant ne porte plus si bien la « bonne nouvelle » de l'autonomie et du progrès de l'homme. Dès les années 1840, de nombreuses études de société informent des causes du prétendu déclin moral et social qui mine le peuple français : les maladies héréditaires, la ville, le crime¹⁰. Une trinité pathologique qui, loin d'être placée sous silence, envahit la rumeur sociale, au moins à partir du milieu du siècle¹¹. Le *Traité des dégénérescences* (1857) de Morel identifie la ville (sur)peuplée à la folie, à l'agressivité, à l'alcoolisme, toutes choses qui amènent, ultimement, à la mort de la civilisation. Selon lui, ces tares sociales – et d'autres encore – sont les manifestations physiques et psychologiques de ce dysfonctionnement organique majeur qu'est la dégénérescence. Cependant, Morel n'est pas le seul théoricien de la dégénérescence à avoir une vue entièrement pessimiste de la société dans laquelle il vit. Richer accuse la ville d'être au fondement des troubles psychologiques¹² et Nordau s'indigne de ce que le monde civilisé soit devenu « une immense salle d'hôpital¹³ ». Ainsi, selon ces théoriciens, l'espèce

⁹ Eugen Weber, *France, Fin de siècle*, Paris, Fayard, 1986, p. 40.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 22-40.

¹¹ Cf. Laure Murat, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon : Pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard, 2011.

¹² Charles Richer, *Le Surmenage mental dans la civilisation moderne* (1890), Paris, Alcan, 1890.

¹³ Max Nordau, cité par Lisa Downing, *Desiring the Dead: Necrophilia and Nineteenth-Century French Literature*, Oxford, European Humanities Research Centre of the University of Oxford, 2003, p. 38. Je traduis cette citation ainsi que toutes les suivantes.

humaine qui porte la civilisation ne peut que décliner et régresser vers ses lointaines racines ataviques. Comme le souligne Lisa Drowning, « la peur en question était centrée sur l'idée que l'homme régressait vers un genre atavique inhérent à lui, lequel atavisme devait être combattu et contrôlé du dehors par l'état et la science¹⁴ ». Ce contrôle étatique des corps est nécessaire pour des scientifiques qui font de la société un corps vivant, c'est-à-dire, par définition, un corps périssable, maladif, usé par de multiples désordres sociaux¹⁵. En cela, le système asilaire – entre autres choses – qui se met en place à partir de 1838 peut certainement être considéré comme une réglementation du corps, via l'enfermement et les différentes méthodes psychiatriques censées guérir les fous – mais aussi et peut-être d'abord, nous le verrons ci-après, les folles¹⁶.

Ces crimes et maladies en tout genre qui prospèrent dans les zones urbaines – et surtout la syphilis, la tuberculose et l'alcoolisme, véritable « trio infectieux¹⁷ » combattu sans relâche par les médecins hygiénistes dont la pratique est à son apogée au début de la Troisième République – sont renforcés, selon de nombreux médecins,

¹⁴ *Ibid.*, p. 37. Je traduis.

¹⁵ On peut lier la volonté étatique de contrôler le corps social aux analyses de Foucault portant sur le biopouvoir. La « biorégulation » de l'État moderne a pour fonction de « veiller à l'ensemble des phénomènes vitaux qui concernent une population sur un territoire qu'il gouverne, ceci sous une double forme d'un savoir des phénomènes vitaux qui affectent une population (enquêtes démographiques, observation régulière des types de maladies en fonction des types de populations, étude des phénomènes de fécondité, de longévité, de mortalité) et d'un pouvoir d'intervention sur les phénomènes vitaux par des mesures incitatives (politique familiale, aide au troisième enfant lorsque la proportion des naissances et des décès n'est plus correcte, correctives (mise en place d'une couverture-maladie...), préventives (par exemple avec l'instauration de l'hygiène publique) », Guillaume Le Blanc, *L'archéologie médicale du bio-pouvoir*, [En ligne], <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/archives/archivesset/colloques/LeBlanc.html> (Page consultée le 8 avril 2015). De fait, la médecine d'État à la fin du XIX^e siècle – incarnée par la montée en puissance de l'hygiénisme, par exemple – fait de la vie des corps et de la population sa priorité ; ainsi, « la médicalisation de la population devient le fait d'une politique de l'État dont le souci majeur est la vie », *ibid.*

¹⁶ Pour un panorama sur les statistiques et motifs d'enfermement asilaire (féminin) au XIX^e siècle, voir Yannick Ripa, *La ronde des folles : femme, folie et enfermement au XIX^e siècle, 1838-1870*, Paris, Aubier, 1992.

¹⁷ Paul Choinière, Olivier Parenteau, Guillaume Pinson, Guillaume et Christine Poirier, Christine (dir.), *Sexe et discours social*, Montréal, Université McGill, 2005, p. 11.

par l'accélération du rythme de vie amenée par la révolution industrielle¹⁸ et sont de plus en plus médiatisés grâce à une diffusion accrue des journaux au fil du siècle. À cet égard, rappelons la création en 1863 du *Petit Journal* qui, pour un prix modique – cinq centimes – sut captiver son public grâce à un mélange d'informations, de nouvelles à sensation et de faits-divers¹⁹ :

Tout cela [la dégradation des villes et la dégénérescence morale et physique des masses] était amplifié par une presse populaire avide de nouvelles sensationnelles, impatiente de magnifier leur importance et leur impact. Désordres, coups et blessures, homicides, vols, mendicité, violences sexuelles ne manquaient certes pas jadis. Mais on les présentait désormais comme des événements aussi remarquables que sensationnels, ce qui les rendait encore plus terrifiants. [...] les crimes recevaient [alors] une publicité sans précédent. Ainsi, tandis que variait la délinquance, l'inquiétude sociale et l'insécurité personnelle suscitées par le crime ne faisaient que s'aggraver²⁰.

Cette douleur sociale est assurément ressentie par un nombre croissant d'intellectuels qui ne croient plus au message presque évangélique de la foi en l'aptitude et en la perfectibilité de l'homme porté par un Comte ou un Renan²¹. La science positiviste, pourtant à son apogée à la fin du Second Empire, ne tient décidément pas ses promesses de vérité et ses défenseurs s'inquiètent de la montée d'une réaction privilégiant l'inconnu et l'irrationnel. Cette réaction au progrès, qui se construit parallèlement au positivisme scientifique et au naturalisme littéraire, est soutenue par de multiples intellectuels qui, volontairement ou non, remettent en cause la méthode scientifique et les abus du scientisme. L'inconnu comportemental chez

¹⁸ Ainsi que le remarquait Paul Valéry au début du XX^e siècle, la vie moderne signifie accélération et, surtout, abus : « L'homme s'enivre de dissipation : abus de vitesse, abus de lumière, abus de toxiques, de stupéfiants, d'excitants, abus de fréquences dans les impressions, abus de diversités, abus de résonances, abus de facilités, abus de merveilles. Toute vie actuelle est inséparable de ces abus », Paul Valéry, *Variété I*, Paris, Gallimard, 1924.

¹⁹ Cf. Dominique Kalifa, *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995.

²⁰ Eugen Weber, *op. cit.*, p. 61. Outre le *Petit Journal*, les journaux quotidiens *Le Petit Parisien* (1876) et *Le Matin* (1884) profitent de l'illustration en couleurs pour relater avec sensationnalisme les multiples faits-divers criminels.

²¹ Foi positiviste qui prophétise la mort de Dieu ; Ernest Renan explique ainsi en 1890 : « Je suis convaincu qu'il y a une science des origines de l'humanité qui sera construite un jour non par la spéculation abstraite, mais par la recherche scientifique », *L'avenir de la science. Pensées de 1848*, Paris, Calmann-Lévy, 1890, p. 476.

Dostoïevski, l'intuitionnisme bergsonien, le pessimisme de Schopenhauer²², les voix graves de Bourget, Barrès, Bloy, Huysmans et plus tard celles de Péguy, Bernanos, Mauriac – entre autres – sont autant de limites imposées à la lumière de la raison toute-puissante. C'est, en littérature, le symbolisme et le décadentisme – beaucoup, à l'époque, ne font pas la différence entre les deux courants – qui tournent le dos aux réalités objectives et s'abandonnent aux certitudes de l'expérience et, ultimement, aux délires de l'imagination. Ainsi que le souligne Weber, « le pessimisme, l'éclectisme, le goût du mystère, le mépris de l'action – [ont] donné naissance à des mouvements “décadents” comme les Hydropathes, les Hirsutes, les Zutiques et autres J'm'en foutistes²³ ». De fait, la grande ambition rationaliste d'anéantir les dangereuses superstitions religieuses renforce, à terme, l'influence des « citadelles de l'inconnu²⁴ » et la volonté de nier les explications purement matérielles.

Parallèlement au culte du subjectivisme prôné notamment par Schopenhauer²⁵, le millénarisme chrétien retrouve une place essentielle dans la société fin-de-siècle. Le Livre de Daniel et l'Évangile selon Saint Mathieu expliquent les désordres amenés par la fin du monde et précédant la venue du Christ sur terre. Si le millénaire qui suivra l'arrivée du Christ en chair sera joyeux, le prochain sera plus ténébreux et incertain, avec le combat du Christ et de l'Antéchrist ainsi que le Jugement Dernier qui relèvera les morts pour les juger²⁶. Nous verrons ci-après que chez Bloy, millénariste convaincu, le règne du Christ sur terre se confondra avec celui du Paraclet consolateur.

²² Rappelons que *Le roman russe* de Melchior de Vogüé (1886), qui remet en cause les théories naturalistes, est beaucoup lu dans les années 1890, tout comme Nietzsche ou Schopenhauer, tardivement traduits en français.

²³ Eugen Weber, *op. cit.*, p. 180.

²⁴ *Ibid.*, p. 179.

²⁵ Cf. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, Paris, Félix Alcan, 1885.

²⁶ Voir Shearer West, *Fin de siècle*, New York, The Overlook Press, 1994, p. 2.

Néanmoins, outre la mystique chrétienne – portée par l’Église, certes, mais aussi par des écrivains tels Bloy, Baumann, Huysmans, Hello, d’Aureville et, plus tard, Péguy, Bernanos –, d’autres mouvements spiritualistes tels l’occultisme, le spiritisme, le satanisme, le magisme et le mesmérisme sont très populaires à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle ; et, rappelle Don Willemijn, « même si ces mouvements ne peuvent être considérés comme étant très rationnels, les intellectuels qui participaient aux sessions spiritistes ne voyaient aucune contradiction entre leur travail scientifique et ces pratiques “superstitieuses”²⁷ ». Ainsi, de Wronski à Papus, en passant par Éliphas Levi et Péladan, le monde de l’inconnaissable défie le modèle scientifique rationnel et rationalisant. Le mysticisme, qui signifie souvent, en cette fin de siècle particulièrement sombre, antirationalisme, prend donc de nombreuses formes qui toutes rejettent la suprématie scientifique et médicale – pensons à la montée en puissance de la médecine expérimentale prônée par Bernard, Charcot, Broussais, Bichat ou encore aux attaques du mysticisme par la Salpêtrière durant les années 1870-1880.

L’Église, quant à elle, se replie sur elle-même dès 1864 avec Pie IX et son encyclique *Quanta Cura* qui, publiée en même temps que le Syllabus, condamne le libéralisme-maître sous le Second Empire ; et, si le pontificat de Léon XIII révèle une véritable ouverture au monde moderne, il faudra attendre la Première Guerre mondiale et, par la suite, l’élection de Pie XI en 1922 pour voir s’amorcer la fin de l’antimodernisme de l’Église. Ainsi, il apparaît clair que la montée du libéralisme économique et de la science positiviste dès le premier XIX^e siècle engendre de

²⁷ Don Willemijn, « Durtal en route : Le mysticisme et la conversion d’un intellectuel », dans Sophie Guermès et Bertrand Marchal (dir.), *Les Religions du XIX^e siècle*, actes du IV^e congrès de la SERD organisé à Paris du 26 au 28 novembre 2009, septembre 2011, p. 6. Pour plus d’informations sur ces « parasciences » fin-de-siècle, cf. Michel Pierssens, « Le merveilleux psychique au XIX^e siècle, *Ethnologie française*, vol. 23, septembre 1993, pp. 351-366.

nombreux conflits entre l'Église et l'Empire et, surtout, entre le pouvoir clérical et la République.

1.2 Les multiples tensions d'une société en voie de laïcisation

La Révolution est incontestablement au fondement de la France moderne. Dès lors, le conflit avec l'Église ne cesse de s'aggraver et s'achève en 1905 avec les lois de Séparation qui perturbent de nombreux catholiques de manière durable. Comte, dès les années 1820, croit en la puissance du raisonnement pour dissiper l'illusion catholique d'un Dieu présent sur terre. Dans le *Manifeste du Parti Communiste* (1848), Marx et Engels annoncent la fin prochaine de la religion, « opium du peuple²⁸ » et, selon Schopenhauer, véritable faille de l'esprit humain²⁹. Taine, Renan et Darwin continuent à ébranler les bases religieuses ; Darwin qui, dans *De l'origine des espèces* (1859), parle du développement animal en termes d'évolution et qui soutient une ascendance commune entre le singe et l'homme dans *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe* (1871). De fait, la sécularisation gagne du terrain en Europe au fil du siècle et l'impact du religieux disparaît progressivement de la vie des hommes. Le positivisme, sorte de religion³⁰ aux croyances progressistes et qui souhaite enrayer les superstitions, prend une importance des plus considérables sous le Second Empire et prétend fonder les gouvernements humains exclusivement sur la raison. Pour l'Église, cette ambition est inacceptable et le *Syllabus* de 1864, liste de 80 erreurs modernes, dénonce les errements de la civilisation moderne, le libéralisme en

²⁸ Karl Marx et Friedrich Engels, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, trad. Simon, Paris, Aubier, 1971, p. 51.

²⁹ Cf. Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*, *op. cit.*

³⁰ Raspail n'a-t-il pas écrit, en tête d'un mémoire de 1861 sur *les Bélemnites fossiles retrouvées à l'état vivant*, la dédicace suivante : « À la science hors de laquelle tout n'est que folie ; À la science l'unique religion de l'avenir » ?

particulier ; en cela, il condamne indirectement « tous les principes sur lesquels repose la société française³¹ ». Cette critique acerbe du temps présent annonce la condamnation du modernisme par Pie X dans l'encyclique *Pascendi* en 1907. Néanmoins, il ne faut pas négliger le pontificat de Léon XIII qui, ouvert aux mutations sociales, développe la doctrine sociale de l'Église et participe activement à la réconciliation entre la raison et la foi tout en favorisant la doctrine néo-thomiste dans *Aeterni Patris* (1879) – ce qui ne l'empêche pas de critiquer l'athéisme et le rationalisme-roi dans l'encyclique *Humanum Genus* de 1884.

« L'idée chrétienne est l'avenir du monde³² », proclame avec certitude Chateaubriand à la fin de ses *Mémoires* ; mais avait-il anticipé les violents conflits qui allaient secouer l'Église et l'État après 1848, et surtout pendant la Troisième République ? Cette époque est sûrement celle qui voit le plus l'Église critiquée, affaiblie, divisée. Critiquée par la médecine, cette nouvelle science morale et graduellement laïcisée, qui remet en cause la légitimité de la présence des religieuses dans les hôpitaux, la réalité des états mystiques, des possessions diaboliques, des extases divines, qui évacue Dieu de la médecine et modifie radicalement sa perception des corps malades et de la mort, qui devient désormais uniquement la fin de la vie, sans référence aucune à un au-delà possible. Alors que jusqu'au milieu du siècle, « on attendra des prêtres qu'ils apportent le réconfort de l'âme mais également qu'ils aient le souci du corps³³ », la constitution d'un corps médical laïc à partir de 1860 aura pour conséquence nécessaire l'éloignement plus ou moins forcé du clergé de l'hôpital – le principe de laïcisation des hôpitaux de Paris est adopté en 1881 et la loi majeure

³¹ Marc Angenot, *1889 : Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 941.

³² François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 2, Paris, Flammarion, p. 930.

³³ Jean Baubérot et Séverine Mathieu, *Religion, Modernité et Culture au Royaume-Uni et en France (1800-1914)*, Paris, Points Seuil, 2002, p. 49.

concernant la pratique de la médecine est votée en 1892³⁴ – ainsi que la montée en puissance de la médecine expérimentale et de l’hygiénisme. Si la médecine catholique³⁵ n’est pas morte – on en veut pour preuve la création en 1875 de la faculté de médecine catholique à Lille et la fondation en 1884 de la société Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, qui regroupe des centaines de médecins croyants –, elle est au fil du siècle reléguée au second plan et doit se séculariser, sans perdre toutefois l’esprit de charité et l’éthique chrétienne qui la caractérisent. Il ne faut pourtant pas exagérer outre mesure la rupture entre médecine et religion dans le second XIX^e siècle : bien que cette rupture soit réelle, parfois violente, elle n’est pas absolue ; s’il est vrai que des médecins aliénistes disciples de Pinel et d’Esquirol dénoncent à leur suite³⁶ le rôle pathologico-mortifère de la vie religieuse et se battent pour que Science et Religion soient définitivement opposées ; si pour de nombreux hygiénistes « le souci du corps remplace celui de l’âme³⁷ », non seulement des praticiens défendent encore la théorie du vitalisme stahléen soutenue par l’école de Montpellier durant tout le premier XIX^e siècle, mais jusque dans les années 1870 – véritable décennie de laïcisation des institutions –, de nombreux hôpitaux publics – dont certains laïcs –

³⁴ L’article I^{er} de cette loi est le suivant : « Nul ne peut exercer la médecine en France s’il n’est muni d’un diplôme de docteur en médecine, délivré par le gouvernement français, à la suite d’examen subis devant un établissement d’enseignement supérieur médical de l’État », loi du 30 novembre 1892, citée dans Jean Baubérot et Séverine Mathieu, *op. cit.*, p. 10.

³⁵ Sur la médecine catholique, cf. par exemple Hervé Guillemain, « Les débuts de la médecine catholique en France », *Revue d’histoire du XIX^e siècle*, 26/27, 2003, pp. 227-258 ; Jean Baubérot et Séverine Mathieu, *Religion, Modernité et Culture au Royaume-Uni et en France (1800-1914)*, *art. cit.* ; Jacques Léonard, « Femmes, religion et médecine : Les religieuses qui soignent, en France au XIX^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 32^e année, n^o 5, 1977, pp. 887-907 ; François Laplanche, « La notion de “science catholique” : ses origines au début du XIX^e siècle », *Revue d’histoire de l’Église de France*, tome 74, n^o 192, 1988, pp. 63-90.

³⁶ Rappelons que Pinel, dans son *Traité médico-philosophique sur l’aliénation mentale* (1800), écrit que conserver des livres de piété et parler à son confesseur sont, pour un aliéné, « le[s] moyen[s] le[s] plus sûr[s] de perpétuer l’aliénation ou même de la rendre incurable, et plus on accorde, moins on parvient à calmer les inquiétudes et les scrupules. Quelle source féconde d’aliénation pour les consciences timorées, que les malheureuses dissensions qui existent entre les prêtres assermentés et non assermentés ! », Philippe Pinel, *op. cit.*, Paris, Brosson, 1809, p. 268.

³⁷ Jacques Léonard, *La Médecine entre les savoirs et les pouvoirs*, Paris, Aubier, 1981, p. 169.

utilisent des méthodes religieuses comme les processions, messes et chants liturgiques pour soigner les aliénés³⁸.

Non seulement critiquée, l'Église est affaiblie dès la fin des années 1860 avec la réduction effective du pouvoir temporel du pape qui suit les campagnes napoléoniennes en Italie – Napoléon III défend l'unité nationale italienne et irrite ainsi beaucoup de catholiques attachés aux États pontificaux. Par ailleurs, comme le souligne Griffiths :

Les catholiques à cette période [début de la Troisième République] se sentent minoritaires, menacés par de multiples dangers. Le danger politique, d'abord ; l'Église, qui a été associée si longtemps à des mouvements monarchistes ou de droite, était menacée de manière constante par les régimes Républicains. Le danger de l'individualisme, ensuite, tel qu'il était perçu dans le protestantisme et la philosophie kantienne. Le danger très fort, aussi, de l'individualisme et de la liberté de contrainte tels qu'ils étaient prêchés par Gide et suivis par de nombreuses personnes des générations suivantes. Le danger du règne de la science, bien que ce danger s'estompait dès le tournant du siècle³⁹.

Affaiblie ensuite, comme nous l'avons remarqué, via la remise en cause des états mystiques par la médecine psychiatrique et neurologique, et cela dès le début de la reconnaissance du « Maître », Charcot, à la Salpêtrière. Le ou la possédé(e) devient, au fil du siècle, un être souffrant, victime d'une maladie mentale et, avec Charcot, un(e) véritable hystérique. Les phénomènes de stigmatisation, nombreux au XIX^e siècle⁴⁰, sont présentés par la neurologie naissante comme des simulations, des « faux pathologiques », à l'instar des extases rebaptisées délires religieux⁴¹. Ces conclusions sont reprises par de nombreux écrivains anticléricaux à l'instar de l'abbé Jean-Hippolyte Michon, qui, dans son « pamphlet anticléric » nommé *Le Maudit* – et à

³⁸ Hervé Guillemain, « Les débuts de la médecine catholique en France », *art. cit.*, pp. 240-241.

³⁹ Richard Griffiths, *The Reactionary Revolution: The Catholic Revival in French Literature, 1870-1914*, London, Constable, 1966, pp. 71-72.

⁴⁰ Comme célèbres stigmatisées, nous pourrions citer Louise Lateau, Marie-Julie Jahenny, Anna Katharina Emmerick ou encore Marie du Bourg.

⁴¹ Durant les années 1880-1890, de nombreuses thèses de médecine s'attaquent au délire religieux. Citons les suivantes à titre d'exemples : Nagaty Soleiman, *Contribution à l'étude de la folie religieuse*, Paris, 1886 ; J. M. Dupain, *Étude clinique sur le délire religieux*, Paris, 1888 ; Maurice Prouvost, *Délire prophétique. Étude historique et clinique*, Bordeaux, 1896 ; Albert Baderot, *De l'influence du milieu sur le développement du délire religieux en Bretagne*, Paris, 1897.

travers son personnage de Lisette Cabarous, qui rappelle Bernadette Soubirous –, critique l'embrigadement idéologique des jeunes femmes causé par la « politique » ultramontaine des apparitions mariales. Dans la même veine, *L'Hystérique* de Lemonnier (1885) aborde la question de l'hystérie mystique et de la féminité. Daudet, les Goncourt, Zola et d'autres écrivains naturalistes présentent aussi la religion comme pathogène et l'hystérie comme une forme moderne et raisonnable de la possession diabolique d'antan, désormais démodée et, surtout, censément démasquée⁴².

Enfin, l'Église est divisée en son sein ; sur ce point, Griffiths ajoute : « [...] et, avant tout, il y avait le danger à l'intérieur de l'Église. L'hérésie commençait à pointer sa tête, prenait différentes formes, qui devaient être éradiquées⁴³ ». À la fin du Second Empire, le camp catholique est scindé en deux : d'un côté les conservateurs, réunis autour du journal *L'Univers* de Veuillot ; de l'autre les libéraux, rassemblés autour du *Correspondant*. Les détracteurs des modérés les accusent de se plier aux exigences anticléricales de la modernité et de se lier avec l'ennemi républicain, ce qui a pour conséquence, selon eux, le nécessaire affaiblissement de l'Église⁴⁴. Les libéraux, quant à eux – parmi lesquels Dupanloup, Falloux, Montalembert, Lacordaire –, dénoncent l'intransigeance des positions conservatrices et certains, suivant en cela Lamennais, appellent à construire une démocratie chrétienne⁴⁵.

Outre ces complexes conflits entre libéraux et conservateurs, entre ultramontanisme et gallicanisme, de multiples hétérodoxies apparaissent à la fin du

⁴² Citons par exemple *Madame Gervaisais* des Goncourt (1869), *l'Évangéliste* de Daudet (1883) ou encore *Lourdes* de Zola (1894).

⁴³ Richard Griffiths, *The reactionary Revolution: The Catholic Revival in French Literature, 1870-1914*, op. cit., p. 72.

⁴⁴ Nous verrons ci-après que cette accusation de lâcheté et de compromissions permanentes est en grande partie partagée par Huysmans et Bloy à cette même époque.

⁴⁵ Dès les années 1830 et la publication du journal ultramontain *l'Avenir*, Lamennais appelle à la fondation d'une démocratie chrétienne qui passe, notamment, par la séparation de l'Église et de l'État.

siècle, notamment les paraclétistes, naundorffistes et autres vintrasiens. Groupuscules qui, en général, donnent une grande importance au millénarisme et qui – pour ce qui est des naundorffistes – soutiennent le « dernier roi légitime », Karl-Wilhelm Naundorff, qui revendique le nom de Louis XVII. Nous verrons ci-après que Bloy s’insère largement dans le courant paraclétiste et naundorffiste et que Huysmans, s’il n’est pas vintrisien pour autant, côtoie l’abbé Boullan, successeur de Vintras après sa mort en 1875.

Critiquée, affaiblie, divisée : tel est donc l’état de l’Église au début de la Troisième République et jusqu’à – au moins – la Première Guerre mondiale. Guerre qui non seulement réconcilie davantage l’Église et l’État mais qui, de plus, permet davantage aux femmes de faire entendre leur voix au sein de la société – voix entendues (de loin) et pas encore assez écoutées, néanmoins. Il est d’ailleurs intéressant de noter que la question des femmes est au cœur des débats soulevés par l’Église et la République. Bien que la plupart des hommes soit d’accord pour dire que « la » femme doit obéir au mari et rester au foyer, les questions d’éducation, d’instruction, d’emploi et plus généralement celles concernant l’émancipation et les droits des femmes sont débattues de manière violente au sein de la société française. Ces questions intéressent et, surtout, inquiètent la grande majorité des hommes, quelles que soient leurs opinions politiques et religieuses.

1.3 « La » femme : objet de tous les désirs, centre de tous les discours

Durant tout le XIX^e siècle,

on ne voit et on n’élève dans la jeune fille que l’épouse future, son développement personnel n’est jamais un but, tout au plus un moyen. Rien ne compte en dehors de ces fonctions d’épouse et de mère, fonctions que la mort peut interrompre et l’absence suspendre. Toute leur éducation est subordonnée aux bienséances d’un mariage de

convenance où trop d'intelligence peut devenir une difficulté, l'originalité un obstacle et la raison une occasion de révolte⁴⁶.

Pourtant, dès la Révolution apparaissent de nombreuses « femmes de caractère » qui participent activement aux clubs révolutionnaires ainsi qu'aux diverses manifestations. Olympe de Gouges souligne la caducité des acquis de 1789 en publiant la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1794), qui dénonce l'oubli par les hommes de la « moitié de l'humanité⁴⁷ ». Quelques décennies plus tard, après un silence imposant sous l'Empire et la Restauration, le « féminisme⁴⁸ » – d'essence révolutionnaire – renaît après la Révolution de 1830 aux côtés des utopies socialistes comme les saint-simoniens et les fouriéristes, qui repensent le rôle de la femme dans la famille et soutiennent que l'égalité entre les sexes est un moyen nécessaire pour faire avancer la société – ce qui n'empêche pas nombre d'entre eux de penser que la femme est toute de nature, contrairement à l'homme. Néanmoins, si la presse féministe des années 1830 – *La Femme Libre*, *La Tribune des femmes*, entre autres journaux – est particulièrement active et si les femmes sont encore très présentes lors des journées de février 1848, leurs revendications – abrogation du Code Napoléon de 1804, droit au divorce – inquiètent les députés qui ne souhaitent pas que les femmes-mères-épouses délaissent la famille pour s'occuper de la vie publique. Sous le Second Empire et la Troisième République, la « question femme⁴⁹ » n'est pas moins discutée, surtout après le rétablissement du divorce en 1884.

⁴⁶ Isabelle Bricard, *Saintes ou pouliches : l'éducation des jeunes filles au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1985, p. 323.

⁴⁷ Olympe de Gouges à Antoine Fouquier-Tinville, citée par Elsa Solal, *Olympe de Gouges*, Carnières, Lansman, 2007, p. 23.

⁴⁸ Le féminisme n'est guère un mot usité avant le tournant du siècle. Au XIX^e siècle, on parle plus généralement du mouvement pour l'émancipation des femmes. Ainsi que le souligne Michèle Riot-Sarcey, « Longtemps [le mot féminisme] fut attribué à Charles Fourier. Or, c'est seulement en 1872 qu'Alexandre Dumas fils en use comme d'une épithète péjorative à l'encontre des hommes qui, favorables à la cause des femmes, voient leur virilité leur échapper », Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2002, p. 3.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 26.

Là où presque tous les hommes sont d'accord, c'est pour laisser la femme au foyer et critiquer les émancipées, ces « viragos » qui ne comprennent pas l'importance de leur « carrière⁵⁰ » d'épouse, de mère, d'éducatrice ; car, ainsi que l'explique le *Grand Dictionnaire Larousse du XIX^e siècle*,

[...] elle [la femme] est mère : elle a reçu de la nature la triple et sublime mission de concevoir, de mettre au monde et d'élever le genre humain. Il convient donc d'oublier les lacunes de son caractère, les perfidies de ses séductions, les imperfections de sa nature et de ne plus se souvenir que de ce grand fait qui est comme la raison de son être⁵¹.

C'est bien l'ambivalence majeure du siècle que ce double point de vue sur les femmes : elles sont anges et démons, adulées et haïes, louées pour être des créatures d'amour qui perpétuent le genre humain et pourtant jugées incapables par le Code Civil et le Code pénal. Sous la Troisième République, l'opinion des hommes quant à la condition féminine change peu ; certes, l'État doit instruire les femmes (bourgeoises) pour contrer l'influence de l'Église sur celles-ci – d'où les lois Duruy, Sée et Ferry⁵² –, mais il ne faut pas pour autant leur permettre de s'émanciper de la tutelle familiale, garante de l'ordre bourgeois républicain. C'est la raison pour laquelle les « monstres émancipées » telles George Sand, Hubertine Auclert, Séverine ou Madeleine Pelletier sont combattues par de nombreux hommes politiques et écrivains, croyants ou non. Michelet, qui dénonce dans *Du prêtre, de la femme et de la famille* (1845) l'influence de l'Église sur les femmes et accuse les prêtres de contrôler la vie familiale, ne pense pourtant pas que la femme-mère-épouse doive s'occuper d'autre chose que de l'enfantement et du bonheur procuré au mari. Le Zola

⁵⁰ Isabelle Bricard, *Saintes ou pouliches*, *op. cit.*, p. 287.

⁵¹ *Grand Dictionnaire Larousse du XIX^e siècle*, article Mère, cité dans Laure Adler, *Secrets d'alcôve : histoire du couple, 1830-1930*, Bruxelles, Complexe, 1990, p. 101.

⁵² Les lois Duruy, Sée et Ferry sont votées en 1867, 1880 et 1881-1882, respectivement. Par ailleurs, rappelons que pour Jules Ferry, « il faut que la femme appartienne à la Science ou qu'elle appartienne à l'Église », cité par Nicole Edelman, *Les métamorphoses de l'hystérique : du début du XIX^e siècle à la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2003, p. 257. Cette affirmation de 1870 répond en partie au désir formulé par Mgr Dupanloup en 1867 que les « jeunes filles [soient] élevées sur les genoux de l'Église », Mgr Dupanloup, *M. Duruy et l'éducation des filles*, Paris, 16 novembre 1867.

louangeur de la maternité (cf. sa *Fécondité* de 1899), le Mendès pourfendeur de l'émancipation (*La Femme-enfant* (1891)), le Barbey d'Aurevilly ennemi de Sand, les Huysmans, Mirbeau, Maupassant, France, Faguet, Bordeaux, Bourget, Bernstein, Donnay, Maurras ont tous peur – à des degrés divers, c'est entendu – que les femmes, en s'émancipant, ne tuent l'amour et ne désertent la maison. Certains écrivains jugés féministes, au contraire, soutiennent une plus grande liberté pour les femmes : les frères Margueritte, les frères Rosny, Lacour, Dumas fils dans une moindre mesure⁵³. Néanmoins, si ce dernier dépasse le conservatisme de *L'Homme-femme* (1872) pour soutenir un certain féminisme libéral dans *Les Femmes qui tuent et les femmes qui votent* (1880), ce n'est pas pour défendre toutes les revendications de l'autre sexe : « Avant dix ans, les femmes seront électeurs comme les hommes. Quant à être éligibles, nous verrons après, si elles sont bien sages⁵⁴ ». Pour notre part, nous verrons ci-après que les auteurs de notre corpus, s'ils ne soutiennent pas explicitement une « émancipation » des femmes, font néanmoins apparaître une véritable douleur féminine, une souffrance existentielle qui, selon nous, est directement liée à leur condition de femmes soumises à l'autorité du père et du mari, à la tutelle familiale ou à l'obligation du mariage.

Les femmes sont donc « priées » de rester au foyer et de s'occuper de l'éducation des enfants – et surtout des jeunes filles – à coup de manuels de savoir-vivre et d'essais d'éducation, nombreux tout au long du XIX^e siècle ; et, si « la » femme est incapable juridiquement, soumise au père puis à l'époux par le Code civil, c'est parce qu'elle est « naturellement » inférieure, physiquement et intellectuellement. C'est ici, entre autres, que le discours médical intervient : « l'hystérisation du corps

⁵³ Dans une moindre mesure car Dumas fils, avant 1880, est largement opposé à l'émancipation des femmes.

⁵⁴ Alexandre Dumas fils, *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent*, Paris, Calmann Lévy, 1880, p. 215.

de la femme » dont parle Michel Foucault⁵⁵ passe d'abord et avant tout par la médecine – générale, aliéniste, hygiéniste, neurologique – et joue un rôle essentiel dans la lutte acharnée des hommes contre la « nouvelle femme⁵⁶ », figure de la transgression sociale.

1.4 La femme, la religion et la folie ou l'« hystérisation » du corps féminin et des phénomènes mystiques

[...] enfin, beaucoup de journalistes ont affirmé simplement que « c'est une hystérique », se contentant de cette expression qui sert maintenant à tout expliquer. Hystérique, madame, voilà le grand mot du jour. Êtes-vous amoureuse ? vous êtes une hystérique. [...] Vous volez des coupons de soie dans un magasin ? hystérique. Vous mentez à tout propos ? hystérique ! (Le mensonge est même le signe caractéristique de l'hystérie.) [...] Vous êtes ceci, vous êtes cela, vous êtes enfin ce que sont toutes les femmes depuis le commencement du monde ? Hystérique ! hystérique ! vous dis-je. Nous sommes tous des hystériques, depuis que le docteur Charcot, ce grand prêtre de l'hystérie, cet éleveur d'hystériques en chambre, entretient à grands frais dans son établissement modèle de la Salpêtrière un peuple de femmes nerveuses auxquelles il inocule la folie, et dont il fait, en peu de temps, des démoniaques⁵⁷.

Le XIX^e siècle finissant est décidément l'âge d'or de l'hystérie, en Europe comme aux États-Unis. En France, si le diagnostic hystérique et sa définition évoluent tout au long du siècle⁵⁸, c'est véritablement l'école de la Salpêtrière qui place la maladie au centre du combat républicain contre une trop grande émancipation des femmes et contre l'influence de l'Église catholique. L'hystérie charcotienne, toute « de culture⁵⁹ », devient ainsi le point central de nombreux débats sur la religion, la politique, la criminalité, le mariage et la sexualité. Sexualité désormais contrôlée par des médecins qui pénètrent plus que jamais dans le cercle familial et différencient les

⁵⁵ Voir Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, vol. 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

⁵⁶ La « nouvelle femme », « new woman » est, selon Cécile Dauphin, une « célibataire heureuse de l'être, citadine, issue d'un milieu aisé, voyageuse, frottée de culture, tournant ostensiblement le dos aux rôles dévolus à la femme bourgeoise », Cécile Dauphin, citée dans José Brabant, « La menace américaine », article publié sur le site *Savoirs des femmes*, automne 2013, URL: http://savoirsdesfemmes.org/public_html/wp-content/uploads/2013/08/Brabant_Josée-Savoirs-des-Femmes-Automne-2013.pdf (Page consultée le 11 janvier 2014), p. 8.

⁵⁷ Guy de Maupassant, « Une femme », dans *Chroniques*, Paris, 10/18, « Domaine français », 1980 [*Gil Blas*, 16 août 1882], t. 2, p. 111.

⁵⁸ Voir Nicole Edelman, *Les métamorphoses de l'hystérique : du début du XIX^e siècle à la Grande Guerre*, op. cit.

⁵⁹ Expression utilisée par Bernheim dans un article publié dans *Le Temps* du 29 janvier 1891.

corps sains des corps détraqués. À la Salpêtrière, où Charcot parle d'hystérie depuis 1870, il faut à tout prix soutenir le régime républicain, qui lui-même s'appuie sur le discours scientifique⁶⁰. Littré, Ferry, Gambetta – ami personnel du neurologue – sont tous des républicains imprégnés d'une forte culture positiviste qui, souvent, se révèle être radicalement anticléricale. La « politisation » de l'hystérie permet aux hommes de « remettre les femmes à leur place⁶¹ » en expliquant que toute femme est une hystérique en puissance et que la limite entre la normalité et l'hystérie est floue, fragile et changeante. La femme enfermée dans le « Versailles de la douleur⁶² » offre à Charcot des ressources inépuisables – utilisées grâce à la photographie, en particulier – pour affirmer la réalité inébranlable de la constitution fragile de toute personne du sexe féminin⁶³. Ainsi, le corps de la femme est soumis au neurologue qui fictionnalise la maladie et la relie étroitement au rôle que doit avoir le « sexe faible » dans la société.

À cette même époque, les écrivains naturalistes reprennent le thème de l'hystérique et – parce qu'ils ne suivent pas toutes les évolutions médicales ou qu'ils ne veulent pas les entendre – font de la femme malade une détraquée nerveuse et sexuelle, alors qu'il est démontré depuis longtemps que l'hystérie n'est pas un désordre de l'utérus. Comme le souligne Chantale Savard,

tout le roman moderne est voué à l'hystérisation de la femme : les romanciers représentent dans leurs œuvres une créature « perversie », « détraquée » ou

⁶⁰ Il faut souligner l'importance des députés-médecins sous la Troisième République. Ainsi que l'explique Séverine Mathieu, « [...] les médecins ont désormais toute légitimité et constituent un des piliers du pouvoir républicain (de 1877 à 1906, il y a entre 41 (1885-1889) et 60 (1881-1885) députés médecins, soit entre 9% et 12,3% des députés, qui sont comme les “nouvelles couches” chères à Gambetta). De Paul Bert à Emile Combes, les médecins sont parmi les fers de lance de la politique anticléricale », Jean Baubérot et Séverine Mathieu, *op. cit.*, p. 55. Faut-il d'ailleurs rappeler que le député et médecin Gallet, dans *Sous le Soleil de Satan*, est un farouche républicain ?

⁶¹ Marc Angenot, 1889 : *Un état du discours social*, *op. cit.*, p. 475.

⁶² Jules Claretie, « Charcot, le consolateur », *Les annales politiques et littéraires*, vol. 21, n° 1056, 1903, p. 180.

⁶³ Si Charcot admet dès 1882 que l'homme peut être hystérique, force est de constater qu'il n'en parle que très peu, contrairement à la femme hystérique. Pour en savoir davantage sur l'utilisation de la photographie à la Salpêtrière, cf. Georges-Didi Huberman, *Invention de l'hystérie : Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris, Macula, 1982.

« hystérique », parce que cela leur permet, à mots couverts, d'expliquer ce qui semble être pour eux la cause de l'émancipation nouvelle de la femme moderne. La « fin du sexe féminin » est ainsi mise sur le compte de l'hystérie, figure par excellence de la détérioration individuelle et sociale⁶⁴.

Ce sera certainement l'un de nos questionnements en ce qui concerne les romans « modernes » que sont ceux de Huysmans et de Bloy, publiés en 1887, en pleine période d'hystérie et de « mysticisme médical » : ces deux écrivains participent-ils à la tendance médico-romanesque de la « remise en place » de la femme ? En présentant des êtres féminins sur le seuil de la folie – ou qui l'ont dépassé –, cherchent-ils à ordonner à l'autre sexe de se taire et d'accepter sa place d'inférieure ? Nous ne le pensons pas, même si ces écrivains ne sont guère reconnus pour être féministes. La femme, chez eux, peut être hystérique sans que la dimension religieuse de son comportement soit pour autant écartée, ce que souhaitent pourtant ardemment les naturalistes et les neurologues parisiens. C'est ce qu'expliquera Huysmans quelques années plus tard, dans son roman *Là-bas* : « Tout échoue sur cette maladie inexplicable, stupéfiante, qui comporte par conséquent les interprétations les plus diverses, sans qu'aucune d'elles puisse jamais être déclarée juste ! car il y a de l'âme là-dedans, de l'âme en conflit avec le corps, de l'âme renversée dans de la folie de nerfs⁶⁵ ».

Selon Huysmans, c'est bien la panique d'une âme en déroute, médicalement extériorisée via le corps troublé, que ne peuvent admettre les médecins anticléricaux et l'école de la Salpêtrière. Quant à Bloy, c'est en partie contre le mouvement médical charcotien qui hystérise la mystique chrétienne qu'il créa son personnage de Véronique, « sainte folle » ; car c'est justement au cours des années 1880 que la médecine parisienne s'attaque à ce qu'elle nomme la « folie mystique ». Outre les

⁶⁴ Chantale Savard, *La représentation de la femme hystérique dans le roman naturaliste*, mémoire de l'Université de Montréal, Département d'Études Françaises, juin 2004, p. 15.

⁶⁵ Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, Paris, Gallimard, 1985 [1887], p. 178.

nombreuses thèses de médecine traitant du délire religieux, *l'Iconographie photographique de la Salpêtrière*, série de trois volumes publiée à partir de 1878 par Bourneville et Regnard, devient un ensemble polémique fortement politisé. Le projet du radical Bourneville est de montrer par le biais d'une « médecine rétrospective⁶⁶ » positiviste que l'extase mystique et la possession ne sont rien d'autre que des formes d'hystérie jusqu'alors méconnues⁶⁷. De nombreux médecins catholiques répondent en défendant les exorcismes, les miracles et les extases dans des revues scientifiques – c'est notamment le cas de praticiens renommés tels Boissarie et Le Bec, membres du Bureau des Constatations de Lourdes dans les années 1880-1890⁶⁸. Par ailleurs, l'école des médecins catholiques de Lourdes se bat jusqu'aux dernières années du siècle contre la Salpêtrière pour faire reconnaître la réalité des miracles survenant dans la ville aux apparitions.

Nous le voyons, l'« hystérisation du corps féminin » accompagne, à la fin du siècle, l'« hystérisation » des phénomènes mystiques, en d'autres termes la médicalisation – forcée – du « corps religieux ». Ce lien entre le corps de la femme et le « corps » ecclésiastique n'est pas surprenant, d'ailleurs ; l'Église et la femme sont inséparables au XIX^e siècle, d'autant plus que nombre d'enquêtes sociologiques confirment la perte du sentiment religieux chez l'homme – ouvrier, bourgeois ou aristocrate⁶⁹. Si c'est à propos des croyances du XII^e siècle que Michelet affirme en 1835 que « Dieu changea de sexe, pour ainsi dire. La Vierge devint le dieu du

⁶⁶ Emile Littré, « Un fragment de médecine rétrospective », *Philosophie positive*, Paris, 1869, n° 5, pp. 103-120.

⁶⁷ Rappelons par ailleurs que *Les démoniaques dans l'art* de Charcot et Richer est publié la même année que *Le Désespéré* (1887) et que Bloy, à travers son personnage de Véronique, rejette le diagnostic d'hystérie mystique prôné par la Salpêtrière.

⁶⁸ Hervé Guillemain, « Les débuts de la médecine catholique en France », *art. cit.*, p 237.

⁶⁹ À propos du sentiment religieux beaucoup plus sensible chez les femmes que chez les hommes à la fin du XIX^e siècle, citons un personnage du *Nœud de vipères* de Mauriac : « D'ailleurs vous ne songiez à aucune autre exigence. En ces années-là, la religion ne concernait que les femmes. Dans ton monde, un mari “accompagnait sa femme à la messe” : c'était la formule reçue. Or, à Luchon, je vous avais déjà prouvé que je n'y répugnais pas », Paris, Grasset, 1932, p. 51.

monde⁷⁰ », nous pourrions peut-être appliquer cette expression audacieuse à la France du XIX^e siècle, qui voit le développement considérable du culte marial, surtout après les apparitions de Lourdes en 1858.

1.5 L'Église et la femme sous le Second Empire et la Troisième République

Comme le rappelle Marc Angenot, à la fin des années 1880

le catholicisme perd du terrain dans les institutions, les pratiques, les consciences depuis bientôt un siècle ; selon l'analyse des historiens, cette déchristianisation s'accélère depuis une vingtaine d'années. L'image sociale du prêtre se dégrade. Dans plusieurs départements, on est en pleine désertion des autels ; le recul de la foi est plus ancien, mais l'indifférence religieuse « visible » est relativement nouvelle⁷¹.

Si dans l'ensemble ce constat fin-de-siècle est justifié, il ne faut pourtant pas ignorer l'« éveil » du mysticisme et des « folies de l'occulte » dont parle Huysmans⁷², mysticisme souvent porté vers les femmes, qui, censément plus sentimentales que les hommes, seraient ainsi mieux à même de jouir des différents états mystiques – absolument irraisonnables selon les positivistes. Dès les années 1810, la dévotion à la Vierge prend de l'ampleur⁷³ et s'accroît avec chaque apparition mariale. En 1830, la Vierge apparaît à Catherine Labouré au couvent des Sœurs de la charité de Saint Vincent de Paul à Paris – de là vient l'essor de la médaille miraculeuse. En 1846, elle apparaît devant deux jeunes bergers à la Salette, avant de réapparaître à Pontmain en 1871, alors que l'armée française est tombée devant l'attaque allemande. Néanmoins, le culte marial commence véritablement à partir de 1858, avec les apparitions répétées de l'Immaculée Conception à Lourdes. Il faut par ailleurs rappeler qu'en 1854 est

⁷⁰ Jules Michelet, *Histoire de France*, dans *Œuvres de M. Michelet*, t. 3, Bruxelles, Meline, Cans et Compagnie, 1840, p. 255.

⁷¹ Marc Angenot, *Rhétorique de l'anti-socialisme : Essai d'histoire discursive 1830-1917*, p. 178.

⁷² « C'est juste au moment où le positivisme bat son plein, que le mysticisme s'éveille et que les folies de l'occulte commencent », Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, Paris, Plon, 1960 [1891], p. 238.

⁷³ Comme le souligne Stéphane Michaud, « [...] la dévotion à la Vierge ne fait que s'étendre, avec un essor tout particulier à partir de la Restauration. Les congrégations religieuses qui se fondent en si grand nombre à cette époque se réclament pour ainsi dire toutes de la Vierge. Ce sont les maristes, les marianistes, les petits frères de Marie, les diverses sœurs de l'Immaculée Conception, etc. », Stéphane Michaud, « Science, droit, religion : trois contes sur les deux natures », *Romantisme*, n°13-14, Mythes et représentations de la femme, p. 30.

proclamé le dogme de l'Immaculée Conception par Pie IX, véritable élévation métaphysique de la femme⁷⁴, qui engendre une abondante littérature populaire catholique mettant en scène la vierge chrétienne et la piété mariale. Le dogme de l'Immaculée, qui stipule que Marie n'est pas marquée par le péché originel, donne le ton : la femme sans tache doit être mariée et mère ou se faire religieuse. Les libres-penseurs, la grande majorité desquels sont d'accord sur le rôle d'épouse-et-mère de la femme, critiquent néanmoins les religieuses, selon eux asservies par l'Église.

Église qui, dès le lendemain de la Révolution et jusqu'à l'interdiction des congrégations en 1901, recrute plus de 130 000 religieuses, membres des congrégations à supérieures générales. Selon Claude Langlois, ces femmes, si elles ne sont pas émancipées par l'Église, gagnent tout de même une certaine liberté – sécurité et liberté professionnelles, contournement des contraintes pesant sur la femme mariée – par le biais de la vie congréganiste⁷⁵. Toutefois, dans la vie civile, les « conseils » se rapportant aux femmes ressemblent plus à des obligations : comme le proclame Bloy haut et fort : ne sont acceptables que « la maternité la plus auguste ou le plaisir. En d'autres termes la Sainteté ou la Prostitution⁷⁶ ». C'est bel et bien le seul choix – si celui-ci n'est pas imposé par les contraintes économiques et sociales – qu'a la femme au XIX^e siècle, ce que rappellent bien nombre de manuels destinés à la femme chrétienne.

Que cela soit la femme sacrificielle et avide de renoncement prôné par l'Église ou la modeste et soumise bourgeoise républicaine, les femmes sont, dans la seconde moitié du siècle, sous la tutelle de l'homme. Elles n'existent qu'à travers leur rôle

⁷⁴ Néanmoins, Michelet « est sans illusions sur les arrières pensées politiques ou sociales qui président à cette adulation sensuelle [de la Vierge] ou aux pieuses légendes romanesques », cité dans « Science, droit, religion : trois contes sur les deux natures », *art. cit.*, p. 31.

⁷⁵ Voir Claude Langlois, *Le catholicisme au féminin. Les congrégations françaises à supérieure générale au XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf, 1984.

⁷⁶ Léon Bloy, *Le mendiant ingrat (Journal de l'auteur 1892-1895)*, Bruxelles, Edmond Deman, 1898.

d'épouse, de mère, de fille, de concubine ou de prostituée. L'une des questions que nous nous poserons au cours de cette étude porte sur la vision des femmes qui transparaît chez les quatre auteurs catholiques du corpus. Ces écrivains, qui racontent chacun à sa manière l'histoire d'un cri féminin qui se perd, suivent-ils à la lettre les sermons se rapportant aux femmes ? Sont-ils, d'ailleurs, de stricte orthodoxie catholique ? Comment arrivent-ils à faire sentir au lecteur que leurs héroïnes souffrent d'une lancinante douleur qui se révèle être, par-dessus tout, existentiellement tragique ?

2. Le catholicisme et la femme : la littérature comme révélatrice d'une souffrance féminine

2.1 Bloy et Huysmans : des catholiques « à la marge » de l'Église ?

« Ah ! on comprend l'épouvante, la fuite éperdue du XIX^e siècle, devant la face ridicule du Dieu qu'on lui offre et on comprend sa fureur⁷⁷ ». À partir des années 1880 et jusqu'à la fin de sa vie, Bloy s'inquiète du marasme dans lequel tombe, selon lui, l'Église catholique romaine au fil des années. Le pamphlétaire, qui encense le Moyen Âge comme l'idéal mystique par excellence, l'époque des grands Saints et de la toute-puissance de l'Église, rejette par là-même les temps contemporains, fades et oubliés des consignes du Christ. Si Bloy n'a jamais cessé de critiquer la société dans laquelle il vit, la considérant comme indignement anticléricale et bête⁷⁸, il accuse aussi l'Église d'être devenue faible et d'accepter sans trop souffrir les multiples

⁷⁷ Léon Bloy, *Le Désespéré*, Paris, Mercure de France, 1930 [1887], p. 224. C'est cette édition que nous utiliserons tout au long de cette étude.

⁷⁸ Le monde moderne tel qu'il est perçu par Bloy est pourrissant et désespérant : « Ici, la Gloire essentielle, inaccessible ; là, l'ondoyante muflerie humaine, inexterminable. Chute infinie des deux côtés, ratage simultané de l'Amour et de la Justice. L'enfer sans contrepoids, rien que l'enfer ! », *ibid.*, p. 48.

compromis du monde moderne, excessivement libéral et matérialiste. L'impiété qui caractérise la société laïque a rejailli, selon lui, sur la sainteté de l'Église, lui faisant perdre sa « virilité » et sa « vertu⁷⁹ » primitives. Le libéralisme souverain s'invite avec malice aux devantures des magasins de dévotions de la rue Saint-Sulpice, défigurant la Sainte Face, la pauvreté du Christ et jusqu'aux plus illustres saints⁸⁰.

Outre le bazardeur du Christ et de ses saints apôtres, Bloy reproche aux brocanteurs et à l'Église de faire preuve de pusillanimité en cachant aux fidèles les grandes douleurs du Seigneur lors de sa Passion. Ainsi, les statues dévotionnelles et les peintures religieuses représentent un Christ « gentillet », trop honnête, presque bourgeois :

Aujourd'hui le Sauveur du Monde crucifié appelle à lui tous les peuples à l'étalage des vitrines de la dévotion entre un "évangéliste coquebin" et une "Mère douloureuse trop avancée". Il se tord correctement sur de délicates croix, dans une nudité d'hortensia pâle ou de lilas crémeux, décortiqué, aux genoux et aux épaules, d'identiques plaies vineuses exécutées sur le type uniforme d'un panneau crevé...⁸¹

Un clergé bourgeois, voilà ce que ne peut admettre le très pauvre Bloy, cet inlassable pourfendeur des riches et des indifférents. D'après lui – et Huysmans le pensera aussi quelques années plus tard –, l'Église abandonne les pauvres et, ce faisant, renie une large partie de la mystique qui, avec l'Ancien et le Nouveau Testament, glorifie la pauvreté incarnée en Jésus, le Pauvre par excellence⁸². De fait,

⁷⁹ Ainsi que l'écrit Bloy dans *Celle qui pleure* (1908), reprenant Blanc de Saint-Bonnet : « Le clergé saint fait le peuple vertueux, le clergé vertueux fait le peuple honnête, le clergé honnête fait le peuple impie », cité dans Richard Griffiths, *op. cit.*, p. 237.

⁸⁰ « Les saint Joseph, nourriciers et frisés, généralement vêtus d'un tartan rayé de bavures de limaces, offrant une fleur de pomme de terre à un poupon bénisseur ; les saints Vincent de Paul en réglise ramassant, avec une allégresse refrénée, de petits monstres en stéarine, pleins de gratitude ; les saints Louis de France ingénus, porteurs de couronnes d'épines sur de petits coussins en peluche [...] », Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 228.

⁸¹ Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 227. Dans *Celle qui pleure* (1908), écrit un peu plus de vingt ans plus tard, le pamphlétaire catholique s'indigne encore de la représentation trop douce et fausement honnête de la Vierge Marie telle qu'elle est prônée par le dogme de l'Immaculée Conception de 1854 : « J'ai beau faire, je ne me représente pas la Mère du Christ douloureux dans la douce lumière de Lourdes. Cela ne m'est pas donné. Je ne sens pas d'attrait vers une Immaculée Conception couronnée de roses, blanche et bleue, dans les musiques suaves et dans les parfums. », Léon Bloy, *Celle qui pleure*, Paris, Mercure de France, 1908, p. 120.

⁸² Dans l'Ancien Testament, les sages d'Israël appellent à plusieurs reprises à éradiquer la pauvreté et à faire preuve de solidarité envers les pauvres. Par ailleurs, Dieu dit, entre autres : « Il y aura toujours des

selon l'auteur du *Désespéré*, le désir d'attirer la bourgeoisie tiédit la métaphysique chrétienne et empêche l'Église d'appliquer ses doctrines les plus puissantes et les plus proches du Christ : la souffrance et la pauvreté comme instruments de rédemption et chemins vers le Seigneur, la communion des Saints, autrement appelée substitution mystique⁸³, etc.

Un Seigneur bazarde, une mystique défigurée, des saints bourgeois, autant de raisons qui poussent Bloy à vomir l'Église et les fidèles à la fin du XIX^e siècle ; il ira même jusqu'à lancer avec fureur : « Les catholiques déshonorent leur Dieu, comme jamais les juifs et les plus fanatiques antichrétiens ne furent capables de le déshonorer⁸⁴ ».

Si Huysmans est très proche de Bloy dans les années 1885-1887 et si ses idées artistiques s'entremêlent assez aisément avec celles de son ami – quitte à faire douter les chercheurs quant à savoir lequel des deux a le plus influencé l'autre –, il n'a pourtant pas du tout les mêmes opinions que Bloy sur l'Église et la foi chrétienne à l'époque où il écrit *En rade*. Quelques années auparavant, en 1882, Folantin – autrement dit Huysmans – considère la religion comme l'instrumentalisation des esprits faibles par un clergé intolérant :

Pourquoi la religion consolatrice n'est-elle faite que pour les pauvres d'esprit ? Pourquoi l'Église a-t-elle voulu ériger en articles de foi les croyances les plus absurdes ? Je ne puis cependant admettre, ni la virginité d'une accouchée, ni la

indigents dans le pays; c'est pourquoi je te donne ce commandement: Tu ouvriras ta main à ton frère, au pauvre et à l'indigent dans ton pays. », *Dt*, 15:11. De la même manière, citons *Ex*, 22:25 : « Si tu prêtes de l'argent à mon peuple, au pauvre qui est avec toi, tu ne seras point à son égard comme un créancier, tu n'exigeras de lui point d'intérêt. ». Dans le Nouveau Testament, voir la parabole de Lazare et du riche et le psaume 72.

⁸³ La doctrine de la réparation ou de la substitution mystique est très en vogue dans les milieux littéraires catholiques à la fin du XIX^e siècle et marque profondément l'œuvre de Bloy, de Barbey d'Aurevilly et une partie de l'œuvre de Huysmans après les années 1890. Cette doctrine de la souffrance expiatoire commence avec la formule célèbre de Maistre : « L'innocent en souffrant ne satisfait pas seulement pour lui, mais pour le coupable, par voie de réversibilité », Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, Genève, Slatkine, 1993, 2 vol., t. II, p. 440. Pour plus de renseignements sur cette doctrine, se référer à Nicolas Mulot, *La réversibilité : "le grand mystère de l'univers"*, Paris, Sombrevail, 2006.

⁸⁴ Léon Bloy, *Le Désespéré*, op. cit., p. 223.

divinité d'un comestible qu'on prépare chez un fabricant de pâtes, se disait-il ; enfin, l'intolérance du clergé le révoltait⁸⁵.

Néanmoins, l'ultra-matérialisme républicain l'opprime et Folantin se rend compte que « le mysticisme pourrait seul panser la plaie qui [l]e tire⁸⁶ ». Dans *À rebours*, Des Esseintes s'intéresse davantage aux rites du culte catholique et, s'il paraît encore improbable qu'il se convertisse, il n'en demeure pas moins qu'il retourne à Paris en suppliant le Seigneur de lui redonner espoir⁸⁷. Ce n'est que quelques années plus tard que Huysmans, par le truchement de l'abbé Boullan, commence à fréquenter les cercles vintrasiens et naundorffistes et qu'il écrit son « roman noir », *Là-bas*, publié en 1891. À la fin de ce roman, déjà, Durtal s'indigne de ce que le XIX^e siècle finissant « [...] se fiche absolument du Christ en gloire. Il contamine le surnaturel et vomit l'au-delà⁸⁸ » ; et, à mesure que le sentiment religieux touche Durtal et que celui-ci s'éloigne de sa fascination primitive pour le satanisme afin de se tourner vers Dieu – c'est le passage du « roman noir » *Là-bas* au « roman blanc » *En route* –, les critiques qu'il adresse à la société civile et, surtout, aux autorités religieuses ressemblent de plus en plus à celles de Bloy. Le futur oblat accuse ainsi les prêtres de s'allier avec les riches et le gouvernement contre les pauvres et la sainte Église, de même qu'il s'inquiète de la démagogie croissante d'une religion en quête de fidèles, catholicisme bien-pensant qui se meurt « dans d'étroites pratiques, dans des amusettes de vieille-fille, dans toute cette bondieusarderie qui s'épand le long de la rue de Saint-Sulpice⁸⁹ ». Il apparaît donc évident que Huysmans

⁸⁵ Joris-Karl Huysmans, *À vau-l'eau*, Paris, Tresse et Stock, 1894, p. 127.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 132.

⁸⁷ « - Dans deux jours, je serai à Paris ; allons, fit-il, tout est bien fini ; comme un raz de marée, les vagues de la médiocrité humaine montent jusqu'au ciel et elles vont engloutir le refuge dont j'ouvre, malgré moi, les digues. Ah ! le courage me fait défaut et le cœur me lève ! – Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ! », Joris-Karl Huysmans, *À rebours*, Paris, Georges Crès et Cie, 1922, p. 290.

⁸⁸ Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, Paris, Tresse & Stock, 1895, p. 441.

⁸⁹ Joris-Karl Huysmans, *En route*, Paris, Gallimard, 1996, p. 107.

et Bloy, ces deux catholiques « anticléricaux » qui s'indignent de l'abandon de la mystique par une Église tiède qui méprise l'art, se sont échangés leurs opinions et se sont mutuellement édifiés intellectuellement et spirituellement, et cela dès les années 1885-1886, alors que Huysmans est encore loin d'être croyant⁹⁰. À cette époque – qui est aussi le moment de l'écriture du *Désespéré* et d'*En rade* –, ils ont en commun un profond rejet de la modernité qui les liera d'amitié pendant plusieurs années, avant leur rupture définitive au début des années 1890. Ce mépris de l'époque contemporaine transparaît dans les œuvres des deux écrivains et prend, entre autres, la forme d'attaques contre la montée en puissance de la nouvelle médecine républicaine et le sacre de l'argent.

La révolte spirituelle de Huysmans, dont il explique dans sa nouvelle préface à *À rebours* qu'elle était déjà inconsciemment présente dès 1884⁹¹, continue et s'amplifie, nous le pensons, avec *En rade* ; et s'il n'accuse pas encore le catholicisme d'être devenu « ce quelque chose d'émasculé, d'hybride, de mol, cette espèce de courtage de prières et de mercuriale d'oraisons, cette sorte de sainte tombola où l'on brocante des grâces en insérant des papiers et des sous dans des troncs scellés sous des statues de saint⁹² ! », il poursuit ses critiques d'un monde moderne décevant et par trop rationaliste, s'enfonçant progressivement dans le schopenhauerisme qui le mènera, à terme, au catholicisme de ses dernières œuvres. Quant au Bloy du *Désespéré*, cet « un contre mille⁹³ », il est en conflit perpétuel avec le courant réaliste-naturaliste anticléricale – qui selon lui a tort de ne pas porter son regard au-delà du

⁹⁰ Rappelons que durant l'été 1885 Bloy passa quelques jours au château de Lourps en compagnie de Huysmans et d'Anna Meunier. Les conversations avec Huysmans sont nombreuses et frénétiques. Il n'est pas surprenant que beaucoup d'entre elles portent sur la « salauderie contemporaine », Huysmans, cité dans Robert Baldick, *La vie de J. K. Huysmans*, Paris, Denoël, 1975, p. 125.

⁹¹ En mars 1884, Huysmans écrivait déjà, dans une lettre à Zola : « Au fond, si l'on n'est pas pessimiste, il n'y a qu'à être chrétien ou anarchiste ; un des trois pour peu qu'on y réfléchisse », cité dans Louis Gillet, *J.-K. Huysmans, Lettres inédites à Arij Prins 1885-1907*, Genève, Droz, 1977, p. 38.

⁹² Joris-Karl Huysmans, *L'Oblat*, Paris, P.-V. Stock, 1903, p. 389.

⁹³ Nous reprenons cette expression du titre du pamphlet de Bloy nommé : *Léon Bloy devant les cochons : Un contre mille* (1894).

visible – et contre l'Église catholique, qui pactise avec l'ennemi, renie ses dogmes et méprise les saintes valeurs portées par Jésus-Christ. Ses attaques répétées contre le clergé, de même que son paraclétisme – qui est très proche des courants millénaristes tel celui professé par Joachim de Flore –, font de Bloy un catholique marginalisé, un croyant « anticlérical » que ses radicales opinions ostracisent.

Si Huysmans et Bloy sont, en 1887, déjà d'accord depuis longtemps pour dire que la société fin-de-siècle fait preuve d'une pauvreté intellectuelle extrême, ils ne sont pourtant pas encore parvenus aux mêmes certitudes métaphysiques. Une pensée néanmoins leur est commune : la femme porte en elle la sainte coexistence de l'amour et de la souffrance. La vénérable Véronique bloyenne et la misérable Louise décrite par Huysmans sont des personnages qui aiment et qui souffrent, qui aiment en souffrant et qui, peut-être, aiment pour souffrir. Nous tenterons, au fil de cette étude, de différencier leur amour et leur souffrance, de les caractériser et de voir l'influence de l'un sur l'autre. Par ailleurs, nous essaierons d'expliquer la maladie – ou la folie – qui touche Louise et Véronique en la mettant en relation avec la place des femmes dans la société patriarcale fin-de-siècle. Nous montrerons qu'en fictionalisant une profonde douleur physico-psychologique véritablement vécue par de nombreuses femmes au XIX^e siècle, Huysmans et Bloy font preuve d'une réelle compréhension à l'égard des souffrances féminines – ce qui ne signifie pas nécessairement que ces deux écrivains (misogynes) souhaitent l'émancipation des femmes. Ces souffrances, nous le verrons, sont senties et comprises différemment par des auteurs catholiques – ou en voie de conversion – qui considèrent la douleur comme l'un des éléments fondamentaux et fondateurs du christianisme. Enfin, nous pensons que Bloy, en particulier, écrit la souffrance existentielle de Véronique afin de dénoncer le matérialisme libéral d'un nouveau régime républicain fatalement voué à l'erreur et à

la décadence. Dans cette optique, les femmes, censément sensibles, irrationnelles et, selon Bloy, hautement mystiques, sont effectivement les mieux à mêmes de critiquer le régime républicain, rationaliste et profondément masculin⁹⁴.

2.2 Louise et le langage du corps : espace de critique

En rade, cet « anormal roman⁹⁵ » qui oscille entre le naturalisme zolien et le naturalisme spiritualiste⁹⁶, est prépublié en feuilleton dès novembre 1886 dans *La Revue Indépendante* avant d'être publié chez Stock en 1887, quelques mois après *Le Désespéré*. Dans ce roman que Huysmans lui-même trouvait maladroit, deux petits bourgeois parisiens ruinés – Jacques et sa femme malade Louise – quittent Paris pour fuir leurs créanciers et gagnent le château de Lourps, régi par l'oncle de Louise, un paysan vivant de manière quasi animale avec sa femme, Norine. L'exil temporaire hors de Paris, censé revigorer les Parisiens et leur permettre de « se concerter, pendant un passager armistice, avant que de rentrer à Paris pour commencer la lutte⁹⁷ », est pour le moins décevant ; le soulagement financier et moral tant escompté par les époux ne se produit pas : écœurés par de multiples incommodités et constamment filoutés par des paysans avides et sournois, les citadins désabusés décident, à terme, de fuir le château et de revenir à Paris plus tôt que prévu. Cette histoire qui se termine sur un brutal constat d'échec n'illustrerait que les multiples désillusions des protagonistes à propos de la vie rurale si la maladie inconnue dont Louise est atteinte

⁹⁴ Sur ce point, voir Caroline Ford, *Divided Houses: Religion and Gender in Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 2005.

⁹⁵ Léon Bloy, *Sur J.-K. Huysmans*, Bruxelles, Complexe, 1986, p. 108.

⁹⁶ L'expression naturalisme spiritualiste est anachronique puisque Huysmans ne l'invente qu'en 1891 dans son roman *Là-bas*. Pourtant, *En rade* oscille bien entre de grandes et puissantes rêveries et une réalité toujours décevante : « C'est comique, tout le monde ici est exaspéré par ce livre, qui veut en somme se dédoubler – une partie de vie réelle, d'une part, une partie de rêve, de l'autre. Or, les naturalistes sont exaspérés par le côté rêve, et les idéalistes par le naturalisme de mes paysans », lettre à Arij Prins du 20 novembre 1886, citée dans Louis Gillet, *J.-K. Huysmans, Lettres inédites à Arij Prins 1885-1907, op. cit.*, p. 67.

⁹⁷ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, Paris, Gallimard, p. 41. C'est cette édition que nous utiliserons dans ce travail.

ne perturbait pas tant la vie des époux, transformant leur « rade », leur repos, en agitation et en rancœurs grandissantes. Avant même son arrivée au château, où Louise l'attend en compagnie d'Antoine et de Norine, Jacques souffre déjà d'un véritable malaise psychologique en pensant à son épouse endolorie :

Il était torturé d'inquiétudes ; la santé de sa femme égarait la médecine depuis des ans ; c'était une maladie dont les incompréhensibles phases déroutaient les spécialistes, une saute perpétuelle d'étisie et d'embonpoint, la maigreur se substituant en moins de quinze jours au bien en chair et disparaissant de même, puis des douleurs étranges, jaillissant comme des étincelles électriques dans les jambes, aiguillant le talon, forant le genou, arrachant un soubresaut et des cris, tout un cortège de phénomènes aboutissant à des hallucinations, à des syncopes, à des affaiblissements tels que l'agonie commençait au moment même où, par un inexplicable revirement, la malade reprenait connaissance et se sentait vivre⁹⁸.

La maladie de Louise, inexplicable aux yeux de son époux, structure le récit huysmansien et participe activement au sentiment de désespoir qui parcourt la totalité du roman. Pourtant, si la maladie dont souffre Louise est certainement inexplicable pour la médecine de la fin du XIX^e siècle⁹⁹, elle ne reste pas pour autant totalement inexplicquée par l'auteur : Huysmans donne dès le début quelques indices qui alertent sur un lien probable entre la santé de Louise et l'état financier du ménage : « Depuis cette faillite qui la jetait au rencart, elle et son mari, sur le pavé, sans le sou, la maladie s'était affilée et accrue ; et c'était la seule constatation que l'on pût faire¹⁰⁰ ». En liant la pathologie de Louise à une crise financière, Huysmans relie « le corporel à l'économique, autrement dit l'individuel au social, l'aliénation politique à l'aliénation mentale¹⁰¹ ». Dès lors, les dérèglements corporels de Louise font sens et signifient

⁹⁸ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, *op. cit.*, p. 42.

⁹⁹ « Il se rappelait des consultations de médecins parlant d'affection incurable, de métrite, avouant sa marche continue derrière une adynamie aggravée par le repos et par les drogues, et toutes les cautérisations, toutes les saignées, toutes les sondes, toutes les désolantes visites, toutes les abominables manœuvres que la malheureuse avait dû subir, étaient demeurées vaines. [...] les médecins, inquiets de ne rien trouver, [...] recouraient, pour terrasser les douleurs, à la morphine, attendant qu'un symptôme leur permit de se diriger, de ne plus tâtonner ainsi, dans le brouillard de maux inconnus et vagues », *ibid.*, p. 118.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 42.

¹⁰¹ Christine Dupuit, « Huysmans et Charcot : l'hystérie comme fiction théorique », dans *Sciences sociales et santé*, volume 6, n° 3-4, 1988, p. 128.

quelque chose qui dépasse le simple constat d'un échec individuel. Plus généralement, ces troubles font partie d'un vaste système qui remet en cause l'intégralité de l'ordre social existant ; ordre social jugé en grande décrépitude et qui est symbolisé par le château en ruine et, surtout, par le jardin du château, véritable cimetière naturel de l'antique aristocratie :

Il regardait, étonné, ce chaos de plantes et d'arbres. [...] Toutes les fleurs cultivées des parterres étaient mortes. [...] Et un silence [...] planait sur ce désordre de nature, sur cette jacquerie des espèces paysannes et des ivraies, enfin maîtresse d'un sol engraisé par le carnage des essences féodales et des fleurs princières¹⁰².

La racaille végétale qui symbolise le monde moderne démocratique a achevé un ordre féodal « princier » qui, selon Jacques, avait l'avantage d'ordonner la société et d'éviter ainsi un « chaos » incompréhensible et irritant.

Pourtant, Jacques ne déplore pas seulement la mort progressive de l'aristocratie et de la religion¹⁰³ ainsi que la montée en puissance des nouveaux idéaux républicains. Pour lui, le désordre du monde moderne passe d'abord et avant tout par le désordre au sein du couple qu'il forme avec Louise. Il juge que la confusion domestique qui irrite ses nerfs a pour unique origine la maladie de Louise, qui la rend impuissante et inutile. Impuissante car très souvent exténuée, voire clouée au lit, telle une hystérique hurlante et gémissante sur un grabat de la Salpêtrière¹⁰⁴ ; inutile car impuissante et, de fait, incapable d'assumer le rôle premier d'une bonne épouse qui

¹⁰² Joris-Karl Huysmans, *En rade, op. cit.*, p. 72.

¹⁰³ À Longueville, le sentiment religieux des hommes et des prêtres n'est presque plus qu'un lointain souvenir et la participation aux offices s'effondre : « Que représente en ce lieu ce symbole ? Un Christ aux outrages ? Plutôt un Christ aux ordures, jeté au rebut. Non pas le sacrilège, mais l'indifférence, et l'oubli », *ibid.*, p. 18 ; « Il est vrai que Dieu résidait si peu dans cet endroit, car l'abbé gargotait les sacrements, bousculait sa messe, appelait son Seigneur en hâte et le congédiait, dès qu'il était venu, sans aucun retard. C'était un service tout à la fois télégraphique et divin, suffisant peut-être pour les trois ou quatre personnes arrivées de Longueville et qui n'osaient s'asseoir, tant les bancs étaient vermoulus et sales ! », *ibid.*, p. 203. Ainsi que le rappelle avec raison Hubert Juin, dans *En rade*, « Le seigneur a disparu, le prêtre est devenu un fonctionnaire anodin. L'échafaudage mystique s'est écroulé. Ne restent plus que les paysans vainqueurs et deux intrus venus de la ville », *ibid.*, préface, p. 13.

¹⁰⁴ « Il contempla sa femme ; elle était étendue, décolorée, sur le grabat, les yeux mi-clos, vieillie de dix ans par la brusque détente de ses nerfs », *ibid.*, p. 57.

est, selon Jacques, d'empêcher toute relation directe entre son mari et un extérieur en pleine décadence :

Après tout, il ne s'était pas marié pour renouveler le désordre de sa vie de garçon. Ce qu'il avait voulu, c'était l'éloignement des odieux détails, l'apaisement de l'office, le silence de la cuisine, l'atmosphère douillette, le milieu duveté, éteint, l'existence arrondie, sans angles pour accrocher l'attention sur les ennuis ; c'était dans une bienheureuse rade, l'arche capitonnée, à l'abri des vents, et puis, c'était aussi la société de la femme, la jupe émouchant les inquiétudes des traces futiles, le préservant, ainsi qu'une moustiquaire, de la piqûre des petits riens, tenant la chambre dans une température ordonnée, égale¹⁰⁵.

L'épouse recherchée par Jacques est en réalité une domestique qui doit se placer entre le réel et lui afin de l'épargner des multiples tracasseries quotidiennes, plus aliénantes et rébarbatifs les uns que les autres. Loin de l'idéal romantique du mariage considéré comme amour réciproque et entraide bienveillante, la femme-épouse-domestique telle que la conçoit Jacques doit assouvir tous les besoins matériels et sexuels de son mari, tel un robot multifonction, une marionnette à commander : « [...] c'était le tout sous la main, sans attentes et sans courses, amour et bouillon, linges et livres¹⁰⁶ ». De surcroît, elle doit s'occuper sans se plaindre de l'intendance de la maison ; et, si Jacques refuse de côtoyer le monde extérieur, qui représente pour lui l'altérité même, c'est parce qu'il ne veut pas participer aux immoraux négoce d'une modernité en pleine déréliction. Les transactions financières, préoccupations premières d'une bourgeoise avide d'argent et de pouvoir, représentent un danger pour son intégrité physique et intellectuelle¹⁰⁷. Dès lors, il remet égoïstement ces basses considérations économiques – pourtant nécessaires – entre les mains de sa femme, censée gérer comme elle le peut les diverses difficultés du monde extérieur. Quant à lui, il préfère de loin minimiser tout contact relationnel et « fureter, tranquille, dans

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 120.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 121.

¹⁰⁷ Voir Pierre Glaudes, « L'imaginaire conjugal dans « *En rade* » de J.-K. Huysmans », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 93, n°1, janvier/février 1993, p. 99.

ses livres¹⁰⁸ » ; Bram Dijkstra explique que la femme bourgeoise du XIX^e siècle qui ne conteste pas sa condition de servante domestique – c’est-à-dire, comme nous le verrons, presque toutes les femmes – aide son mari à sauver son âme soumise aux affreuses impiétés du négoce¹⁰⁹. Dans *En rade*, il est clair que cette fonction attribuée à la femme par la majorité des hommes du siècle est renversée et inopérante puisque Jacques refuse absolument d’entrer en contact avec le monde marchand. La seule fois où il tente de s’occuper un tant soit peu de ses affaires, il se ruine « par suite de l’irrémissible faillite d’un trop ingénieux banquier¹¹⁰ » et c’est d’ailleurs le motif même de son départ précipité pour le château de Lourps, qu’il refusait de visiter auparavant. La fuite vers la campagne est alors un moyen pour lui de rejeter la société bourgeoise qui escroque les potentiels clients en gagnant leur confiance ; escroquerie d’ailleurs rapidement comprise par Louise, beaucoup moins naïve que Jacques en affaires et qui connaît le dédoublement de personnalité pratiqué par des commerçants sans scrupules : « Ah ! l’imbécile qui s’était laissé gruger par un banquier qu’il estimait par le seul fait que ce tripoteur ne parlait jamais d’affaires et s’occupait d’art¹¹¹ ! ».

À Longueville, le brouillard se dissipe néanmoins rapidement et le « rêve de quiétude¹¹² » que Jacques souhaite découvrir dans l’« arche » du château de Lourps se révèle n’être qu’une illusion, et cela pour au moins trois raisons : la première tient non seulement à l’aspect inquiétant d’un château mais aussi aux multiples incommodités de la vie campagnarde, elles-mêmes amplifiées par la vétusté du château ; deuxièmement, il est clair que le modèle économique libéral de la société bourgeoise

¹⁰⁸ *Idem.*

¹⁰⁹ Bram Dijkstra, *Les idoles de la perversité : figures de la femme fatale dans la culture fin de siècle*, trad. par Josée Kamoun, Paris, Seuil, 1992, pp. 54-55.

¹¹⁰ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, *op. cit.*, p. 41.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 126.

¹¹² *Ibid.*, p. 120.

que Jacques méprise se retrouve à l'identique, sinon intensifié, chez les paysans de la campagne qui, cependant, sont assez largement épargnés par l'hypocrite moralité bourgeoise – mais la réalité des mœurs paysannes décrite par Huysmans n'est-elle pas pire, au fond, que celle des citadins argentés ? La troisième raison tient plus spécifiquement à la maladie de Louise, qui déjoue l'idéal domestique de tranquillité et d'isolement tant recherché par son mari et a pour conséquence nécessaire la désorganisation totale du ménage parisien. Nous nous attacherons davantage à cette dernière raison sans délaisser pour autant les deux autres, qui nous paraissent fondamentales pour comprendre les circonstances aggravantes – et non les causes, que nous énoncerons ensuite – de la maladie de Louise, que ne peut certainement pas soulager un environnement hostile et pour le moins perturbateur.

Au fur et à mesure de leur séjour à Longueville, Jacques et Louise se rendent compte qu'ils ont fait un marché de dupe : le « seul refuge sur lequel lui [Jacques] et sa femme pussent maintenant compter¹¹³ » est loin d'être ce qu'ils imaginaient. Le château en ruine est inhospitalier, presque agressif. Jacques est à plusieurs reprises bloqué par des sentiers impraticables et des portes qui ne s'ouvrent pas – ou qui refusent de le laisser passer¹¹⁴ – et ses nerfs sont ébranlés par l'état de décrépitude profond dans lequel il découvre le château, son jardin et ses annexes : « En somme les infirmités d'une vieille horrible, l'expuition catarrhale des eaux, les couperoses du plâtre, la chassie des fenêtres, les fistules de la pierre, la lèpre des briques, toute une hémorragie d'ordures, s'étaient rués sur ce galetas qui crevait seul à l'abandon, dans

¹¹³ *Ibid.*, p. 41.

¹¹⁴ Cf. p. 46 : « - Poussez donc ! fit une voix. Il lança un fort coup d'épaule et pencha avec le battant qui céda, dans le noir » ; p. 71 : « [...] il tenta de suivre une allée dont le dessin était visible encore ; les arbres, livrés à eux-mêmes, la barricadaient avec leurs branches. » ; p. 85 : « - Mais voilà mon affaire ! Explorons cela de près. Il descella les espagnolettes des croisées, se cassa les ongles contre les volets qui, en grinçant, cédèrent. » ; ou encore p. 88 : « [...] les portes se refusaient bien à s'ouvrir sans coups de pied ou pesées d'épaule, mais la plupart avaient perdu leur clef ou devaient fermer par des loquets maintenant perdus et des bobinettes privées de gâches. », *idem*.

la solitude cachée du bois¹¹⁵ ». L'immense « logis mort », personnifié par le biais de termes médicaux et de descriptions nosographiques chers à Huysmans, a de quoi donner des frissons. L'intérieur comme l'extérieur est entièrement délabré et ressemble à un labyrinthe sans issue. D'ailleurs, la nuit qui suit les nombreuses piqures des époux par des aoûtats, Jacques décide de retourner à Paris dès que possible et reconnaît que « le côté sinistre de ce château agit évidemment sur elle [Louise]...¹¹⁶ » et aggrave sa maladie déjà fort inquiétante, ce que suggéraient déjà Antoine et Norine¹¹⁷. Enfin, que dire d'une bibliothèque qui ne vit plus et qui, ayant été sans doute soumise aux injonctions économiques de vente des biens matériels, ne peut de fait plus satisfaire les besoins d'isolement et de réflexion intellectuelle de Jacques ?

Le château délabré et vide, symbole à la fois de l'état physique et psychologique de Jacques et du déclin progressif de la situation maritale des Parisiens, n'est pourtant pas seulement inquiétant au sens où il agit directement sur le mental de ses habitants. Au-delà de cela, il irrite les époux de par le nombre élevé d'inconforts qu'il contient. La difficulté de se procurer de l'eau, du vin et de la nourriture est ce qui agace le plus les citadins habitués à « un tas d'affûtaux pour

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 75.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 164.

¹¹⁷ « [...] ils avalèrent un verre de cassis et partirent, disant que c'était tout de même ben drôle, ces maladies de Paris ! – Quoi qu'on a, je te demande, à avoir comme ça des sauts ? questionna Norine, une fois sortie. – C'est les riches qu'ont ça ! – puis, là, tu sais, ce château, il porte pas bonheur quand on l'habite ; » *ibid.*, p. 136. Antoine et Norine sont assurés que certains lieux sont plus dangereux et perturbateurs que d'autres. Au-delà du château de Lourps, qui appartient d'ailleurs à un Parisien, c'est toute l'opposition ville/campagne qui est en jeu dans le roman. La ville est perçue par les paysans comme porteuse de maladies. Dans cette optique, la maladie de Louise serait une maladie de « riches », spécifiquement urbaine et qui épargnerait les laborieux campagnards. Peut-être cela revient-il à dire que les désordres organiques de Louise et les hystéries charcotiennes sont des maladies d'oisifs, de personnes qui ont le temps et le loisir de prendre dans leurs mains leur souffrance et de l'analyser.

La souffrance corporelle de Louise, que nous lions à sa condition de femme mariée, ne peut être connue de Norine, très heureuse avec Antoine. C'est là l'une des oppositions majeures que présente le roman de Huysmans : si les rapports du couple urbain Louise-Jacques sont en constant déclin, le couple campagnard Antoine-Norine est d'une cohésion parfaite. Les deux paysans partagent les mêmes valeurs, les mêmes obsessions et les mêmes vénéralités qui font d'eux un couple uni.

[leur] aisance¹¹⁸ ». L'eau se tire par le biais d'un « vacarme de chaînes rouillées » et d'une poulie qui « rompt la nuit muette¹¹⁹ ». Après l'horreur visuelle que représente la vue du château en ruine et les senteurs de « cave » qui s'exhalent des sinistres chambres, c'est une véritable pollution sonore qui agresse les personnages. Par ailleurs, le vin et la nourriture, denrées difficiles à acheminer jusqu'au château, sont délivrés en trop petite quantité et, d'ailleurs, ne plaisent guère aux Parisiens, à l'image de la tisane à la menthe des paysans qui « ressemblait à la rinçure d'un dentifrice¹²⁰ ». Enfin, l'absence de toilettes satisfaisantes et la nécessité de se soulager à l'extérieur mécontente grandement Jacques qui se rend compte au fil du temps passé à Longueville des nombreux avantages apportés par le confort et le luxe des villes¹²¹.

En sus des obstacles matériels propres à la vie à la campagne et au château de Lourps en particulier, il est nécessaire de discuter brièvement des principaux acteurs et représentants de ce monde campagnard livré « sans emballage ni épice¹²² », dont Antoine et Norine font partie. Tous les paysans de Longueville sont décrits au fil du roman comme avarés, avides, grossiers et manquant d'humanité. De même que les soi-disant « amis » citadins de Jacques à Paris ont abandonné les époux dès les premiers temps de la fissure de leur « arche » ménagère, les paysans ne sont absolument pas solidaires des difficultés croissantes que traverse le couple parisien. Leur préoccupation première, qui est peut-être la seule, est sans conteste l'argent. Ainsi, tous les ruraux passent presque littéralement leur temps à essayer de filouter les visiteurs en leur extorquant le plus d'argent possible. C'est ce qui se passe, en

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 46.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 50.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 55.

¹²¹ Si les villes anonymisent les individus et les rendent sans importance, elles « arrondi[ssent] » néanmoins leur existence en cachant ou, tout au moins, en minimisant les inconvénients naturelles – un peu comme la « bonne » épouse rêvée par Jacques est supposée duveter les inconvénients naturels et sociaux et gommer les tracasseries quotidiennes.

¹²² *Ibid.*, préface, p. 17.

substance, avec le vin : Antoine et Norine dérobent une partie de la cueillette des Parisiens et cachent le larcin en ajoutant de l'eau. Ce vin coupé accompagne une nourriture médiocre et payée nettement plus cher qu'à Paris¹²³ ; et, lorsque Louise dénonce l'illégitimité de la demande d'argent de la mère de la petite fille qui approvisionne les citadins, celle-ci se justifie d'abord assez maladroitement en invoquant le prix des chaussures de sa fille, qui doit marcher beaucoup pour satisfaire ses « clients », avant de « tend[re] son ventre de femme grosse » et « [d'accuser] son mari d'être un ivrogne¹²⁴ ». Elle répond, pour ainsi parler, au prix par le prix et se justifie de demander en arguant qu'elle doit donner, comme si elle n'était, finalement, que la victime bien malheureuse d'un affreux système pécunier qui n'est autre chose qu'un cercle vicieux.

Au vu de ces divers égoïsmes qui trouvent leur origine dans une soumission accablante au commerce, les citadins – mais surtout Jacques – se rendent compte que la campagne est, encore plus que la ville, une prison en puissance où l'escroquerie est reine et où l'espérance du confort est inutile, son désaveu engendrant nécessairement une grande frustration. Cette frustration, cependant, n'est pas seulement liée au manque de confort matériel et relationnel mais est redoublée, en ce qui concerne Jacques, par l'état maladif de Louise, qui l'inquiète psychologiquement, l'irrite nerveusement et le frustre sexuellement¹²⁵.

¹²³ Dans cette fin-de-siècle, l'escroquerie sur la nourriture n'est pas rare : « Tout le monde trichait sur les poids et les mesures, presque tout le monde sur la qualité : œufs presque jamais frais ; saucisses et viande hachée truffées de toutes sortes d'ingrédients imprévus ; vins, sinon coupé, moins frelaté chimiquement », Eugen Weber, *op. cit.*, p 88.

¹²⁴ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, *op. cit.*, p. 170.

¹²⁵ Les rêves d'*En rade* sont presque tous de nature sexuelle. Le premier symbolise la frustration sexuelle de Jacques, qui ne peut plus faire l'amour à Louise. Le deuxième raconte la découverte d'une lune hystérique qui fait penser, par certains côtés, à Louise elle-même. La prostituée du troisième rêve, figure de la Vérité, a aussi des ressemblances avec la jeune femme, dont les multiples spasmes qui l'agitent. Ainsi que le souligne Pierre Glaudes, « on le voit les rêves brodent tous sur le même motif et tournent tous autour de la même angoisse : le sexe de la femme, lieu de la génération et du plaisir, lieu qu'il faut tarir pour éviter la mort. Cependant une évolution se fait jour : l'érotisme du premier récit fait

Abordons désormais ce qui nous semble être au cœur du roman de Huysmans, à savoir la dégradation progressive du couple Jacques-Louise et tentons d'élucider les causes à l'origine de la maladie de Louise. Lorsqu'il décrit le château de Lourps à la lueur du soir, Jacques explique qu'« ainsi éclairé, le château semblait une ruine calcinée, derrière laquelle un incendie mal éteint couvait¹²⁶ ». Si le Parisien ne fait pas référence à sa femme lorsqu'il propose cette comparaison, nous pourrions cependant identifier ce semblant d'incendie aux relations teintées de tendresse et de fiel des deux époux et faire le lien entre ce château « qui paraissait brûler sourdement » et les « sourdes révoltes¹²⁷ » de Jacques et de Louise, qui se détachent progressivement l'un de l'autre. Leurs divergences d'opinions et de principes ne datent pourtant pas de leur arrivée à Lourps et le fait que la maladie de Louise soit bien antérieure à leur fuite de Paris n'est pas, selon nous, un simple détail sans importance. Bien au contraire, nous pensons que l'état maladif de Louise est directement lié à sa situation de femme mariée soumise à un époux qui a une idée très précise du rôle de la femme au sein du ménage. Ainsi que nous le disions plus haut, Jacques considère que la bonne épouse doit se comporter comme une domestique en plus de se sacrifier pour protéger son époux des nombreuses tares d'un monde extérieur en pleine déliquescence ; et, si le Parisien choisit d'épouser Louise, c'est précisément parce qu'il pressent qu'elle ne décevra pas ses attentes : la jeune femme est pauvre et orpheline au moment de son mariage¹²⁸, ce qui la place de fait dans une position de dépendance totale vis-à-vis d'un homme qui, bien que faisant partie d'une riche famille de négociants bourgeois, accepte au mépris de toute convenance d'épouser une femme sans le sou et sans

place à l'agressivité inquiète du second, puis à l'épouvante du dernier », « L'imaginaire conjugal dans « *En rade* » de J.-K. Huysmans », *art. cit.*, p. 113.

¹²⁶ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, *op. cit.*, p. 45.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 45 et 120, respectivement.

¹²⁸ « Il avait incarné son rêve de quiétude, en épousant une bonne fille sans le sou, orpheline de père et de mère, sans famille à voir, silencieuse et dévouée, pratique et probe, qui le laissait fureter, tranquille, dans ses livres, tournant autour de ses manies, les sauvegardant sans les déranger », *ibid.*, p. 120.

tuteur familial. Après tout, que serait devenue cette Louise célibataire dans une société où le mariage est la norme sociale dominante et où les vieilles filles sont craintes et stigmatisées¹²⁹ ? Ne serait-elle pas, ainsi que tant d'autres, tombée dans la « misère sexuelle et la prostitution¹³⁰ », si prévalente tout au long du XIX^e siècle, notamment parmi les orphelines pauvres¹³¹ ? Dans une société où progressistes, conservateurs et religieux adulent à l'unisson la femme pour sa capacité mais surtout son devoir de procréer et où le modèle féminin implacable « est celui d'épouse, [de] mère, [de] maîtresse de maison, [d']éducatrice, [...] qui justifie la femme d'exister¹³² », quel aurait été l'avenir socio-économique de Louise si elle n'avait pas épousé Jacques, qui a fait fi d'une dot pourtant absolument nécessaire au bon accomplissement de tout mariage bourgeois ? Louise elle-même se rend compte, dans un éclair de lucidité et de « bon sens », qu'elle a de la chance d'être mariée à un homme qui ne s'est aucunement indigné de l'absence de profits pécuniers qui allait résulter de ce mariage et qui a refusé de céder, comme dirait Bourdieu, à un habitus

¹²⁹ À propos de la vieille fille dans la société du XIX^e siècle, se reporter à Jean-Claude Bologne, « Les clichés du célibat : le spectre de la vieille fille », dans *Histoire du célibat et des célibataires*, Paris, Fayard, 2004, p. 249-259. Par ailleurs, Laure Adler explique que « dès les années 1850, les célibataires seront traqués par les hygiénistes, les législateurs et les littérateurs. Une pétition envoyée au Sénat en 1859 réclame un impôt spécial pour « ces individus inutiles et improductifs [...] C'est dans la société une cause incessante de désordres, de malheurs et de dépravations. Autant la famille consolide l'édifice social, autant le célibat est un agent actif de destruction », Laure Adler, *op. cit.*, p. 15.

¹³⁰ Je reprends l'expression au titre du livre d'Alain Corbin : *Les filles de noce : Misère sexuelle et prostitution au XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Flammarion, 2010.

¹³¹ Voir Alain Corbin, *op. cit.* Non seulement les orphelines ont davantage de risque de devenir prostituées, mais des femmes qui appartiennent à des secteurs d'activité variés comme le travail en usine sont aussi susceptibles de tomber dans la prostitution par manque d'argent : en effet, « le salaire est insuffisant pour faire vivre l'ouvrière ou la demoiselle qui ne bénéficie pas d'un complément de ressources fourni par un homme », *ibid.*, p. 139. À titre d'exemple, nous pourrions citer la Célestine du roman de Mirbeau qui constate la difficulté pour une domestique de se marier et/ou de sortir de la misère : « Pour une qui réussit, c'est-à-dire pour une qui épouse un brave garçon ou qui se colle avec un vieux, combien sont destinés aux malchances, emportées dans le grand tourbillon de la misère ?... Après tout, je n'avais pas le choix ; et cela vaut mieux que rien » ; « Il y a une chose qui me tourmente. J'aurais dû, peut-être, en finir une bonne fois avec toutes ces sales places et sauter le pas, carrément, de la domesticité dans la galanterie, ainsi que tant d'autres [...] j'ai eu peur... j'ai eu peur, car on ne sait pas où cela vous mène... J'ai frôlé tant de misères dans cet ordre-là... j'ai reçu tant de mauvaises confidences !... Et ces tragiques calvaires du Dépôt à l'Hôpital auxquels on n'échappe pas toujours !... Et pour fond de tableau, l'enfer de Saint-Lazare !... », Octave Mirbeau, *Le journal d'une femme de chambre*, préf. de Pierre Michel, Paris, Éditions Du Boucher, 2003, pp. 42 et 48, respectivement.

¹³² Anne Martin-Fugier, *La bourgeoise : femme au temps de Paul Bourget*, Paris, Grasset, 1983, p. 14.

de classe : « Puis une lueur de bon sens lui vint ; que serait-elle donc devenue sans famille et sans dot ? Mais son sort était inespéré ; elle avait épousé un homme qui lui plaisait et qui, dans un siècle de lucre, la choisissait pauvre¹³³ ». En épousant Louise, Jacques contrevient à l'honneur de la famille et est de suite excommunié. La rupture de Jacques avec ses parents a donc comme origine, principalement, la rupture du Parisien avec la morale et la sensibilité bourgeoises, perçues par lui comme trop superficielles et, pour ainsi parler, excessivement marchandisées :

Il avait fallu pour l'épouser se fâcher avec sa famille composée de négociants riches indignés de la basse extraction de cette femme issue d'une génération paysanne mal équarrie par la petite-bourgeoisie d'un père. Il avait franchi ces haines, accepté sans regrets une entière rupture avec des parents dont il méprisait les appétits et les idées et qu'il ne visitait auparavant, du reste, qu'à de rares intervalles¹³⁴.

N'en doutons pas cependant : outre le profond rejet par Jacques du modèle familial bourgeois, la raison principale du choix qu'il fait de Louise est clairement l'état de dépendance économique et relationnel dans lequel le mariage place cette jeune femme sans argent, sans parents ni ami(e)s sur qui compter en cas de besoin ; et pour que Jacques puisse vivre tranquillement, il lui faut une femme qui soit toujours à son service, en tout temps et en tout lieu, « sans famille à voir, silencieuse et dévouée, pratique et probe¹³⁵ ». En d'autres termes, il recherche une domestique-esclave qui fasse preuve d'une abnégation sans limite et d'un mutisme total. C'est une des exigences majeures de la plupart des hommes qui font partie des œuvres de notre corpus – mais aussi de la grande majorité des hommes du XIX^e siècle, qu'ils soient libéraux ou conservateurs – vis-à-vis des femmes : le silence. Ils ordonnent que les femmes n'expriment pas leurs opinions, surtout si elles sont opposées ou rebelles. Ainsi, le Code Napoléon, qui consolide l'assujettissement des épouses et renforce l'inégalité entre les hommes et les femmes, est un instrument politique de régulation,

¹³³ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, op. cit., p. 127.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 103.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 120.

sinon de négation, de la parole féminine. Objets politiques et faibles créatures à protéger d'elles-mêmes, les femmes, au XIX^e siècle, sont poussées à garder le silence, au risque d'être enfermées¹³⁶. Néanmoins, si à cette époque la plupart des femmes ne se révoltent pas contre leur statut de femmes mariées soumises à l'autorité absolue du mari¹³⁷, quelques-unes se rebellent et hurlent comme elles le peuvent contre ce silence imposé. La révolte de ces femmes transgressives peut se traduire par la revendication politique, le crime, la maladie ou le suicide. Louise, selon nous, est l'une d'entre ces femmes dont la révolte – qui est avant tout signe d'une humanité souffrante, et même plus largement d'une souffrance existentielle éminemment tragique – passe par le corps malade. Elle est atteinte bien avant son arrivée au château de Lourps d'une maladie inconnue des médecins qui lui ronge les jambes et la paralyse progressivement, à l'instar du chat qu'elle et son mari recueillent et soulagent. Selon Charles Maingon, cette maladie dont la description nosographique ressemble à de l'hystérie charcotienne est selon toute vraisemblance une maladie incurable dont l'origine est une syphilis non-soignée¹³⁸. Cependant, que la maladie de Louise soit de l'hystérie ou de l'ataxie, elle n'en demeure pas moins, comme nous l'avons vu plus haut, incontestablement liée – mais jusqu'à quel point ? – aux conséquences heureuses ou néfastes de l'environnement socio-économique sur l'état mental de la jeune femme. Sachant cela, nous pourrions suivre Christine Dupuit et dire que

¹³⁶ Voir Yannick Ripa, *La ronde des folles*, *op. cit.*, 1992.

¹³⁷ « Les jeunes filles se révoltent-elles d'épouser des hommes qui ont souvent le double de leur âge, qu'elles n'ont pas choisis, et qu'elles n'aiment pas, d'être en un mot, et il est de George Sand, "livrées comme des pouliches" ? N'en déplaît aux féministes du XX^e siècle, les jeunes personnes du XIX^e sont – dans leur majorité – étrangères à l'idée de rébellion. Bien que certaines viragos commencent sous le règne de Louis-Philippe à lancer contre le mariage des anathèmes dont la presse contient les échos, la psychologie collective du siècle reste étrangère à ces exagérations. Sans éprouver une once d'amour pour leur fiancé, beaucoup sont même enchantées de convoler, et les autres se résignent assez facilement pour toutes sortes de raisons. On se marie d'abord pour être mariée », Isabelle Bricard, *op. cit.*, pp. 286-287.

¹³⁸ « Il s'agit probablement d'un cas de tabes dorsalis ou ataxie locomotrice dont le symptôme le plus fréquent est la douleur intense qui frappe généralement les jambes. [...] Mais du temps de Huysmans, ce mal laissait les médecins désarmés », Charles Maingon, *La médecine dans l'œuvre de J.K. Huysmans*, Paris, Nizet, 1994, p. 70.

Huysmans « rapport[e] les troubles corporels de Louise au refus par Jacques des valeurs marchandes et à son choix de déclassement par le mariage, [...] les dérèglements venant signifier une crise financière¹³⁹ » et sociale. Néanmoins, il nous semble que la maladie dont souffre la jeune femme est certes liée à l'économique et au social, mais trouve son origine dans une douleur bien plus profonde, dans une lancinante souffrance individuelle due à son rôle secondaire au sein du ménage. En d'autres termes, nous pensons que la maladie de Louise est la somatisation de la révolte intérieure de la jeune femme. Louise somatise car, comme nous allons le voir, les critiques qu'elle formule à l'encontre de son mari ne sont pas extériorisées par la parole pour un interlocuteur qui l'écouterait – de préférence Jacques – et, de fait, ne peuvent se traduire que par le corps souffrant, qui agit ici comme une « instance représentative¹⁴⁰ », un langage symbolique. C'est à un moment où les deux époux réfléchissent à ce à quoi leur vie ressemblerait sans l'autre – perçu de plus en plus comme altérité, l'Autre par excellence – que la voix de Louise se fait entendre, alors que la très grande majorité du roman ne focalise que sur la parole du mari. Dans ce passage où chacun des deux « rêve » de façon assez sadique la mort de l'autre, Louise s'indigne de ce que les divers ennuis et obstacles qu'affronte le ménage ont pour principale sinon unique raison l'insouciance d'un homme qui n'a aucun sens pratique et qui ne fait aucun effort pour gérer son argent¹⁴¹. Elle regrette par-là même d'avoir épousé un incapable qui non seulement n'a jamais écouté sa parole et n'a jamais

¹³⁹ Christine Dupuit, *art. cit.*, p. 128.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 129.

¹⁴¹ « Mais aussi quelle insouciance de ses intérêts ! Maintes fois elle s'était inquiétée de ses placements d'argent, plus retorse, plus défiante que lui en ces matières. Il haussait les épaules. [...] Combien de fois s'était-elle exaspérée contre son mari qui était peut-être un homme supérieur dans elle ne savait quoi, mais qui était à coup sûr un béjaune, dans la pratique ! Que faire ? Elle avait pendant des années essayé de sauver son ménage des périls et des embûches, mais elle s'était constamment butée, dès qu'il s'était agi d'argent, à un mari qui ne répondait pas, se plongeait le nez dans ses livres et, impatienté, grognait ; et elle avait dû s'abstenir désormais de reproches, se répétant qu'après tout cette petite fortune n'était pas la sienne, se sentant, pour ainsi dire, dans la situation fautive d'une personne qui participe à un bien-être qu'elle ne détient pas. », Joris-Karl Huysmans, *En rade, op. cit.*, p. 126.

entendu ses conseils pourtant souvent réitérés, mais qui, plus généralement, ne l'a jamais laissé parler : « elle s'étonnait même d'avoir pu s'imaginer qu'elle n'avait pas le droit d'imposer ses volontés, de parler haut. En somme, cette fortune lui appartenait depuis le mariage¹⁴² ». L'insouciance de son époux quant à ses affaires et son indifférence à l'égard de sa femme poussent Louise à penser qu'elle fit, en se mariant, « un marché de dupe, car il l'avait frustrée ; il lui avait volé par son insouciance sa vie heureuse et criminellement aggravé les trances de sa maladie par le menaçant aspect de la misère¹⁴³ ». Jacques a conscience, d'ailleurs, de la révolte de Louise contre son rôle de domestique même s'il n'en mesure pas toute l'étendue et qu'il ne fait rien pour en comprendre les racines profondes¹⁴⁴. Loin de se remettre en question, il accuse au contraire sa femme d'être impuissante et de ne plus être assez robuste pour diriger le ménage. C'est ici que l'on entrevoit l'écueil majeur de l'idéal domestique construit par Jacques : il repose entièrement sur la bonne santé de Louise, qui, justement, est malade. Dès lors que la jeune femme ne va pas bien, l'arche de Noé se disloque et l'eau pénètre dans le vaisseau jusqu'alors plus ou moins bien protégé¹⁴⁵. Nous relativisons l'étanchéité du système conjugal conçu par Jacques car nous pensons que c'est justement son injustice et son caractère profondément misogyne qui ont contribué à sa destruction progressive et inévitable. Jacques, lui, ne voit dans les

¹⁴² *Ibid.*, p. 126.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 127.

¹⁴⁴ « Il est vrai qu'aujourd'hui nous sommes pauvres et qu'elle a raison de défendre notre bien ; mais cette réflexion ne le convainc point. Il sentait un je ne sais quoi de nouveau s'insinuer entre eux, un essai de défiance et de rancune ; mais elle est malade, se cria-t-il, et cette autre réflexion ne le rassura point. Non, il y avait quelque chose de particulier, une nouvelle période d'âme ; d'une part, une impatience qu'il ne lui connaissait pas et, de l'autre, une tentative de volonté, enveloppée dans de vagues reproches, une sorte de réaction contre son rôle jusqu'alors réduit dans le ménage, une réaction qui impliquait forcément du dédain pour l'homme et une certaine confiance vaniteuse en soi », *ibid.*, p. 156.

¹⁴⁵ Ainsi que l'explique Pierre Glaudes, « Jacques Marles est donc renvoyé à la double impuissance du célibat et de la vie conjugale : la perméabilité au monde du premier ne vaut guère mieux que l'inclusion mortifère à laquelle conduit le second. Également insatisfaisants, l'absence d'épouse ou son contraire conduisent au procès de la femme : Louise devient une figure de l'extériorité infernale, un avatar de Salomé "empoisonnant, de même que l'Hélène antique, tout ce qui l'approche, tout ce qui la voit, tout ce qu'elle touche" », *art. cit.*, p. 114.

souffrances physiques de Louise qu'un événement malheureux qui perturbe son monde et qui le détourne nécessairement d'elle¹⁴⁶ ; et, dans tout cela, la venue des Parisiens à la campagne n'a pas aidé : c'est à Longueville que Jacques prend conscience que « depuis trois ans qu'ils étaient mariés, aucun des deux ne se connaissait¹⁴⁷ », reproche usuel dans une société qui marie les jeunes filles très jeunes et, surtout, très vite¹⁴⁸, ce qui ne laisse guère de temps aux futurs époux de « sonder [...] les tréfonds de l'âme¹⁴⁹ » de l'autre. Par ailleurs, depuis leur séjour forcé au château et à l'instar des théoriciens de la dégénérescence, Jacques soupçonne, chez Louise, une régression atavique qui « paysannise » ses traits physiques et moraux¹⁵⁰.

La maladie de Louise est ainsi directement liée, selon nous, à la misogynie d'un époux qui se sert d'une femme au capital économique, culturel et social presque inexistant afin de vivre plus convenablement, c'est-à-dire en évitant le *dehors* ; néanmoins, si à l'évidence Louise est capable de formuler intérieurement des reproches contre son mari, elle n'ose pas les extérioriser par la parole à un époux dont

¹⁴⁶ D'où les rêves de Jacques, qui commencent dès la première nuit au château de Lourps. Angoissé et rejetant en partie la faute sur sa femme, Jacques se venge par le rêve, notamment lorsque Louise énonce, sur la lune, une évidence d'une banalité affligeante : « - C'est plus beau, comme paysage, que la terrasse de Saint-Germain, reprit Louise, d'un ton convaincu. – Sans doute, fit-il, surpris lui-même de la sottise de sa femme qui lui était jusqu'alors apparue moins abondante et moins ferme », Joris-Karl Huysmans, *op. cit.*, p. 115. La lune stérile et hystérique qui figure dans le rêve de Jacques symbolise en même temps le mariage inerte et stérile des époux – ils n'ont pas d'enfant – et l'état physique de Louise.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 166.

¹⁴⁸ À partir des années 1920 et surtout après la publication du roman de Victor Margueritte intitulé *La Garçonne*, un nombre croissant de personnes critiquent de manière radicale la méconnaissance mutuelle des futurs époux et appellent même les hommes à se marier avec des jeunes femmes non vierges : « N'épousez pas une vierge à moins de la connaître depuis longtemps. Vous ne connaissez rien de son tempérament, et, le plus souvent, ce sera une femme froide, qui sera tout au plus votre amie, mais qui ne pourra pas vous aimer d'amour ; bien souvent, ce sera un tyran ; épousez plutôt une fille qui a déjà eu des amants. Vous n'aurez pas la joie de la déniaiser, mais celle-là sera votre maîtresse en même temps que votre femme ; elle vous aimera réellement parce qu'elle sera plus aimable et remplira de joie votre vie », L. Albert, cité dans Laure Adler, *op. cit.*, p. 62. Parmi les héroïnes qui se marient sans amour et sans même connaître leur fiancé, beaucoup seront malheureuses, à l'instar d'Emma Bovary ou de Thérèse Desqueyroux : « Oh ! moi, je n'ai pas eu de chance. Tout a mal tourné pour moi. La fatalité s'est acharnée sur ma vie. » Mais Rosalie hocha la tête : « Faut pas dire ça, Madame, faut pas dire ça. Vous avez mal été mariée, v'là tout. On n'se marie pas comme ça aussi, sans connaître son prétendu », Jeanne dans Guy de Maupassant, *Une vie*, Paris, Garnier Flammarion, 1974, p. 197.

¹⁴⁹ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, *op. cit.*, p. 166.

¹⁵⁰ « Il [Jacques] découvrait chez Louise une âpreté héréditaire de paysanne, oubliée à Paris, développée par le retour dans l'atmosphère du pays d'origine, hâtée par les appréhensions d'une pauvreté soudaine », *idem*.

elle s'imagine qu'il a fait preuve d'une grande générosité et d'un désintéressement exemplaire en l'épousant malgré sa pauvreté et au mépris des opinions de sa famille bourgeoise :

Enfin, à part son désintéressement de la vie réelle, que pouvait-elle lui reprocher ? Rien, pas même dans le carême charnel qu'il subissait, une brève frasque ! Elle eut regret de son injustice. Se soulevant un peu sur le lit, elle appela Jacques et l'embrassa, comme pour le dédommager de cette involontaire explosion d'égoïsme, comme pour se démentir à elle-même la bassesse de ses réflexions¹⁵¹.

Cependant, ce n'est pas parce qu'un processus psychologique complexe empêche Louise d'extérioriser ses critiques et ses rancœurs qu'elle n'en ressent pas pour autant le besoin de le faire ; d'où, selon nous, la somatisation de sa révolte, qui n'en devient pas pour autant une rébellion passive, mais plutôt une révolte qui *signifie* autrement.

Nous achèverons d'interroger *En rade* en énonçant deux éléments qui nous semblent importants : si les reproches de Louise à l'encontre de Jacques sont légitimes et s'ils nous paraissent justifier notre thèse, nous nous garderons d'idéaliser à tout prix Louise, qui a elle-même certaines choses à se reprocher¹⁵². Enfin, nous tenons à ne pas laisser penser au lecteur que Huysmans fait preuve dans *En rade* d'un féminisme précoce. La misogynie de l'auteur est connue et, nous semble-t-il, incontestable. Le mariage l'indigne et il transpose déjà cette indignation dans un

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 127.

¹⁵² Dans *En rade*, Louise est présentée par Huysmans comme une épouse certaine que son corps possède des qualités innombrables que son mari se doit de louer sans cesse. Selon elle, la possession de son corps jouissif par son époux justifie que celui-ci subvienne à tous ses besoins matériels et financiers : « Si elle n'avait apporté à Jacques aucune dot, elle lui avait aliéné du moins les biens de son sexe et quelles largesses étaient de poids à les payer, ceux-là ! [...] comme toutes les femmes encore, épouses, filles ou maîtresses, elle pensait aussi que le mari, le père ou l'amant avait été mis sur la terre pour subvenir aux besoins de la femme, pour l'entretenir, pour être, en un mot, sa bête à pain [...] Puis n'était-elle pas enviable et jolie quand il l'avait épousée, n'avait-elle pas été la dispensatrice de nuits folles, et n'avait-elle pas été constamment aussi attentive aux souhaits de Jacques, vigilante et douce ? », *idem*. Ainsi que le fait remarquer Pierre Glaudes, « le propos de Huysmans est moins affaire de psychologie ou de morale qu'il ne procède d'une conception ontologique de la femme. [...] Chez Huysmans toutefois la dimension métaphysique des spéculations bloyennes s'estompe, la femme paraissant simplement gangrénée par l'adoration instinctive qu'elle porte à son sexe et la confiance qu'elle met dans ses pouvoirs génésiques », « L'imaginaire conjugal dans "En rade" » de J.-K. Huysmans », *art. cit.*, p. 104.

personnage comme Folantin, par exemple, qui se jette dans la prostitution et refuse le mariage¹⁵³. Néanmoins, nous avons voulu montrer ici que Huysmans, s'il ne soutient pas le mouvement pour l'émancipation des femmes, admet par le biais de la maladie de Louise qu'il existe une douleur féminine incomprise des hommes – et surtout des médecins ! – et liée, selon nous, à leur rôle diminué au sein de la société civile¹⁵⁴. Huysmans, lui, ne serait peut-être pas allé jusque-là en 1887 : nous voyons dans *En rade* que la maladie de Louise n'est jamais clairement identifiée, même si elle rappelle fortement l'hystérie charcotienne ; ce qui pousse Christine Dupuit à écrire :

[...] si l'on retrouve [dans *En rade*] des éléments de l'actualité psychiatrique, si l'écriture de Huysmans intègre des connaissances médicales précises, c'est toujours pour les mettre en défaut, pour les distordre. [...] L[e] personnage [est] atteint d'un mal qui ne s'explique pas mais qui *s'écrit*, c'est-à-dire un mal qui signifie obliquement. [...] La folie devient objet de développement : [...] l'hystérie fictive de Louise possède[e] une valeur revendicative et vien[t] en tant que désordre s'inscrire en faux contre un ordre social aliénant¹⁵⁵.

L'« hystérie fictive » de Louise, si elle est et demeurera probablement toujours inexplicable, n'en est pas pour autant insignifiante. Au contraire, la maladie telle qu'elle est décrite par Huysmans *signifie* et « *écrit* » un mal-être intérieur et nous paraît représenter, pour la jeune femme, le « signe textuel d'un impossible à dire¹⁵⁶ » ; à ce propos, Huysmans n'expliquera-t-il pas lui-même, dans *Là-bas* (1891), que le langage médical, lorsqu'il interroge l'hystérie, est appelé à sonner creux et que

¹⁵³ Cf. Joris-Karl Huysmans, *À vau-l'eau*, Paris, Mille et une Nuits, 2000. Comme Folantin, Huysmans est un célibataire aguerri qui dans toute sa vie eut probablement pour unique maîtresse Anna Meunier. Si, dans *En rade*, Jacques et Louise sont mariés, il n'est pourtant jamais question d'enfant, ce qui n'est pas étonnant étant donné l'idéal conjugal de Jacques et son besoin absolu de confort et de tranquillité. Un enfant hurle, gesticule et a besoin d'attention, surtout lorsqu'il est en bas âge. La venue d'un enfant, si elle permettrait à Louise d'être tout à fait reconnue socialement – car une femme ne doit pas seulement être une épouse mais aussi une mère –, empêcherait Louise de s'occuper entièrement de Jacques, ce qu'il redoute absolument. Par ailleurs, il est fort probable que le Parisien ne veut pas d'enfant car cela ferait de Louise une simple bourgeoise.

¹⁵⁴ Pierre Glaudes voit aussi un lien entre le statut domestique de Louise et ses troubles corporels : « Témoignant d'un triple dérèglement, elle met en lumière l'intrication idéologique de données hétérogènes : sociales, avec la révolte de Louise contre son statut domestique ; biologiques, à travers les troubles moteurs que provoque son contre-emploi dans le couple ; psychiques enfin, si l'on considère la neurasthénie qui s'ensuit », Pierre Glaudes, « L'imaginaire conjugal dans « *En rade* » de J.-K. Huysmans », *art. cit.*, p. 106.

¹⁵⁵ Christine Dupuit, *art. cit.*, p. 129.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 130.

l'hystérie « signifi[e] obliquement » une souffrance réelle et vécue corporellement par de nombreuses femmes tout au long du XIX^e siècle, quelle que soit cette souffrance :

Oui, sans doute, Charcot détermine très bien les phases de l'accès, [...] mais quant à les prévenir, quant à en connaître les sources et les motifs, quant à les guérir, c'est autre chose ! Tout échoue sur cette maladie inexplicable, stupéfiante, qui comporte par conséquent les interprétations les plus diverses, sans qu'aucune d'elles puisse jamais être déclarée juste ! car il y a de l'âme là-dedans, de l'âme en conflit avec le corps, de l'âme renversée dans de la folie de nerfs !¹⁵⁷ ?

La méconnaissance profonde des phénomènes hystériques et des maladies « féminines » par les médecins républicains est une constante dans l'œuvre de Huysmans, et particulièrement dans *En rade* et *Là-bas*. Selon l'écrivain, les « savants [et les médecins] annoncent¹⁵⁸ » et s'ils tentent en vain de repérer des symptômes, ils ne peuvent pas les relier à une maladie connue ; et comment sauraient-ils où chercher cette souffrance féminine, ce « spectacle de la douleur¹⁵⁹ » signifié par de la « folie de nerfs » ? Comment des médecins qui n'écoutent pas encore la parole de leurs patientes mais ne s'intéressent qu'à leur corps pourraient-ils comprendre que les deux sont liés et qu'ils font sens ?

Concluons en disant que cet « ordre social aliénant » dont parle Dupuit ci-dessus et que nous avons identifié comme une société – celle de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle – qui assujettit la femme et la renvoie à son statut d'être naturellement inférieur, est par ailleurs sensiblement le même que celui qui transparait à la lecture du *Désespéré* de Léon Bloy. Dans ce roman aussi, nous verrons une femme aux prises avec les difficultés qu'amène la vie en commun avec un homme ; néanmoins, la tragédie qui consume et achève progressivement Véronique vient de ce

¹⁵⁷ Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, *op. cit.*, pp. 212-213.

¹⁵⁸ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, *op. cit.*, p. 80. Cf. aussi p. 219 : « Eh non ! ils n'y connaissent rien, pas plus que lui ! c'était de la métrite, suivant les uns, de la névrose, suivant les autres ! C'était ils ne savaient quoi ! une de ces chloroses nerveuses devant lesquelles, à l'heure présente, si savant qu'il soit, chacun bafouille ! », *idem*.

¹⁵⁹ Georges Didi-Huberman, *Invention de l'hystérie : Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, *op. cit.*, 1982, p. 9.

qu'elle est constamment ramenée à son statut de Femme par un homme – lui aussi assez largement misogyne – qui l'aime et veut l'épouser.

2.3 Véronique : sainteté ou folie mystique ?

Notre choix de discuter dans cette étude d'*En rade* et du *Désespéré* est loin d'être anodin. Outre la correspondance de date qui lie les œuvres et les relations très intimes qu'ont Huysmans et Bloy dans les années 1885-1887, nous avons affaire à deux romans qui font apparaître des personnages féminins qui s'approchent dangereusement de la folie – Louise – ou qui la touchent – Véronique¹⁶⁰. Cette folie intra-diégétique, liée, selon nous, à la condition de la femme dans le dernier XIX^e siècle et à l'influence des croyances philosophico-religieuses de Huysmans et Bloy sur la construction de ces figures féminines¹⁶¹, nous amène à réfléchir de manière plus globale sur la vision des femmes portée par ces écrivains et à nous demander en quoi la spiritualité chrétienne influe sur cette vision. Cela dit, Huysmans n'étant pas catholique en 1887, nous ne pourrions considérer cette vision chrétienne de la féminité qu'à partir des œuvres qui suivent sa conversion de 1892 ; avant cela, nous savons qu'il est très influencé par le pessimisme et la misogynie de Schopenhauer. Néanmoins, Bloy étant un converti de longue date – il se convertit au catholicisme en 1869 grâce à Barbey d'Aurevilly –, nous pourrions en ce qui le concerne nous reporter au *Désespéré* pour voir comment il traite le sujet du féminin. Lié d'ailleurs de près à la réflexion sur la féminité, il y a dans *Le Désespéré* un important questionnement

¹⁶⁰ Dans *Le Désespéré*, Véronique perd la raison et se retrouve à Sainte-Anne ; dans *En rade*, Jacques pressent qu'il va être obligé de mettre Louise à l'hôpital lorsqu'ils rentreront à Paris : « Il se la figura, malade, impotente, se représenta les abominables conséquences des ataxies, les chaises spéciales, les toiles cirées, les alèzes, les linges, toute l'horreur des corps inertes qu'il faut servir ; je ne pourrai même point la conserver avec moi, puisque je n'aurai pas les moyens de payer une bonne. Il sera donc nécessaire que je la place dans un hospice ! », Joris-Karl Huysmans, *En rade*, *op. cit.*, pp. 222-223.

¹⁶¹ Le pessimisme partagé par Huysmans et Bloy ainsi que le paraclétisme bloyen n'ont certainement pas aidé l'état mental d'Anne-Marie Roulé et d'Anna Meunier.

d'ordre intellectuel et religieux qui concerne notamment les rapports qu'entretient Bloy avec les milieux littéraires et journalistiques des années 1870-1880, mais aussi avec la République naissante et, plus généralement, avec le monde moderne de la fin du XIX^e siècle, engagé dans un vaste processus de sécularisation. Au cours de cette étude, nous verrons que Bloy utilise la souffrance féminine pour s'attaquer avec plus de vigueur à la question de la modernité : la « folie » supposée de Véronique dans *Le Désespéré* est en réalité une manière de critiquer le matérialisme scientifique et médical de la Troisième République, que Bloy a toujours abhorré.

Le Désespéré relate l'histoire tragique vécue par le couple chaste formé par Marchenoir et Véronique Cheminot. Marchenoir, écrivain pauvre et pamphlétaire catholique de la fin du siècle, en guerre avec presque tout, y compris l'Église catholique de son temps, recueille une prostituée nommée Véronique et la convertit au catholicisme. Lorsque son « sauveur » lui demande de l'épouser, la jeune femme, devenue très fervente, refuse catégoriquement afin de sauver leurs âmes vouées à Dieu. Pour détourner Marchenoir de sa passion grandissante, Véronique se défigure, certaine que son nouveau visage repoussera à jamais son misérable ami. Au contraire, le sacrifice de la jeune femme impressionne le « massacré » et redouble sa passion déjà proche du délire. Incapable de la réprimer, Marchenoir s'enfonce progressivement dans un désespoir qui accable en retour le bon cœur de Véronique. Les derniers chapitres du roman informent le lecteur que la jeune femme, assiégée par le remords et la douleur, a été internée à Sainte-Anne et que Marchenoir est sur son lit de mort, sans prêtre et sans la présence consolatrice de Leverdier, son fidèle ami.

Dans le dernier XIX^e siècle, Marchenoir fait certainement figure d'« aérolithe littéraire¹⁶² ». Ce catholique en constante insurrection contre toute forme d'autorité ne

¹⁶² Nous reprenons cette expression de la présentation du *Désespéré* par l'éditeur Flammarion.

mâche d'ailleurs pas ses mots : il critique de manière acerbe « cette fin du siècle, où le mépris de toute transcendance intellectuelle ou morale est précisément arrivé à une sorte de contrefaçon du miracle¹⁶³ ». Selon lui, la France est dirigée politiquement et intellectuellement par une troupe de syphilitiques, plus imbéciles les uns que les autres. Comme Jacques Marles, Marchenoir dénonce la montée en puissance d'un régime républicain dévirilisé qui propage l'illusion d'une universelle égalité des conditions¹⁶⁴ ; régime qui produit et soutient une sous-littérature en pleine décadence et qui fait mourir de faim ses écrivains les plus illustres, dont lui-même, qui agonise dans la misère et l'obscurité la plus totale, à l'écart de ses pairs. Selon Marchenoir, la presse orchestre contre lui une conspiration du silence et le repousse hors des limites de la vie littéraire française¹⁶⁵.

La violence inhérente à la « parole pamphlétaire » de Marchenoir marginalise de fait cet homme qui dénonce la caducité d'un monde dans lequel le faux a remplacé le vrai, un monde dans lequel le Mensonge républicain-laïc s'est substitué à l'éternelle Vérité divine. Selon Marchenoir, l'oubli de Dieu par la société contemporaine ne peut que désespérer un peuple qui commence par ailleurs à douter fortement des idéaux républicains fondés, entre autres, sur le matérialisme et le progressisme

[...] dont voici l'épouvantable et trilogique formule inscrite en bâtarde de feu sur le pennon noir du Nihilisme triomphant : Vivent le chaos et la destruction ! vive la mort ! Place à l'avenir ! De quel avenir parlent-ils donc, ces espérants à rebours, ces excavateurs du néant humain ? Ils ne s'arrangent pas des fins dernières notifiées par le catholicisme. [...] Quoi donc, alors ? Nul ne peut le dire, et jamais la pauvre mécanique raisonnable n'avait enduré les affres d'une telle agonie. On s'est raccroché autant qu'on l'a pu, on a essayé de toutes les amarres et de tous les crampons du rationalisme ou du mysticisme humanitaire, pour ne pas tomber jusque-là. [...] Cette

¹⁶³ Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 37.

¹⁶⁴ « La France, alors, n'avait pas troqué les ailes de l'Empire contre les nageoires de la République et le métier d'homme n'était pas encore devenu tout à fait impossible », *ibid.*, p. 286.

¹⁶⁵ En somme, Marchenoir « n'affronte pas une poignée d'imposteurs, mais une vaste conspiration, une cabale aux limites floues qui s'appuie sur la lâcheté et la duperie générales. Le pamphlétaire, solitaire, affronte une hydre, un monstre protéiforme », Marc Angenot, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 92.

pensée terrible, cette convoitise de derrière le cœur, s'est jetée sur la société moderne et l'a enveloppée comme un poulpe¹⁶⁶.

Marchenoir, s'il ne peut qu'approuver cette vaste remise en cause des principes directement issus de la Révolution – mais déjà en germe, d'après lui, depuis la Renaissance –, s'inquiète en revanche de l'indifférence générale de son époque envers les valeurs chrétiennes et notamment envers celles portant sur la pauvreté et la charité. Écrivain miséreux, le héros de Bloy regrette sa pauvreté autant qu'il la loue, considérant cette première Béatitude comme le signe certain qu'il représente Dieu et participe activement aux souffrances du Christ, le Pauvre en personne. La pauvreté, explique-t-il, est un état malheureux dont l'un des seuls « avantages sociologiques », pour ainsi parler, est de permettre aux hommes de différencier les vrais contemplateurs des tout aussi vrais contempteurs du Christ. Selon Marchenoir, il existe dans ce XIX^e siècle finissant un « crime » de la pauvreté, plus sanctionné qu'aucun autre crime par les juges et les bourgeois, lesdits contempteurs du Verbe¹⁶⁷. Alors que l'Église préconise le dénuement, console les déshérités et sanctifie les pauvres saints, la bourgeoisie régnante accable le Pauvre de délits de vagabondage et de contraintes en tout genre, qui l'humilient et l'écrasent alors qu'il devrait être secouru et même célébré pour les souffrances qu'il endure¹⁶⁸. C'est ainsi que Marchenoir affirme avec vigueur que c'est le bourgeois, être d'une pauvreté spirituelle extrême, qui devrait supplier sans fin le pauvre de biens de le secourir : « Tout riche qui ne se considère pas comme L'INTENDANT et le DOMESTIQUE du

¹⁶⁶ Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, pp. 35-36.

¹⁶⁷ « Il a voulu qu'on le nommât, par excellence, le Pauvre et le Dieu des pauvres. [...] [II] a judicieusement élu la Pauvreté pour cabaretière. Aussi, les gens honorables ont réprouvé, d'une commune voix, le scandale d'une telle orgie, et prohibé, dans tous les temps, la fréquentation de cette hôtesse divinement achalandée », *ibid.*, p. 417.

¹⁶⁸ « L'Absolu est intranscriptible. Pour cette raison, le Crime d'être pauvre n'est mentionné clairement dans aucun code, ni dans aucun recueil de jurisprudence pénale. Tout au plus, est-il classé parmi les simples délits relevant des tribunaux correctionnels et assimilé au vagabondage, qui n'est, lui-même, qu'une conséquence de la pauvreté. Mais ce silence est une sanction péremptoire de la terreur universelle qui refuse de préciser son objet », *ibid.*, p. 415.

Pauvre est le plus infâme des voleurs et le plus lâche des fratricides. Tel est l'esprit du christianisme et la lettre même de l'Évangile¹⁶⁹ ».

Néanmoins, si Marchenoir admet que l'Église catholique a toujours célébré la pauvreté, il lui reproche, à l'instar de Huysmans, de ne pas s'occuper assez des pauvres dans les faits ; et, selon Bloy, si l'Église délaisse les miséreux et se plie aux exigences malsaines de la bourgeoisie ventrue¹⁷⁰, c'est qu'elle fait fi des valeurs d'amour et de charité portées par le Nouveau Testament en la personne du Christ ressuscité. C'est donc un homme socialement marginalisé et qui se radicalise de jour en jour qui accuse la République naissante et l'Église contemporaine de rejeter les personnes les plus faibles et vulnérables qui, pourtant, sont celles qui se rapprochent le plus du Seigneur de par leur vie de souffrance et de misère : les Pauvres et les Prostituées.

Dans une société républicaine misogyne dirigée par une bourgeoisie toujours plus puissante, la femme-épouse-mère est le modèle féminin unique¹⁷¹, la vieille-fille et la prostituée étant des parias qu'il faut mettre à l'écart – ou du moins essayer de cacher le plus possible – sous peine de contaminer une société déjà fort anémiée, surtout dans les villes. La prostituée, figure de la décadence morale, cristallise les peurs et les angoisses de nombreux observateurs sociaux et intéresse les médecins qui l'étudient de près. Ainsi, Lombroso et Ferrero estiment que la prostitution à l'époque contemporaine « n'est plus qu'un phénomène morbide et rétrograde d'une certaine

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 421.

¹⁷⁰ L'Église et les prêtres ont, « avec cela, l'intention formelle, quoique inavouée, de n'endurer aucun martyre et de n'évangéliser que très peu de pauvres ; mais une condescendance estime pour les biens terrestres, qui refrène en ces apôtres le zèle chagrin de la remontrance et les retient de contrister l'opulente bourgeoisie qui pavonne au pied de leur chaire », *ibid.*, pp. 236-237.

¹⁷¹ Outre les différents mouvements féministes en activité au début de la Troisième République, tels le féminisme politique (Hubertine Auclert) ou socialiste (Léonie Rouzade), un courant mystique porté par Louise Koppe prône la femme-mère-épouse dont les multiples vertus sont censées réparer l'humanité défaillante. Pour plus de renseignements sur cette mystique de la Femme, cf. le livre de Jules Bois *L'Ève nouvelle* (1896).

classe¹⁷² » et ils se plaisent à analyser les différences physiologiques entre les prostituées-nées et les femmes « normales ». Néanmoins, si certains médecins pensent que la prostitution est un véritable fléau social qui révèle les mauvais instincts et la déplorable éducation de ses praticiennes¹⁷³ ; si beaucoup la considèrent comme un mal collectif dont les conséquences au niveau sanitaire « justifient médicalement et socialement la rigueur de l'appareil de surveillance prostitutionnel¹⁷⁴ », il faut en revanche noter que la consommation du « crime » vénal bénéficie d'une certaine indulgence au XIX^e siècle car elle permet aux hommes de ne pas se laisser submerger par un désir incontrôlable et potentiellement ravageur. Ainsi, toute une partie du corps médical suggère que la prostitution endigue des crimes bien plus sérieux comme l'adultère, le viol ou l'homosexualité, par exemple ; en ce sens, elle serait un moindre « mal individuel » pour un immense « bien social¹⁷⁵ ».

Marchenoir, lui, se fait le défenseur spirituel des opprimés et des déshérités lorsqu'il glorifie « l'exaltation des humbles, l'essuiement des larmes, la béatitude des pauvres et des maudits, la préséance paradisiaque des voleurs et le couronnement réginal des prostituées [...]»¹⁷⁶. Cette louange inconditionnelle des bannis est directement liée aux doctrines religieuses de Marchenoir qui font de la souffrance la condition de la rédemption et du bourgeois le Pharisien par excellence. Ainsi, la prostituée souffrante est un être à protéger et non à blâmer, ce qu'affirme déjà Jésus lorsqu'il dit aux grands

¹⁷² Lombroso et Ferrero, cités dans Christian Debuyst, Françoise Digneffe et Alvaro P. Pires, *Histoire des savoirs sur le crime et la peine : La rationalité pénale et la naissance de la criminologie*, Bruxelles, Larcier, 2008, p. 301.

¹⁷³ C'est par exemple le cas du docteur Louis Reuss, dont l'ouvrage *La Prostitution au point de vue de l'hygiène et de l'administration* « deviendra un des classiques médico-légaux de la fin du siècle. Reuss n'est pas un disciple de Lombroso ; les causes de la prostitution selon lui sont diverses : [...], indolence, mais aussi promiscuité, naissance illégitime, mauvaises éducation, insuffisance des salaires, statut domestique... », Marc Angenot, *Le cru et le faisandé : sexe, discours social et littérature à la Belle Époque*, Bruxelles, Labor, 1986, p. 35.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 36.

¹⁷⁵ Pourtant, rappelle Anneline Mauge, « dans les années 1900, [...] l'indulgence pour "l'amour vénal" est notablement freinée par la hantise du péril vénérien : ladite hantise connaît alors, note Alain Corbin, un développement considérable, sans commune mesure avec le danger réel que constituait la syphilis, comme si la peur de la maladie facilitait l'expression d'une plus profonde angoisse », *op. cit.*, p. 30.

¹⁷⁶ Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 51.

prêtres et aux anciens du peuple : « En vérité je vous le dis, les publicains et les prostituées arrivent avant vous au Royaume de Dieu¹⁷⁷ ». Si ces pécheresses ont vendu un corps initialement vénérable et souillé un sexe qui est à la fois le « tabernacle du Dieu vivant¹⁷⁸ » et le « paradis de l'homme », elles peuvent néanmoins être sauvées par la foi. Ainsi, ces femmes souffrantes qui, par nécessité, ont profané l'essence suprêmement mystique de leur corps représentent, pour Marchenoir, de véritables Reines de la Souffrance. Ce catholique des extrêmes n'envisage, pour la femme – mais pour l'homme aussi, dans une moindre mesure –, aucun autre état que la sainteté ou la dépravation¹⁷⁹, rejetant par-là même la médiocre femme bourgeoise qui ignore l'importance religieuse de son corps, qui se situe perpétuellement dans un tiède entre-deux¹⁸⁰ et qui, ce faisant, fait fi des « deux modalités essentielles » que sont la Béatitude de l'âme et la Volupté charnelle :

Il n'y a donc pour la femme, créature temporairement, provisoirement inférieure, que deux aspects, deux modalités essentielles dont il est indispensable que l'Infini s'accommode : la Béatitude ou la Volupté. Entre les deux, il n'y a que l'Honnête Femme, c'est-à-dire la femelle du Bourgeois, le réprouvé absolu qu'aucun holocauste ne rédime. Une sainte peut tomber dans la boue et une prostituée monter dans la lumière, mais jamais ni l'une ni l'autre ne pourra devenir une honnête femme, – parce que l'effrayante vache aride qu'on appelle une honnête femme, et qui refusa naguère l'hospitalité de Bethléem à l'Enfant Dieu, est dans une impuissance éternelle de s'évader de son néant par la chute ou par l'ascension¹⁸¹.

Léon Bloy pense la femme comme un être dont le choix est simple et nécessaire : se donner à Dieu ou au Diable. Quelque soit son choix, la femme non-bourgeoise peut changer sa destinée en fonction de son rapport personnel à Dieu et, bien entendu, en fonction des contingences socio-économiques qui régissent son

¹⁷⁷ *Matthieu*, 21:31.

¹⁷⁸ Léon Bloy, *La Femme pauvre*, Rennes, La Part Commune, 2004, p. 165.

¹⁷⁹ Dans un même esprit, il considère que « Le Bonheur, mon cher père, est fait pour les bestiaux... ou pour les saints », Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 176.

¹⁸⁰ Rappelons que la tiédeur religieuse est rejetée par le Seigneur. Voir dans *Apocalypse* 3:15-19 les paroles que l'Esprit adresse à l'ange de l'Église de Laodicée : « Je connais ton activité ; je sais que tu n'es ni froid ni bouillant. Si seulement tu étais l'un ou l'autre ! Mais tu n'es ni bouillant ni froid, tu es tiède, de sorte que je vais te vomir de ma bouche ! »

¹⁸¹ Léon Bloy, *La Femme pauvre*, *op. cit.*, pp. 163-164.

existence. Dans *Le Désespéré*, Léon Bloy met en fiction cette possible ascension spirituelle de la prostituée en sainte femme via la figure tragique de Véronique Cheminot.

Pauvre telle la Clotilde de *La femme pauvre* et menant une vie dissolue telle Lucie Thirache ou Léona Dollen¹⁸², Véronique n'est pourtant pas la première misérable qui réussit à s'attirer les bonnes grâces de l'écrivain catholique. Si la jeune femme rencontre Marchenoir dans un restaurant du carrefour de l'Observatoire, c'est parce qu'il pleure encore la mort successive de plusieurs femmes – deux en particulier – dont il était follement amoureux ; et, justement, ces jeunes mortes étaient des prostituées que le généreux catholique a arrachées du gouffre de la prostitution :

De ces deux femmes qu'il avait adorées jusqu'à la démence et dont il avait accompli le miracle de se faire aimer exclusivement, la première, arrachée à une étable de prostitution, était morte phtisique, après deux ans de misère partagée, – dans un lit d'hôpital où le malheureux, n'ayant plus un sou, avait dû la faire transporter. [...] L'aventure de la seconde morte n'avait pas été moins tragique. [...] Son histoire, infiniment vulgaire, était la navrante histoire de cent mille autres. Séduite par un drôle sans visage que d'inscrutables espaces avaient presque aussitôt englouti, chassée de sa pudibonde famille et ballottée, comme une épave, elle était tombée sous la domination absolue d'un de ces sinistres voyous naufrageurs moitié souteneurs et moitié mouchards, qui monopolisent à leur profit la camelote de l'innocence¹⁸³.

Marchenoir, extrême en amour comme ailleurs, a aimé « jusqu'à la démence » des prostituées au destin tragique car mortifère et tristement familial ; combien de jeunes femmes, en effet, ont succombé au spectre prostitutionnel après avoir été abandonnées par un homme qui les a séduites et leur a fait une promesse de mariage non tenue¹⁸⁴ ? L'histoire de la deuxième morte est « navrante », « vulgaire »,

¹⁸² Les femmes citées sont les héroïnes de *La femme pauvre* de Bloy (1897), de *Chair molle* de Paul Adam (1885) et des *Jours d'absinthe* de Charles Chincholle (1885), respectivement.

¹⁸³ Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 71.

¹⁸⁴ La jeune femme abandonnée par un homme qui ne l'aime pas est un fait social réel et dévastateur au XIX^e siècle. Non mariée, la jeune femme souillée n'est plus qu'une « fille » aux yeux de la société qui la condamne sans hésitation. Yvette, chez Maupassant, si elle n'a pas été abandonnée par un homme, sait néanmoins que l'environnement dans lequel elle est née l'empêchera d'être « rachetée » par le mariage : « Donc, pas d'issue. Cette demoiselle-là n'est ni du monde, ni de la bourgeoisie, ni du peuple, elle ne peut entrer par une union dans aucune de ces classes de la société. Elle appartient par sa mère, par sa naissance, par son éducation, par son hérité, par ses manières, par ses habitudes, à la prostitution dorée. Elle ne peut lui échapper, à moins de se faire religieuse, ce qui n'est guère probable,

tellement commune qu'elle en devient « sans visage ». Ainsi, Véronique Cheminot est accueillie assez froidement par un homme qui « ne se sentait nullement disposé à recommencer ces sauvetages, ces rédemptions de captives qui lui avaient coûté si cher et qui avaient été si nombreux en une dizaine d'années¹⁸⁵ ». Elle qui a l'habitude d'enflammer les cœurs, de corrompre les âmes et de rompre les nerfs ne parvient pas à détourner Marchenoir de ses tristesses et de ses mornes pensées¹⁸⁶. Touchée néanmoins par un homme qu'elle pressent être différent des autres et dont elle perçoit la bonté, Véronique revient un mois plus tard « accroupie et grelottante sur le seuil de sa porte¹⁸⁷ ». Humblement, cette « Ventouse » de seulement vingt-cinq ans admet ses nombreux péchés et demande à celui qu'elle considère déjà comme son maître de ne pas la repousser. Ce faisant, la jeune femme agit comme une malheureuse pécheresse qui demanderait pardon au Seigneur et qui en appellerait à son amour infini de Père. Elle offre même à Marchenoir de le servir comme domestique, ce qui aurait assurément ravi un homme tel que Jacques Marles. Pour autant, nous ne pouvons pas dire que Véronique est une pauvre femme soumise de force à l'autorité d'un homme qui l'utiliserait. Au contraire, elle se donne entièrement et absolument à un homme brisé qui, au départ, refuse de partager son existence avec une autre femme. Néanmoins, le chrétien est sensible au sincère désir de repentance de la jeune femme, qui en appelle à sa charité d'homme religieux :

étant donné ses manières et ses goûts. Elle n'a donc qu'une profession possible, l'amour. Elle y viendra, à moins qu'elle ne l'exerce déjà. Elle ne saurait fuir sa destinée. De jeune fille elle deviendra fille, tout simplement » ; « Personne ne pouvait la sauver en l'épousant, étant ce qu'elle était ! Aucun secours n'était acceptable d'un homme, aucune issue possible, aucune ressource définitive ! », Guy de Maupassant, « Yvette », dans *La Maison Tellier, Une partie de campagne et autres contes*, Paris, Garnier Flammarion, 1980, pp. 135 et 189, respectivement.

¹⁸⁵ Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 79.

¹⁸⁶ « Elle obtint ceci que Marchenoir, très doux sous son masque de fanatique, répondit, sans même fixer les yeux sur elle, aux remarques saugrenues qu'elle supposait grosses d'une conversation, par d'inanimés monosyllabes qu'on aurait crus péniblement tirés à la poulie du fond d'un puits de silence. Exaspérée de ce médiocre résultat, elle lui dit un jour : – Monsieur Marchenoir, j'ai envie de vous et je vous désire, voulez-vous coucher avec moi ? – Madame, répondit l'autre avec simplicité, vous tombez fort mal, je ne me couche jamais », *ibid.*, p. 80.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 81.

- Pardonnez-moi de vous aimer, dit-elle, d'une voix singulièrement humble. Je sais que je ne vaud rien et que je ne mérite pas que vous fassiez attention à moi. Mais il ne peut y avoir de partage. Vous m'avez prise et je ne peux plus être qu'à vous, à vous seul. Les infamies de mon passé, je me les reproche comme des infidélités que je vous aurais faites. Vous êtes un homme religieux, vous ne me refuserez pas de sauver une malheureuse qui veut se repentir. Laissez-moi près de vous. Je ne vous demande même pas une caresse. Je vous servirai comme une pauvre domestique, je travaillerai et deviendrai peut-être une bonne chrétienne pour vous ressembler un peu. Je vous en supplie, ayez pitié de moi ! Jamais Marchenoir n'avait été si bien ajusté. Il ne se crut pas le droit de renvoyer au marché cette esclave qui lui paraissait s'offrir encore plus à son Dieu qu'à lui¹⁸⁸.

Si Véronique se reproche son passé dissolu, elle n'a pas encore la foi et c'est « par miracle » qu'elle devient bientôt « une fille très pure et un encensoir toujours fumant devant Dieu¹⁸⁹ ». Elle s'enfonce progressivement dans le mysticisme et en arrive même à oublier ses anciens vices. Parce qu'elle souhaite changer de vie, la jeune femme rappelle certaines pécheresses repenties telles Sainte Thaïs l'Égyptienne, Sainte Pélagie d'Antioche ou encore Sainte Marie-Madeleine, dont elle souhaite d'ailleurs que le nom lui soit donné¹⁹⁰. À ce propos, Véronique, qui avait pourtant dit à Marchenoir qu'elle était « folle de [lui]¹⁹¹ », s'éloigne de plus en plus de l'amour humain pour se vouer exclusivement à l'amour de Dieu¹⁹², qui la comble d'amour et d'espérance.

Marchenoir, au contraire, s'assombrit de plus en plus, devient presque un dément et ne peut s'arrêter de songer aux fantômes qui l'entourent – et en particulier le spectre de son fils mort –, composés d'êtres aimés qu'il ne reverra plus

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 82.

¹⁸⁹ *Idem.* Ainsi que l'explique le narrateur, « les pratiques religieuses, d'abord commencées en vue de s'identifier avec l'homme qu'elle [Véronique] aimait, devinrent bientôt un besoin de son amour, son amour même, transfiguré, transporté dans l'infini ! », *ibid.*, p. 83.

¹⁹⁰ « Cette ordure de fille, ensemencée et récoltée dans l'ordure [...] s'était transformée, d'un coup, par l'occasion miraculeuse du plus profane amour, en un lys aux pétales de diamants et au pistil d'or bruni des larmes les plus splendides qui eussent été répandues, depuis les siècles d'extase qu'elle recommençait. Madeleine, comme elle voulait qu'on l'appelât, mais Madeleine de la Sépulture [...] », *ibid.*, p. 113.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 81.

¹⁹² « Elle avait tellement volatilisé son amour pour Marchenoir que celui-ci n'existait presque plus pour elle à l'état d'individu organique. À force de ne voir en ce déshérité qu'un lacrymable argument de perpétuelle prière, elle avait fini par perdre, quand il s'agissait de lui, le discernement d'une limite exacte entre la nature spirituelle et la nature sensible entre le corps et l'âme, et, – quoiqu'elle s'occupât, avec un zèle mécanique, des matérialités de leur étonnant ménage, – c'était l'âme surtout, l'âme seule, que cette colombe de proie prétendait ravir », *ibid.*, p. 113.

et qu'il désespère de jamais retrouver¹⁹³. Cet homme malade spirituellement décide de partir pour la Grande Chartreuse, où il espère trouver la paix, la solitude et le réconfort au contact de religieux de la famille chartreuse de Saint-Bruno, « la grande école des imitateurs de la solitude de Dieu¹⁹⁴ ». Nous pourrions aisément comparer la fuite de Jacques Marles au château de Lourps à celle de Marchenoir à la Grande Chartreuse en ce qu'elles aggravent la maladie spirituelle des deux personnages au lieu de l'apaiser. Assiégés par de nombreuses difficultés d'ordre économique et affectif, les deux hommes découvrent au cours de leur exil que les problèmes qu'ils croyaient résoudre et les douleurs qu'il souhaitaient apaiser en s'isolant, au contraire se révèlent – ou se réveillent – via la parole et l'introspection. À la Grande Chartreuse où Marchenoir souhaite se faire religieux, il fait la connaissance d'un vieux moine au bon cœur qui lui explique que son désir de solitude cache en réalité un désir bien plus enraciné dans son cœur, celui qu'il éprouve pour Véronique ; le vieil homme oblige ainsi Marchenoir à prendre conscience de son amour pour sa protégée :

Vous avez quarante ans et vous êtes amoureux. Vous ne le voyez pas, vous ne le savez pas, mais il en est certainement ainsi et cela saute aux yeux. Votre ami pourrait vous le dire, s'il n'est pas aveugle. Je veux croire à la pureté de votre passion, mais cette circonstance est adventice et n'en change pas le caractère. Vous êtes tellement amoureux qu'en ce moment même vous frémissez jusqu'au fond de l'âme¹⁹⁵.

C'est à ce moment que commence véritablement la tragédie qui détruira progressivement ce « maelstrom » de prière qu'est Véronique. La prise de conscience par Marchenoir de sa passion pour la jeune femme le condamne à de perpétuelles angoisses et à de cruels repentirs. Comment pourrait-il détourner de Dieu la femme

¹⁹³ « Le désolé catholique avait eu souvent de ces pensées qui le roulaient par terre, rugissant, épileptique, écumant d'horreur. – Dix mille ans de séparation, criait-il, je le veux bien, mais au moins que je sache où ils sont, ceux que j'ai aimés ! Obsécration insensée d'une âme ardente ! », *ibid.*, p. 86.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 106.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 110.

qu'il a lui-même convertie avec l'aide – et peut-être à la demande – du Seigneur¹⁹⁶ ? Comment oserait-il dénaturer un être devenu chaste et qui voit en Marchenoir la figure christique par excellence¹⁹⁷ ? Lorsque sa passion lui est révélée, le pauvre écrivain sait qu'il « [est] cuit, [...] sans rémission, cette fois¹⁹⁸ ». L'idée même de faire de Véronique sa maîtresse lui est insupportable et néanmoins sa passion le tord. Notons en passant que la réflexion de Marchenoir préfigure la tragique situation dans laquelle sera enfermée la jeune femme : ce catholique « ballotté par d'impures vagues au-dessus d'absurdes abîmes¹⁹⁹ » ne se pose pas la question de savoir si Véronique acceptera de coucher avec lui. S'il écarte la possibilité d'entretenir une relation sexuelle avec la jeune femme pour apaiser ses désirs, c'est davantage parce qu'il refuse de détruire celle qu'il a construite de toute pièce²⁰⁰ plutôt que parce qu'il anticipe un possible refus de la part de Véronique. Pourtant, Marchenoir rappelle qu'un jour il a demandé à la jeune pécheresse de l'épouser ; celle-ci refusa catégoriquement en démontrant à son « sauveur » qu'il perdrait tout s'il se mariait avec une ancienne prostituée qui doit encore et toujours se repentir : il y sacrifierait son rapport particulier à Dieu et serait englouti dans le monde charnel qui fait du

¹⁹⁶ « Pour moi [Marchenoir], je grandis chaque jour dans l'admiration et je m'estime infiniment honoré d'avoir été choisi pour récupérer cette drachme perdue, cette perle évangélique flairée et contaminée par le groin de tant de pourceaux », *ibid.*, p. 91.

¹⁹⁷ « Je [Véronique] ne suis pas assez savante pour vous le dire, mais quand j'ai vu notre ami si malheureux, il m'a semblé que je voyais Dieu souffrir sur la terre. Elle confondait ainsi les deux sentiments, jusqu'à n'en faire qu'un seul, [...] », *ibid.*, p. 114

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 111.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 57.

²⁰⁰ Marchenoir se sait l'instigateur de la conversion de la jeune prostituée : « Il était fier de sa Véronique, autant que d'un beau livre qu'il eût écrit. Et c'en était un vraiment sublime, en effet, que sa foi religieuse lui garantissait impérissable. *Elle n'avait pas un sentiment, une pensée, ou même une parole, qu'elle ne tint de lui.* Seulement, tout cela passé, tamisé, filtré à travers une âme si singulièrement candide, qu'il semblait que sa personne même fût une traduction angélique de ce sombre poème vivant qui s'appelait Marchenoir », *ibid.*, pp. 112-113. C'est moi qui souligne. L'aliénation de la personnalité de Véronique et la comparaison de la jeune femme avec un « beau livre » ne semblent pas très flatteuses au premier abord. Le livre est un objet créé par l'homme et dénué de tout sentiment. Cependant, pour Marchenoir, Véronique est assimilée au « beau livre » biblique et sa magnifique conversion fait d'elle le pendant bienheureux du « sombre » et monstrueux Marchenoir.

remords, de la jalousie et de l'amour vénal les aliments quotidiens²⁰¹. À cette occasion, d'ailleurs, Véronique annonce qu'elle fera tout pour empêcher Marchenoir de l'aimer et de se tourmenter : « - Un homme comme vous ne doit pas épouser une fille comme moi. Je vous aime trop pour jamais y consentir. Si vous avez le malheur de désirer la pourriture qui me sert de corps, je vais demander à Dieu qu'il vous guérisse ou qu'il vous délivre de moi. Cela avait été dit avec une résolution si nette qu'il n'y avait pas à recommencer²⁰² ».

Dans le monastère néanmoins, le malheureux écrivain est loin de se douter que les paroles de la jeune femme sont sur le point d'être suivies dans les faits. Épris et faisant face à un absolu dilemme²⁰³, Marchenoir envoie une lettre enflammée dans laquelle il enjoint Véronique à mots couverts de sacrifier son désirable corps pour le salut de leurs deux âmes. Il décrit une âme en pleine dérélition qui subit les charmes des sens et qui est « en péril de mort²⁰⁴ » ; et, si au début de la lettre l'écrivain n'accuse pas encore la jeune femme d'être la cause de son malheur, il l'affirme ensuite sans ambages²⁰⁵. D'une certaine manière, Marchenoir culpabilise Véronique en parlant de la faute d'Ève et l'appelle à meurtrir son corps afin qu'il retrouve la paix spirituelle :

Qu'allons-nous devenir ? Il n'y a que deux issues : vous me sauvez ou je vous perds. [...] Cette fraternité postiche qui nous unit et nous sépare, jusqu'à maintenant, ne va plus suffire. Il faudrait construire quelque autre muraille mitoyenne qui montât jusqu'au septième ciel et qu'aucune trahison des sens ne pût entamer. [...] Ce travail de *maçonnerie* vous sera, sans doute, possible, à vous, âme spirituelle et dessouillée,

²⁰¹ « Ah ! il s'était donné des airs de mépriser la jalousie et il s'était cru amoureux ! Mais l'amour véritable est la plus incompatible des passions inquiètes. C'est un carnassier plein d'insomnie, tacheté d'yeux, avec une paire de télescopes sur son arrière-train. [...] Mais l'Amour écume au seul mot de partage et la jalousie est sa maison. C'est un colimaçon sans patrie, qui se repaît, sans convives, dans sa spirale ténébreuse », *ibid.*, p. 119.

²⁰² *Ibid.*, p. 116. Le sacrifice de Véronique est déjà présent en filigrane dans ces paroles de la jeune femme.

²⁰³ « Impossible d'épouser la femme qu'il aimait, impossible surtout de vivre sans elle », *ibid.*, p. 117.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 170.

²⁰⁵ « Je vous suppose particulièrement désignée pour me secourir, puisque c'est à l'occasion de vous que j'endure cette épouvantable tribulation. [...] Je suis en péril de mort pour mon âme, à cause de vous, bien-aimée, et je retourne à Paris, dans une semaine, comme on se fait porter en terre », *ibid.*, pp. 169-170. C'est moi qui souligne.

qui n'avez plus de corps que pour les yeux trop charnels de votre malheureux ami [...] Cherchez donc, chère trésorière d'héroïsme, c'est peut-être dans la direction du *martyre* que vous découvrirez ce qu'il nous faut²⁰⁶.

En ce sens, Marchenoir peut être tenu responsable de l'acte autodestructeur de Véronique : sa propre défiguration. Bien qu'il se juge ensuite « atroce et insensé pour l'avoir [la lettre] écrite » et qu'il s'accuse d'être un « vulgaire assassin²⁰⁷ », il n'en demeure pas moins que son comportement presque démentiel a poussé la jeune femme à se raser la tête et à se faire arracher toutes les dents, en écho à Fantine²⁰⁸. Néanmoins, celle qui croyait ardemment que le sacrifice de sa beauté et de ses charmes allait détourner Marchenoir de son corps ; celle qui avait imaginé que le ravage de sa figure allait dégoûter son « sauveur » se trompe amèrement. Le catholique enflammé l'aime davantage pour s'être sacrifiée et en même temps se hait pour l'avoir défigurée. Au lieu de sauver l'âme de l'homme qu'elle adore et de guérir le tourment de ses sens, l'acte suprêmement catholique de Véronique ne fait que renforcer sa passion aveuglement dévastatrice. Comment cet enthousiaste catholique ne pourrait-il admirer cet « étonnant miracle de charité », cette « splendeur morale de l'immolation²⁰⁹ » d'une jeune femme qui agit véritablement telle une sainte, puisqu'en se défigurant elle « donne sa vie » pour celui qu'elle aime et fait ainsi le don absolu d'elle-même²¹⁰ ? De son point de vue, Marchenoir ne peut que l'aimer davantage, sa passion démesurée le plongeant dans de profonds et violents délires

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 170. Je souligne.

²⁰⁷ *Ibid.*, pp. 192 et 199, respectivement.

²⁰⁸ L'acte de Véronique rappelle évidemment celui de Fantine dans *les Misérables* (1862). La principale différence tient à ce que contrairement à Fantine, qui vend ses cheveux et ses dents pour payer la pension de Cosette, Véronique se défigure pour le salut de leurs âmes. Il y a une souffrance existentielle, qui en appelle à l'âme, et pas simplement une question d'argent. La puissance du geste chez Bloy est remarquable ; ce faisant, peut-être l'auteur critique-t-il les futiles préoccupations hugolienne.

²⁰⁹ *Ibid.*, pp. 213 et 247, respectivement.

²¹⁰ « “[...] Je n'ai que ma vie à vous offrir, vous le savez, puisque je n'ai pas d'innocence et que je suis la plus grande pauvre du monde !...” Pour tout dire, une mystique de telle envergure se trouvait désorientée de n'avoir plus rien à souffrir », *ibid.*, p. 217. Véronique est une sainte en ce qu'elle devient disciple de Jésus en renonçant à elle-même. Cf. *Matthieu* 16:24 : « Alors Jésus dit à ses disciples: Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive ».

amoureux²¹¹. Se déclarant coupable d'attiser les désirs de son sauveur et voyant leur chaste ménage se disloquer dans un silence de désespoir, Véronique, assiégée par la douleur, perd la raison et est internée à Sainte-Anne. Si le malheureux catholique explique que l'« exorbitante douleur » suscitée par sa passion « a simplement éteint sa [de Véronique] raison²¹² », nous pensons que c'est volontairement que la jeune femme fait le sacrifice de sa raison. Ce don ultime à Dieu est la dernière étape pour qu'elle devienne une martyre – le terme est employé à plusieurs reprises dans le roman – en même temps qu'il est le révélateur suprême de la tragédie de Véronique : lorsqu'elle décide de se défigurer, la jeune femme est aux prises avec d'atroces souffrances morales : non seulement la passion de Marchenoir la tire par le bas et la ramène à son statut de Femme – sinon de fille – qui doit être aimée, mais en plus elle est obligée de faire souffrir l'homme qui l'aime en se faisant du mal ; c'est parce qu'elle souffre de le voir souffrir pour elle qu'elle décide d'aller vers l'ultime destruction : la déraison. Son histoire est, de fait, éminemment tragique : c'est celui-là même qui l'a « sauvée » qui l'empêche de se réaliser et d'atteindre Dieu. Pourtant, ce qui entrave l'envol mystique de Véronique est ce qu'il y a de plus beau sur Terre : l'amour humain. C'est l'amour de Marchenoir qui constitue un obstacle pour la vie spirituelle de la jeune femme, ce qui montre bien que même le bel amour humain peut aller à l'encontre de la réalisation d'un désir. Les deux sacrifices de Véronique traduisent une immense souffrance existentielle causée par l'amour – humain, trop humain – de Marchenoir, qui est la véritable tutelle de la jeune femme. En somme, l'autodestruction corporelle de Véronique se fait l'écho des contraintes qui pèsent sur

²¹¹ « Des frénésies soudaines le saisissaient, le rendant vraiment énergumène. Il se jetait, en mugissant comme un buffle pourchassé, dans les taillis, au risque de se déchirer le visage ou de se crever les yeux, insensible aux écorchures et aux meurtrissures, – quelquefois aussi se roulait sur l'herbe en écumant à la façon des épileptiques, appelant à son secours, indistinctement, les puissances de tous les abîmes », Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 368.

²¹² *Ibid.*, p. 424.

les femmes au XIX^e siècle : la jeune femme doit se sacrifier comme tout être féminin est censé le faire pour son père, son mari ou son amant²¹³ ; et, en ce sens, nous pourrions dire que l'Ecce Homo de Pilate est le symbole de la défiguration de Véronique – elle marche douloureusement vers une souffrance encore plus grande, qui est en même temps Rédemption – et que la Croix représente sa déféstration mentale, ultime sacrifice destiné à sauver l'âme de celui qu'elle aime. À ce propos, il ne faut pas penser que Véronique sacrifie son âme lorsqu'elle perd la raison : au contraire, son âme continue de voguer vers Dieu car, pour les catholiques, l'âme est immortelle et entièrement distincte du corps, contrairement à la raison.

Cependant, dans *Le Désespéré*, le statut de sainte qu'acquiert Véronique grâce à ses sacrifices possède d'autres fonctions en plus de montrer le rôle prépondérant que joue la femme dans la rédemption de l'homme. Dans le contexte particulièrement anticlérical de la Troisième République, où de nombreuses thèses de médecine – publiées en particulier sous l'égide de Charcot à la Salpêtrière – remettent en cause la réalité des états mystiques et des possessions diaboliques, les sacrifices de Véronique apparaissent comme un véritable coup de poing porté au visage des détracteurs de la religion catholique, notamment la médecine républicaine. Bloy sait que son héroïne sera accusée de folie religieuse – le narrateur parle à un moment d'« hyperesthésie mystique²¹⁴ » – par des républicains qui rejettent toute forme de spiritualité et d'héroïsme chrétiens. C'est la raison pour laquelle il parle, à propos de Véronique, de simplicité de cœur et d'esprit. Selon Marchenoir, c'est parce que la jeune femme a un

²¹³ Si les femmes de tous les milieux sociaux doivent se sacrifier, les catholiques en particulier, gardiennes sacrificielles du logis, sont appelées à s'oublier elles-mêmes pour se donner entièrement aux autres : « À cette femme parfaite est dévolu le rôle d'assurer la cohésion de l'institution familiale et, surtout, de travailler au salut de l'âme de son mari par l'abnégation et le sacrifice. Puisque chez la femme prédomine l'âme et l'amour, il est naturel qu'elle s'adonne plus volontiers aux spéculations spirituelles et donc, qu'elle mène l'homme vers la Rédemption. », Cécile Vanderpelen, « Objet ou projet, jamais sujet. La femme et la littérature catholique d'expression française (1918-1930) », dans *Cahiers d'histoire du temps présent*, n° 4, mai 1998, p. 50.

²¹⁴ Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 200.

cœur pur et simple et qu'elle accepte la vérité divine et la foi chrétienne avec simplicité que sa sainteté peut progressivement s'affirmer ; et, lorsqu'il parle de « cœur simple », il le fait dans des termes volontairement opposés à ceux de Flaubert lorsque celui-ci décrit des personnes « simples » telle Félicité :

Depuis l'Évangile, ce mot de colombe invoque précisément l'idée de simplicité. Véronique était inexplicable aussi longtemps que cette idée ne venait pas à l'esprit. Jamais il ne s'était vu un cœur plus simple. Le langage moderne a déshonoré, autant qu'il a pu, la simplicité. C'est au point qu'on ne sait même plus ce que c'est. On se représente vaguement une espèce de corridor ou de tunnel entre la stupidité et l'idiotie. [...] Ici, c'était une absence complète de tout ce qui peut avoir un relief, une bosse quelconque de vanité ou de l'amour-propre le plus instinctif²¹⁵.

Véronique, en se sacrifiant, prend soin de Marchenoir comme Sainte Véronique prit soin du Christ lorsqu'elle essuya son visage au cours de son ascension sur le mont du Golgotha²¹⁶. Ce faisant, elle prouve qu'une prostituée, ainsi que l'affirme Bloy, peut monter dans la lumière du Christ et souffrir pour les autres²¹⁷. Lorsqu'il rédige *Le Désespéré*, le polémiste sait pertinemment que les multiples souffrances auto-infligées de Véronique sembleront aberrantes aux yeux de médecins athées et matérialistes qui, selon lui, s'entêtent à ne pas porter leur regard au-delà du visible et ne voient dans l'enthousiasme religieux – et, plus généralement, dans toute forme de mysticisme – qu'une des formes de l'hystérie²¹⁸. Néanmoins, ce n'est pas seulement la médecine républicaine et le naturalisme que Bloy attaque via le personnage de Véronique, mais aussi ce qu'il nomme les « tièdes catholiques », c'est-à-dire presque tous les catholiques de la fin du siècle. Ainsi que le proclame Marchenoir : « La métaphysique religieuse n'est plus admissible, aujourd'hui, qu'à la

²¹⁵ *Ibid.*, p. 113.

²¹⁶ « À la fin, voyant que la crise s'affaiblissait et qu'un peu de calme allait revenir, elle se dégagea doucement, alla tremper son mouchoir dans l'eau fraîche et avec des mouvements maternels, vint baigner et essuyer les yeux de son ami », *ibid.*, p. 216.

²¹⁷ Pour plus de renseignements sur le thème de la souffrance expiatoire chez Bloy, cf. Nicolas Mulot, *La réversibilité : "le grand mystère de l'univers"*, *op. cit.*

²¹⁸ De nombreux médecins des dernières décennies du XIX^e siècle affirment les liens forts entre les pathologies sociales et psychiques et le mysticisme chrétien. Les traités psychologiques sur la possession et le caractère anxiogène de la mystique chrétienne montrent bien qu'à la fin du siècle, mysticisme et raison sont pour beaucoup absolument irréconciliables.

condition d'être apéritive et de précéder un régal d'ordures²¹⁹ ». Selon lui – et Huysmans soutiendra la même chose –, l'Église catholique n'enseigne pas les réels bienfaits de la souffrance et cache les doctrines les plus puissantes – mais aussi les plus exigeantes – du catholicisme pour ne pas perturber la vie luxueuse et tranquille des bourgeois. À l'inverse de Véronique, la communauté chrétienne a « l'intention formelle, quoique inavouée, de n'endurer aucun martyre²²⁰ » et ne peut être, de fait, que choquée par les actes déraisonnables de Véronique.

Du point de vue de Marchenoir – et de Bloy –, la défiguration de la jeune femme et, à terme, sa déraison représentent l'ultime étape vers la sainteté dans une époque saine et rationnelle qui méprise absolument tout mysticisme. Contre la Troisième République et l'Église, le narrateur souffle que l'internement de Véronique est le symbole de l'enfermement de toute l'Église, sinon de Dieu : « L'Église est écroulée dans un hôpital de folles²²¹ » ; et, si Bloy utilise une figure féminine comme l'héroïne de son roman, c'est parce qu'à la fin du XIX^e siècle, les femmes et les symboles religieux féminins s'opposent dans les esprits à la République masculine, rationaliste et matérialiste²²².

En soi, la tragique histoire de Véronique relate la douleur existentielle d'une jeune femme qui souffre atrocement et se sacrifie pour sauver l'homme qu'elle aime. En se défigurant puis en perdant la raison, Véronique meurt en tant que femme et son internement, en retour, amène la mort de Marchenoir, qui se fait renverser par un

²¹⁹ *Ibid.*, p. 159.

²²⁰ *Ibid.*, p. 236. Cf. aussi p. 218 : « Si la pauvre fille avait dû être jugée, ce n'est, assurément, ni par les hérétiques ni par les athées qu'elle eût été le plus rigoureusement condamnée. Ceux-là se fussent contentés de la gratifier, en passant, de quelques pelletées d'ordures. Mais les catholiques l'eussent dépecée pour en engraisser leurs cochons, – aucune chose, à l'exception du génie, n'étant aussi féroce détestée que l'héroïsme, par les titulaires actuels de la plus héroïque des doctrines ».

²²¹ *Ibid.*, p. 290.

²²² À ce propos, voir Judith Surkis, *Sexing the Citizen : Morality and Masculinity in France, 1870–1920*, Ithaca, Cornell University Press, 2006 et Barbara Corrado Pope, "Immaculate and Powerful : The Marian Revival in the Nineteenth Century", dans Clarissa W. Atkinson, Constance H. Buchanan & Margaret R. Miles, *Immaculate and Powerful: The Female in Sacred Image and Social Reality*, Boston, Aquarian Press, 1986.

camion en revenant de l'hôpital. Si Marchenoir présente le sacrifice de la jeune femme comme une bénédiction et s'il la considère comme une sainte, il n'en demeure pas moins que c'est son désir d'homme qui est à l'origine de la folie de Véronique : sa passion ravageuse, qui refuse l'idée même de séparation physique, entrave l'ascension spirituelle de Véronique qui est ainsi contrainte, pour sauver leurs âmes et ne pas redevenir une simple femme à marier – ou, pire, une prostituée –, de sacrifier sa santé physique et mentale. Si toute femme au XIX^e siècle est appelée à obéir au masculin et à être sous la tutelle du père puis du mari ou de Dieu, Véronique, elle, est sous la tutelle de l'amour d'un homme qu'elle aime et à qui elle doit tout ; et, en somme, c'est là que débute le tragique : la jeune femme ne peut rien refuser à l'homme qui l'a sauvée et qu'elle considère comme le Christ revenu sur Terre.

2.4 Louise et Véronique : des figures féminines sacrifiées par l'homme

La souffrance existentielle vécue par Louise et Véronique, liée directement aux implacables contraintes imposées à la gent féminine dans le dernier XIX^e siècle, n'est pas explicitée ni explicitable par le langage ordinaire. Pour ces jeunes héroïnes qui vivent dans une société où l'homme est le seul et unique détenteur de l'autorité et du savoir, leur souffrance n'est ni dicible, ni reconnue et encore moins comprise ; et, si Huysmans et Bloy décrivent des figures féminines qui semblent atteintes d'hystérie, c'est précisément parce qu'ils veulent en faire des héroïnes tragiques et montrer que leur souffrance est réelle et, surtout, inguérissable. De fait, on ne peut que les mettre à l'asile ou à l'hospice puisque le remède à leur mal intérieur serait un changement du statut de la femme. Ainsi, nous pensons que Louise est impuissante et malade car ce qu'elle croyait être un univers stable – le mariage – n'en est en fait pas un ; or, pour elle comme pour toutes les femmes (petites) bourgeoises du XIX^e siècle, il n'y a pas

d'autre échappatoire²²³. N'osant pas s'ouvrir complètement à un mari qui non seulement a toute autorité sur elle mais qui l'a « sauvée » du gouffre de la misère et de la prostitution en l'épousant, la souffrance de Louise ne peut que prendre le langage animal du corps souffrant, de l'hystérie charcotienne. D'ailleurs, la maladie de Louise ne peut qu'aggraver ses ressentiments à l'égard de son mari, qui sent que sa femme a quelque chose à dire :

Et, une fois dehors, il songea au changement qui s'opérait en sa femme, chercha à démêler ce qui se passait en elle. [...] Il sentait un je ne sais quoi de nouveau s'insinuer entre eux, un essai de défiance et de rancune ; mais elle est malade, se criait-il, et cette autre réflexion ne le rassura point. Non, il y avait quelque chose de particulier, une nouvelle période d'âme ; d'une part, une impatience qu'il ne lui connaissait pas et, de l'autre, une tentative de volonté, enveloppée dans de vagues reproches, une sorte de réaction contre son rôle jusqu'alors réduit dans le ménage, une réaction qui impliquait forcément du dédain pour l'homme et une certaine confiance vaniteuse en soi²²⁴.

Chez Louise, le geste n'est pas l'accompagnement de la parole mais la parole est l'accompagnement du geste : sa maladie corporelle signifie une lancinante souffrance intérieure, indicible autrement. En d'autres termes, c'est une révolte de l'esprit signifiée par la chair souffrante.

De la même manière, la souffrance de Véronique est incomprise des hommes qui la croient folle et l'internent à Sainte-Anne sous prétexte de délire paranoïaque et religieux. Bloy, au contraire, montre que le sacrifice de la jeune femme est volontaire et qu'il termine une ascension mystique débutée dès sa conversion, ce qui ne signifie pas pour autant que Marchenoir n'a pas fait souffrir Véronique. Au contraire, la passion dévorante de l'écrivain ronge progressivement la jeune femme qui non

²²³ En vérité, il y a une autre échappatoire que nous avons citée : se faire religieuse. C'est bien ce que dit Langlois : de nombreuses femmes qui deviennent religieuses au XIX^e siècle le font parce qu'elles souhaitent être plus libres. Dans *Monsieur Vénus* de Rachilde, un jeune docteur résume ces destins de femmes en la personne de Raoule : « Pas de milieu ! Ou nonne, ou monstre ! Le sein de Dieu ou celui de la volupté ! Il vaudrait peut-être mieux l'enfermer dans un couvent, puisque nous enfermons les hystériques à la Salpêtrière ! Elle ne connaît pas le vice, mais elle l'invente », *Monsieur Vénus: roman matérialiste*, Paris, Garnier Flammarion, 1977, pp. 40-41.

²²⁴ Joris-Karl Huysmans, *En rade*, op. cit., p. 156.

seulement perd sa beauté et sa raison mais qui, en plus, souffre de faire souffrir l'homme qu'elle voit comme le Christ, et qui pourtant l'a sacrifiée²²⁵.

Nous traiterons les deux romans dont nous allons parler dans la deuxième partie de cette étude de la même manière que nous avons traité *En rade* et *Le Désespéré*, c'est-à-dire à travers le prisme de la souffrance liée à la condition féminine. Nous verrons néanmoins qu'au cours des quarante années qui séparent 1887 de 1927, c'est tout un monde qui disparaît – ou qui évolue. La condition de la femme dans les années 1920 n'a presque rien à voir avec celle du début de la Troisième République. Pour autant, l'émancipation progressive des femmes ne signifie pas que la tutelle n'existe plus ; et, s'il y a tutelle, il y a aussi révolte et désobéissance. Cependant, la rébellion féminine chez Bernanos et Mauriac n'est plus perçue sous le signe de la folie hystérique mais plutôt sous celui de la folie criminelle ; puisque, loin d'être de passives hystériques gisant sur leur grabat et priant sans cesse, Mouchette et Thérèse sont en réalité des meurtrières qui se dressent contre l'autorité par excellence : l'homme. Doit-on être surpris de ce changement paradigmatique pour tenter d'expliquer la révolte féminine ? Rappelons que la grande majorité des médecins – aliénistes ou neurologues – au XIX^e siècle considère que les délires verbaux de leurs patientes sont insignifiants en soi et que seule l'étude visuelle des corps peut leur permettre de voir et d'interpréter des symptômes. C'est ce que soutient fermement Charcot, le « maître » des hystériques, qui n'est absolument pas « à leur [des femmes censément hystériques] écoute au sens psychique du terme : il ne peut pas, en effet, entendre les paroles prononcées puisqu'elles n'ont aucune

²²⁵ Le sacrifice de la jeune femme mine son corps physique et porte atteinte à son appartenance au corps social car, d'après Anne Dufourmantelle, « en entrant dans une logique sacrificielle, elle se soustrait à la loi commune et, de ce fait, est dessaisie de son "identité sociale". ». Si une femme est sacrificielle, ajoute-t-elle, « c'est que son corps ne lui appartient plus ou ne lui a jamais appartenu [...] », *La femme et le sacrifice : d'Antigone à la femme d'à côté*, Paris, Denoël, 2007, p. 31.

importance²²⁶ ». Seul Bourneville explique dans l'*Iconographie photographique de la Salpêtrière* que les hystériques insufflent dans leurs délires « leurs plus secrètes pensées, leurs désirs les plus intimes²²⁷ ». Dans les années 1920, l'interprétation organique des phénomènes hystériques ne prime plus. La parole féminine se libère progressivement, même si la condition féminine subit encore de lourdes contraintes. Les héroïnes chez Bernanos et Mauriac cherchent activement à se révolter et accomplissent des actes condamnés par les lois humaines ; ainsi, Mouchette et Thérèse agissent volontairement contre l'autorité détenue par l'homme, à l'instar de ces nombreuses criminelles fin-de-siècle qui, en tuant leur mari ou leur(s) enfant(s), montrent qu'« arrivées là, elles ne sont plus la comédienne, la servante, la femme du monde, elles ne sont plus telles ou telles femmes, elles sont la Femme, qui vient violemment et publiquement demander justice contre l'homme. [...] L'Homme, non pas tel que le veulent la nature et la morale, mais tel que nos lois l'autorisent à être²²⁸ ».

²²⁶ Nicole Edelman, *op. cit.*, p. 119.

²²⁷ Cité dans *idem*.

²²⁸ Alexandre Dumas, *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent*, *op. cit.*, pp. 67-68.

II. *Sous le Soleil de Satan et Thérèse Desqueyroux*

1. 1880-1925 : L'avancée du féminisme et du sort des femmes

1.1 Femmes libres, femmes émancipées ?

Le féminisme a troublé l'esprit de la femme. Elle a subitement découvert qu'elle était opprimée et elle dresse l'interminable liste de ses revendications. Singulière époque où tout le monde parle de ses droits et personne ne parle de ses devoirs. Si on persiste dans cette voie déplorable on amènera fatalement par le choc de leurs intérêts le duel des sexes. Déjà cette lutte est commencée²²⁹.

En ce début de siècle, de plus en plus de femmes entrent dans l'atelier, la télégraphie, les postes et les usines, ce qui inquiète la gent masculine, anxieuse de garder ses emplois et désirant perpétuer pour longtemps encore la dépendance économique des femmes²³⁰. Les quelques avancées civiles obtenues par celles-ci dans les domaines du droit du travail et de l'instruction dans les années 1871-1914²³¹ leur permettent de s'émanciper quelque peu, bien que juridiquement elles soient encore très largement contraintes par le Code civil. Des féministes célèbres telles Hubertine Auclert ou Madeleine Pelletier appellent à donner le droit de vote aux femmes, expliquant que sans le suffrage universel, les avancées politiques et sociales en vue d'une plus grande émancipation seraient limitées sinon inexistantes. Selon Auclert, la moralisation des masses et les réformes amenées par le vote féminin seraient

²²⁹ Henri d'Almèras (1903), cité dans Laure Adler, *Secrets d'alcôve: histoire du couple, 1830-1930*, op. cit., p. 25.

²³⁰ Ainsi que le rappelle Annelise Maugue, « En 1906, 38,9% des femmes exerçaient un métier, elles sont 34,2% en 1936. En 1906, 20,2% des femmes mariées avaient un emploi, elles sont 18,7% en 1936 », *L'identité masculine en crise au tournant du siècle (1871-1914)*, op. cit., p. 176.

²³¹ En 1907, le Sénat vote la loi sur le libre salaire de la femme mariée ; en 1908, une femme peut être élue conseiller prud'homme. En matière d'éducation, citons les lois Ferry qui « instaurent la gratuité, la laïcité et l'obligation de l'enseignement primaire pour les filles comme pour les garçons, mais apportent aussi un soutien considérable à la formation des enseignantes », Rebecca Rogers, « Revoir l'histoire de l'éducation sous l'angle du genre », dans Bernard Bodinier, Martine Gest, Marie-Françoise Lemonnier-Delpy, Paul Pasteur (dir.), *Genre & éducation : Former, se former, être formée au féminin*, PURH, 2009, p. 15. Néanmoins, malgré les lois Ferry, l'éducation des filles est encore loin d'être idéale : peu de femmes parviennent à intégrer les universités et à passer leurs examens. Par ailleurs, les féministes mènent un combat de tous les instants afin que les femmes diplômées puissent exercer la profession qu'elles souhaitent.

bénéfiques pour le pays et garantiraient la paix²³². Dans cette optique, elle crée le groupe du « Droit des femmes » et participe au premier congrès international du droit des femmes à Paris en juillet-août 1878. Par ailleurs, Marguerite Durand fonde le journal féministe *La Fronde* en 1897, permettant ainsi aux différentes revendications féministes d'avoir un point d'appui dans les médias : « Je n'ai pas la prétention d'avoir créé le féminisme quand j'ai créé *La Fronde* mais je suis certaine d'avoir donné un corps, une personnalité tangible au féminisme avant disséminé et de l'avoir ainsi puissamment servi...²³³ ».

Outre la propagation des différentes revendications politiques, les journaux féministes tels *La Fronde*, *La Femme de l'avenir* (Astié de Valsayre, 1896), *La Française* (Jane Misme, 1906) ou encore *La Femme de demain* (Jeanne Oddo-Deflou, 1913)²³⁴ dressent progressivement l'image d'une femme égale à l'homme en tous les domaines et, surtout, devant la loi. Cette « nouvelle femme l'est aussi [égale à l'homme] en toute circonstance de la vie privée et publique, au foyer comme au travail, responsable et libre de ses choix, elle a conscience de son rôle social. Son corps même refuse le carcan ancestral imposé pour bouger à sa guise dans l'espace urbain comme dans la campagne parcourue à bicyclette²³⁵ ». Les voix des féministes sont de plus en plus entendues, de même qu'elles sont soutenues par une littérature à sympathie féministe dominée par les frères Rosny, Léopold Lacour ou encore les

²³² Florence Rochefort et Laurence Kiejman, « Le féminisme sous la troisième république : 1870-1914 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1985, n°1, Histoire des femmes et du féminisme, p. 9.

²³³ Marguerite Durand, citée dans *ibid.*, p. 10.

²³⁴ *La Fronde* est un quotidien féministe ; *La Femme de l'avenir* est un bimensuel féministe-socialiste ; *La Française* est un hebdomadaire et *La Femme de demain* est un journal mensuel féministe modéré. Pour une liste complète des journaux féministes de la Belle-Époque, se reporter à Jennifer Waelti-Walters et Steven C. Hause, *Feminisms of the Belle Époque : A Historical and Literary Anthology*, Lincoln, the University of Nebraska Press, 1994, pp. 295-297.

²³⁵ Florence Rochefort et Laurence Kiejman, *art. cit.*, p. 11. Pour plus d'informations sur les femmes et les nouvelles technologies à la Belle Époque (métropolitain, automobile, cinéma, publicité, etc.), se reporter au livre de Diana Holmes et Carrie Tarr, *A "Belle Époque" ? Women in French society and Culture 1890-1914*, New York, Berghahn Books, 2006, pp. 81-139.

frères Margueritte²³⁶. Tandis que Jules Bois se fait remarquer et soutient plusieurs revendications féministes dans *L'Ève nouvelle* (1896), *La Femme inquiète* (1897) ou encore *Une nouvelle douleur* (1900) et que Paul Hervieu parle du droit des femmes mariées dans *Les tenailles* (1895), les frères Margueritte publient leur roman *Femmes nouvelles* en 1899. Ces romans populaires et bourgeois du tournant du siècle questionnent le rôle des femmes dans la société et décrivent les conséquences de la transformation des mœurs sur l'apparition des « nouvelles femmes ».

On assiste, au tournant du siècle, à un véritable ébranlement du mariage²³⁷ qui fait naître de violents débats entre les partisans et les détracteurs de l'amour libre et du mariage bourgeois. Dès les années 1880, les frères Margueritte et Alexandre Dumas fils soutiennent Naquet contre l'Église catholique, les députés conservateurs et Paul Bourget qui publiera, de son côté, *Un divorce* (1904). Quelques années plus tard, Léon Blum publie *Du mariage* (1908) et propose d'octroyer la liberté sexuelle aux jeunes filles : selon lui, les femmes devraient avoir au moins une expérience sexuelle avant de se marier. Malgré ces exhortations à une plus grande liberté sexuelle et malgré la guerre de 1914-1918 qui « accentu[e] [l]e phénomène de “virilisation”²³⁸ » de la jeune fille » et « boulevers[e] la notion de pudeur²³⁹ », la chasteté pré-nuptiale est toujours de mise pour les jeunes filles jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle²⁴⁰.

Le combat pour l'émancipation juridique et sexuelle de la femme continue après la guerre et se traduit, en littérature, par la publication du roman de Victor Margueritte *La Garçonne* en 1922. Dans cette œuvre pour le moins provocatrice,

²³⁶ Cf. Annelise Mauge, *op. cit.*, p. 14.

²³⁷ Pour en savoir davantage sur la « faillite » du mariage au tournant du siècle, cf. Jean Joseph-Renaud, *La faillite du mariage et l'union future* (1899) ; Léon Blum, *Du mariage* (1908) ou encore Paul Lapié, *La femme dans la famille* (1908).

²³⁸ Cf. Alain Corbin (dir.), *Histoire de la virilité XIX^e siècle/Première guerre mondiale*, tome 2, Paris, Le Seuil, 2009.

²³⁹ Laure Adler, *op. cit.*, p. 26.

²⁴⁰ Didier Le Gall et Charlotte Le Van, « La première fois : récits intimes », *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n°2, 2003, p. 36.

Monique découvre un soir que l'homme qu'elle aime et à qui elle s'est donnée par amour avant le mariage la trompe. Se rendant compte de l'injustice de la morale bourgeoise et de l'hypocrisie d'un mariage sans amour, Monique refuse son mariage et s'émancipe totalement : elle se coupe les cheveux, prend un travail de décoratrice et jouit de l'amour libre avec des hommes et des femmes qu'elle rencontre à des soirées mondaines. Si la fin du roman replace la jeune femme dans les bras d'un homme, il n'en demeure pas moins que la philosophie de l'héroïne – qui n'est peut-être pas exactement celle de l'auteur – pourrait s'incarner dans cette phrase : « Libre elle était, libre elle resterait²⁴¹ ». Le scandale que provoqua la publication du roman de Margueritte, s'il prouve que de nombreuses personnes étaient choquées par les actes de Monique, prouve aussi qu'il y a dans la France des années 1920 une transformation des mentalités chez les jeunes filles, dont beaucoup veulent pouvoir vivre aussi librement que les hommes :

Elles [les jeunes filles] se sont émancipées de la tutelle familiale par les études, le travail. Elles ont rencontré des camarades, ou des flirts pour reprendre la terminologie de l'époque. Elles ont lu des romans qui parlaient d'amour et dévoré des traités qui parlaient de sexualité. Elles ne vont plus à la nuit de noces incultes, tremblantes, terrorisées. Certaines tentent même de choisir et de séduire délibérément leur futur mari. La jeune fille timide, passive, cède la place à la jeune femme aventurière, maîtresse de son destin. Le personnage de Fabienne Fraigneux, héroïne de l'immense saga *Mariages*, de Charles Plisnier, en est une incarnation idéale²⁴².

Si beaucoup de Louise et de Véronique des années 1880 sont de passives jeunes femmes qui généralement se taisent et doivent, pour se rebeller, attaquer leur propre corps, beaucoup de Mouchette et de Thérèse des années 1920 ont la parole plus libérée, un comportement plus actif et des actes agressifs qui visent un autre objet qu'elles-mêmes²⁴³ ; cet objet est, selon le cas, le mari, le père, l'amant ou même le

²⁴¹ Victor Margueritte, *La garçonne*, Paris, Flammarion, 1922, p. 296.

²⁴² Laure Adler, *Secrets d'alcôve*, *op. cit.*, p. 56.

²⁴³ Cette affirmation est bien entendu sujette à caution : nous disions plus haut que la criminalité féminine est fort présente dans la société fin-de-siècle. À ce propos, cf. par exemple Ann-Louise Shapiro, « L'amour aux assises : la femme criminelle et le discours judiciaire à la fin du XIX^e siècle », dans *Romantisme*, n° 68, 1990, pp. 61-74.

prêtre, c'est-à-dire toute personne qui, d'une façon ou d'une autre, régit la vie des femmes. Il faut par ailleurs noter que si un certain nombre de jeunes femmes d'après-guerre pratiquent l'union libre et flirtent avec des hommes, d'autres continuent de voir dans le mariage le début d'une liberté accrue en tant qu'épouses. Le mariage sacré est bien sûr éminemment respecté dans les milieux bourgeois catholiques des années 1930-1940, qui attaquent l'union libre et le divorce, destructeurs de la famille. La famille de Bernard Desqueyroux fait partie de cette bourgeoisie catholique qui considère le mariage comme nécessaire et financièrement profitable. Cependant, si le mariage est toujours considéré comme la principale norme sociale dans la vie des bourgeois, un nombre toujours croissant de femmes se rend compte de l'inégalité qui subsiste entre les époux. Preuve en est que si la loi du 18 février 1938 supprime la puissance maritale, l'incapacité juridique de la femme mariée et son devoir d'obéissance, elle pérennise certaines inégalités jugées comme telles par beaucoup de femmes : entre autres, l'époux peut interdire à sa femme d'exercer une profession, fixe la résidence et possède l'inviolable autorité paternelle. Dans ce contexte, est-ce une surprise si un certain nombre de jeunes femmes hurlent leur silence et déchirent le voile de l'autorité maritale ?

1.2 La psychanalyse de l'hystérie

« Au XVIII^e siècle, la représentation du corps se sexualise : le système nerveux est perçu comme féminin et la musculature comme masculin. Les médecins établissent une ferme distinction sexuelle entre les différentes formes de désordre nerveux, assignant l'hystérie aux femmes et l'hypocondrie aux hommes²⁴⁴ ». Si au

²⁴⁴ Elaine Showalter, « Hysteria, Feminism, and Gender », dans Sander L. Gilman, Helen King, Roy Porter, G. S. Rousseau, Elaine Showalter, *Hysteria beyond Freud*, Berkeley, University of California Press, 1993, p. 293.

XIX^e siècle la neurasthénie remplace l'hypocondrie chez les hommes, l'hystérie reste la maladie principale touchant les femmes, surtout dans le dernier quart du siècle ; maladie incompréhensible d'ailleurs, puisque personne ne semble savoir quels en sont les véritables facteurs étiologiques. Charcot voit dans l'hérédité la seule cause de la maladie et dans le traumatisme émotionnel un agent provocateur parmi d'autres. Ainsi, l'hystérie est, dans le dernier XIX^e siècle, une maladie qu'on décrit longuement et avec précision mais qu'on n'explique pas. On sait juste que c'est une affliction spécifiquement féminine, puisque même s'il est admis que les hommes peuvent en souffrir, c'est précisément parce que ceux-ci sont trop féminisés ; enfin, comme le souligne Françoise Carasso : « objectiver la maladie, la chosifier, c'est aussi réduire le malade au silence. Le regard médical se substitue à l'écoute : le médecin voit la grande attaque, il n'écoute pas le délire, c'est-à-dire ne lui reconnaît pas de sens ; seuls les signes physiologiques ont un sens car ils parlent au médecin son propre langage²⁴⁵ ». Avant Freud et Janet, l'hystérie est d'origine corporelle et non pas psychique. Néanmoins, avec l'avènement de la psychologie à la fin du siècle, le « spectacle » de l'hystérie et les grandes crises s'estompent progressivement. Freud, qui travaille avec Breuer sur l'hystérie depuis les années 1880, découvre l'inconscient grâce à ses recherches sur la maladie charcotienne. Avant d'interpréter la maladie comme la somatisation de désirs sexuels réprimés, il explique que « c'est de

²⁴⁵ Françoise Carasso, *Freud médecin*, Arles, Actes Sud, 1992, p. 83. Nicole Edelman complète ainsi ce début d'explication : « Ainsi, les hystériques ne parlent plus seulement avec leurs corps qui cependant toujours se manifeste, signifiant physique essentiel de l'hystérie, mais elles-ils disent leurs souffrances et sont écouté-e-s. Dans le cadre de toutes les psychothérapies, celle de Déjerine comme celle de Janet ou celle de Freud (qui devient psycho-analyse), le médecin enjoint à l'hystérique de raconter son passé qui est alors écouté en tant que tel. Le malade devient un être qui parle. Janet reconstruit la vie de son patient-e-s en y cherchant les idées fixes subconscientes isolées du champ de conscience et il préfère bien souvent les détruire par la suggestion sous hypnose ou les neutraliser en remplaçant une idée pathogène par une autre qui ne l'est plus sans toujours les mettre au jour de la conscience de son sujet. Déjerine recherche "l'action libératrice de la confession" puis vise à remodeler la vie de son patient, à "réorienter sa personnalité". Freud fait en sorte que le malade parvienne à vaincre la résistance qui s'oppose au retour de la représentation pathogène oubliée et maintenue hors de la conscience », Nicole Edelman, « Culture, croyances et médecine (XIX^e-XX^e siècle) », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 25, 2002, p. 262.

réminiscences surtout que souffre l'hystérique²⁴⁶ ». Ce faisant, il lie la maladie à une scène traumatique à caractère sexuel qui s'est produite au cours de l'enfance. Plus tard, Freud change de direction et affirme : « les symptômes hystériques ne sont rien d'autre que les fantasmes inconscients trouvant par "conversion" une forme figurée²⁴⁷ ». En tout cas, ce qui est certain c'est qu'au tournant du XX^e siècle, l'hystérie se « métamorphose » et que l'Homme pleinement conscient de tous ses actes disparaît²⁴⁸. De là peut naître une interprétation plus étendue de l'hystérie : c'est ce que nous essayons de faire dans ce travail. La figure fin-de-siècle de la mère-épouse bourgeoise hystérique telle qu'elle est identifiée par Foucault nous paraît intéressante²⁴⁹, puisque celle-ci passe de la jeune fille sous l'autorité du père à la jeune femme sous l'autorité du mari, ce qui n'est pas forcément plus libérateur dans une société qui prône une double morale sexuelle. Une nouvelle fois, il faut admettre que Freud le comprit très vite, dès 1908 : selon lui, la « morale sexuelle civilisée » qui exige de la femme qu'elle soit chaste avant le mariage, qu'elle ne sache rien de son corps et qu'elle ne connaisse pas le plaisir sexuel a rendu de nombreuses femmes névrosées et hystériques. La double morale sexuelle qui fait de l'homme le seul qui soit en droit de rechercher du plaisir hors du mariage et l'« inhibition de la pensée²⁵⁰ » des femmes ne peut que rendre malades des êtres tiraillés entre leur désir et leur devoir conjugal. Ainsi, il serait peut-être judicieux de reconsidérer les raisons

²⁴⁶ Sigmund Freud, cité dans Lina Balestrière, *Freud et la question des origines*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008, p. 25.

²⁴⁷ Sigmund Freud, cité dans Georges Didi-Huberman, *Invention de l'hystérie*, *op. cit.*, p. 158.

²⁴⁸ « Les métamorphoses de l'hystérique ouvrent alors un questionnement sur l'individu tout entier. [...] La psychanalyse en est issue [...] Avec Freud, l'individu change à nouveau de statut puisque, à l'encontre de la pensée libérale, il n'est plus possible de le concevoir dans la plénitude de sa liberté et de sa responsabilité. La loi de l'inconscient et les mécanismes pulsionnels introduisent en lui de l'indétermination », Nicole Edelman, *Les métamorphoses de l'hystérique*, *op. cit.*, pp. 9-10.

²⁴⁹ Cf. Elaine Showalter, « Hysteria, Feminism, and Gender », dans *op. cit.*, p. 305. Néanmoins, il est vrai que cette figure archétypale de la mère-épouse bourgeoise hystérique défendue par Foucault et l'historienne féministe Carroll Smith-Rosenberg est sujette à débat puisque le profil sociologique des patientes de Charcot à la Salpêtrière n'est pas la mère-épouse bourgeoise (freudienne) mais la femme indigente et travailleuse.

²⁵⁰ Sigmund Freud, *Moralité sexuelle civilisée et maladie moderne nerveuse*, *op. cit.*, p. 94.

profondes des internements de femmes au XIX^e siècle : il y avait dans les asiles vraisemblablement beaucoup plus de femmes malheureuses qu'on ne le pense.

Louise, par exemple, est le cas typique d'une petite bourgeoise fin-de-siècle dont le corps souffrant traduit le conflit ravageur entre ses désirs et ses devoirs d'épouse soumise à un mari dont elle dépend socio-économiquement. Ainsi que nous l'avons vu, le cas de Véronique est plus complexe car il est question dans le roman de Bloy d'une jeune femme tiraillée entre son amour infini pour Dieu et son amour fini – et fraternel – pour Marchenoir ; suivant Freud, nous pourrions dire que toute la tragédie de Marchenoir et, surtout, de Véronique se joue en termes de désir et de frustration du désir²⁵¹. Dans les deux romans que nous allons étudier ci-dessous – *Sous le Soleil de Satan* de Bernanos et *Thérèse Desqueyroux* de Mauriac –, il est clair que l'émancipation voulue par Mouchette et Thérèse a un lien très marqué avec la condition d'infériorité de la femme dans la France des années 1920. Bien que possédant davantage de droits civils, les inégalités entre les hommes et les femmes perdurent dans la vie quotidienne – et surtout dans le mariage. Nous allons voir que la révolte adolescente de Mouchette peut être perçue comme un acte de rébellion contre Dieu et contre la condition de femme soumise qui lui est promise et que l'empoisonnement de Bernard par Thérèse est un acte résolument anarchiste visant à lutter contre l'asservissement de la femme mariée dans un milieu bourgeois fermé.

Avant de suivre les pas de l'auteur de *Sous le Soleil de Satan*, il faut signaler que les relations entre la psychanalyse et l'Église catholique sont pour le moins tendues dans la première moitié du XX^e siècle, au point que l'Église a failli

²⁵¹ Marchenoir désire Véronique et est frustré puisque Véronique le refuse. Véronique, quant à elle, désire Dieu et est frustrée de ce désir par un désir terrestre, celui de Marchenoir.

condamner officiellement la discipline de Freud à plusieurs reprises²⁵². La négation plus ou moins marquée de la conscience morale au profit de l'inconscient ne peut que déplaire à l'Église qui affirme sans cesse le libre-arbitre de l'homme. Par ailleurs, les écrits antireligieux de Freud – *Totem et Tabou* (1913) et *l'Avenir d'une illusion* (1927) – n'ont fait qu'envenimer un débat déjà très complexe et compliqué. Si nous voyons dans Freud des ressources intéressantes pour comprendre la souffrance de beaucoup de femmes aux XIX^e et XX^e siècles, il ne faut aucunement perdre de vue que ce sont des auteurs catholiques qui ont écrit *Le Désespéré*, *Sous le Soleil de Satan* et *Thérèse Desqueyroux*. Si le roman de Mauriac n'est pas entièrement imprégné du dogme catholique, celui de Bernanos, en revanche, l'est jusqu'au bout ; et, si Mauriac voit plus ou moins clairement dans l'acte profondément transgressif de Thérèse une rébellion contre son statut de femme mariée, Bernanos explique le désespoir suicidaire de Mouchette par la possession diabolique. Les explications non-psychoanalytiques prônées par Bernanos et Mauriac justifient, semble-t-il, notre choix de poursuivre l'étude des textes par une approche littéraire²⁵³ qui tentera de faire apparaître une souffrance existentielle féminine qui touche au tragique.

²⁵² Pour plus de renseignements sur la réception de la psychanalyse par l'Église et les fidèles entre 1919 et les années 1960, cf. Agnès Desmazières, *L'inconscient au paradis. Comment les catholiques ont reçu la psychanalyse*, Paris, Payot, 2011.

²⁵³ Rappelons que les écrits de Freud sont relativement peu connus dans les années 1920 et que les psychiatres sont beaucoup plus nombreux que les psychoanalystes. Par ailleurs, ce n'est pas parce que Bernanos et Mauriac n'écrivent pas des romans psychoanalytiques qu'ils ne songent jamais à la psychanalyse lorsqu'ils écrivent. Le passage de *Sous le Soleil de Satan* lors duquel Mouchette subit une crise (d'hystérie ?) alors qu'elle se remémore un traumatisme à caractère sexuel en est un exemple convaincant. Enfin, il faut rappeler que la psychanalyse a été reçue en France par certains catholiques des années 1920-1930 puis par le régime fasciste italien et le régime nazi comme une « science juive » intrinsèquement mauvaise et subversive.

2. Mouchette et Thérèse : la rébellion de deux jeunes bourgeoises

2.1 Mouchette et la révolte adolescente

« Chez Bernanos, Mouchette serait donc une incarnation de l'éternelle victime : victime des circonstances de sa vie, victime de ses propres illusions, victime de la littérature, victime de son désespoir et de son manque de foi²⁵⁴ ». L'histoire de Mouchette s'ouvre avec la rébellion violente de la jeune adolescente de seize ans contre les trois hommes qui « régissent » son existence : son père, brasseur républicain bourgeois du nom de Malorthy, le marquis de Cadignan et le docteur-député Gallet. Après une absence prolongée due à son état mental fragile, Mouchette réapparaît dans la première partie du roman et fait face au saint abbé Donissan, qui tente de lui faire comprendre les racines profondes de son vice et de son mal-être. À la suite de cette rencontre dont le surnaturel est loin d'être absent, la jeune fille rentre chez elle et se suicide en se tranchant la gorge. Dans *Sous le Soleil de Satan*, c'est l'univers entier de Mouchette qui s'émiette et qui l'amène à s'adonner à la « tentation du désespoir » et à la haine de Dieu. Nous verrons que Bernanos, « catholique qui écrit des romans²⁵⁵ », utilise la figure de Satan pour expliquer l'ultime acte autodestructeur de Mouchette et que ce faisant, il « n'adme[t] [pas] les réalités de Zola²⁵⁶ », c'est-à-dire qu'il refuse de réduire la vie intérieure à un simple conflit des instincts humains. La réalité intérieure de l'homme étant selon lui beaucoup plus surnaturaliste, il décide de parler du péché, du mal, du vice et de la grâce, c'est-à-dire de tous les éléments qui devraient nécessairement être explorés par les écrivains

²⁵⁴ Astrid Heyer, *La femme dans le monde imaginaire de Georges Bernanos*, Berne, Peter Lang, 1999, p. 46.

²⁵⁵ François Mauriac, cité dans Cécile Vanderpelen-Diagre, *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu : la littérature catholique belge dans l'entre-deux-guerres*, Bruxelles, CEGES-Éditions Complexe, 2004, p. 153.

²⁵⁶ Georges Bernanos, cité dans Albert Béguin, *Bernanos par lui-même*, Paris, Seuil, 1954, p. 167.

puisqu'ils fondent le cœur humain et expliquent l'Homme²⁵⁷. Ainsi, d'après Bernanos, la présence du Diable en tant que personnage actif du roman ne doit pas être discutée un instant ; et, en somme, nier son pouvoir sur les individus reviendrait, de fait, à manquer Dieu et la rédemption apportée par son Fils sur Terre. Il faut par ailleurs noter que l'incarnation du Diable dans *Sous le Soleil de Satan* est un coup porté au matérialisme de la Troisième République et peut-être « le plus radical défi lancé au monde moderne que l'on puisse vraisemblablement trouver chez un écrivain du vingtième siècle²⁵⁸ ». Nous essaierons dans cette étude de comprendre les possibles causes à l'origine du geste désespéré de Mouchette à la fin de la première partie du roman. Pour ce faire, il nous faudra lier l'acte criminel de la jeune femme décrit dans le prologue à sa révolte contre l'autorité du siècle : l'homme. Il nous faudra aussi comprendre l'influence du Diable sur les Hommes et sur Mouchette en particulier ; car c'est là que réside le cœur du roman de Bernanos : la rébellion de l'adolescente désespérée ne vise pas seulement l'« autorité temporelle » du père, de l'amant et du mari. Plus largement, cette révolte vise l'« autorité éternelle », le Père et l'Amant divin ; ce qui revient à dire qu'en commettant son acte criminel puis autodestructeur, Mouchette « manifest[e], en une puérile allégeance au Démon, sa haine de Dieu²⁵⁹ ».

La confrontation avec Malorthy est ce sur quoi s'ouvre le roman : grâce à sa femme, le républicain comprend que sa fille est enceinte et essaie pendant plus d'une

²⁵⁷ Ainsi que l'affirme François Mauriac, l'écriture de Bernanos « se rattache au naturalisme car c'est en ne quittant pas un instant la nature d'un pas qu'il se heurte à chaque instant au surnaturel », cité dans Malcolm Scott, *The Struggle for the Soul of the French Novel: French Catholic and Realist Novelists, 1850-1970*, Washington, D.C., Catholic University of America Press, 1990, p. 237. Bernanos nomme cela le « réalisme catholique » dans *Le crépuscule des vieux* (1956).

²⁵⁸ « La résurrection de Satan par Bernanos, contre le raz-de-marée de la pensée éclairée qui a transformé notre culture durant les trois derniers siècles, est le plus radical défi lancé au monde moderne que l'on puisse vraisemblablement trouver chez un écrivain du vingtième siècle », *ibid.*, p. 242.

²⁵⁹ Bachir Garbouj, « La "première proie" de Donissan », dans Max Milner (dir.), *Exil, errance et marginalité dans l'œuvre de Georges Bernanos*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 249.

semaine – parfois violemment²⁶⁰ – de lui faire dire qui est le père de l'enfant. N'y parvenant pas, il se rend chez le marquis de Cadignan, qu'il soupçonne avec raison d'être l'amant de la jeune fille. Celui-ci oppose un front d'airain aux accusations de Malorthy, qui va jusqu'à mentir pour faire avouer son rival : « Ce mensonge [la fille aurait avoué] lui parut sur le champ une ruse honnête. [...] Une idée seulement traversa toutefois sa cervelle, mais qu'il ne put fixer, et dont il ne sentit que l'angoisse. Entre deux routes offertes, il eut cette impression vague d'avoir choisi la mauvaise et de s'y être engagé à fond, irréparablement²⁶¹ ». Le mensonge de Malorthy sera suivi d'un autre qui, nous le verrons ci-après, va littéralement changer le cours de la vie de Mouchette : de retour chez lui, le père de la jeune fille lui crie que le marquis « a porté la main sur [lui]²⁶² ». Néanmoins, l'effet escompté par cet éclat n'arrive pas. Au lieu d'être choquée par l'agressivité du geste et l'outrage commis contre son père, Mouchette est au contraire éblouie par le courage de celui qu'elle considère comme son « héros²⁶³ » et qu'elle croit aimer ; et comment la jeune fille aurait-elle pu être du côté de l'homme qui ne la respecte pas parce qu'elle n'est pas un garçon²⁶⁴ ? Pourquoi soutiendrait-elle un père qui n'a aucune affection pour elle et qui se fiche éperdument

²⁶⁰ « Comme il arrive, après mille soupçons confus, à peine avoués, l'évidence éclatait tout à coup, faisait explosion. Prières, menaces, et les coups même, ne purent tirer de la fille obstinée autre chose que des larmes d'enfant », Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, *op. cit.*, p. 15.

²⁶¹ *Ibid.*, pp. 21-22.

²⁶² *Ibid.*, p. 30.

²⁶³ « Le cœur de la petite révoltée battit plus fort, moins à la pensée de l'outrage fait à son seigneur maître, qu'à l'image entrevue du héros, dans sa magnifique colère... Sa main ! Cette terrible main !... Et d'un regard perfide, elle en cherchait la trace sur le visage paternel », *idem.*

²⁶⁴ Ainsi que l'explique Astrid Heyer : « [...] à cause de son sexe, la fille n'aura ni le respect paternel ni la même éducation qu'un garçon », *La femme dans le monde imaginaire de Georges Bernanos*, *op. cit.*, p. 33. Alors que la mère de Mouchette souhaite que sa fille reçoive une éducation religieuse, Malorthy refuse en affirmant que les prêtres sont de rusés manipulateurs qui « faussent la conscience des enfants » (Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, *op. cit.*, p. 25). Anticlérical extrême, il accuse le couvent d'être un lieu de débauche où les nonnes aliènent les jeunes filles en les transformant à petit feu. Par ailleurs, le républicain Malorthy, pourfendeur de l'émancipation féminine, s'insurge de ce que les religieuses « ruinent d'avance l'autorité du mari » (*idem.*). Selon lui, il faudrait envoyer Mouchette au lycée de Montreuil, établissement public où la liberté de conscience est plus libérée. Il est intéressant de noter que ce discours radical prend sa source dans les convictions du docteur-député Gallet, « que ces délicats problèmes d'éducation féminine ne laissaient pas indifférent » (*ibid.*, p. 26). Cela montre l'influence grandissante de l'homme de science dans un monde où le médecin a « remplacé le prêtre ». Si les jeunes filles des couvents sont influencées par les prêtres, beaucoup d'hommes du « dehors » sont influencés par les médecins.

– et même refuse – que sa fille ait des amies ? Comment pourrait-elle pardonner celui dont le pauvre esprit bourgeois l'étouffe et qui « ne confronta jamais que sa conscience et son grand livre²⁶⁵ », c'est-à-dire son livre de comptabilité ? Nous pouvons imaginer que Mouchette est un peu plus aimée par sa mère, qui demande en vain à son mari d'envoyer leur fille au catéchisme ; cependant, cette vieille femme « née laide et riche, [qui] n'avait jamais espéré pour elle-même d'autre aventure qu'un mariage convenable, qui n'est affaire que de notaire²⁶⁶ » ne peut réellement comprendre le manque d'affection de sa fille et son lancinant désir de rechercher autre chose que la situation de femme mariée bourgeoise qui l'attend au terme de son adolescence.

La première révolte de Mouchette vise donc son père, qui l'accuse d'avoir déshonoré son nom et qui la somme de choisir entre ses parents et son amant. La jeune fille refuse, de même qu'elle n'accepte pas d'aller voir le médecin Gallet avec Malorthy : « Parce que les dés étaient jetés, en pleine bataille, elle se sentait si libre, si vivante ! Ce non, sur ses lèvres lui parut aussi doux et aussi amer qu'un premier baiser. C'était son premier défi²⁶⁷ ». Ces remises en cause de l'autorité paternelle représentent un début d'ostracisme pour la jeune fille, une transgression impensable dans un milieu bourgeois campagnard qui pousse Mme Malorthy à affirmer que Mouchette est « folle, [...] folle à lier²⁶⁸ ». Éprise d'un immense désir de liberté, la jeune adolescente décide de s'enfuir de la « maison sans joie²⁶⁹ » et de quitter sans retour sa petite vie ordonnée et trop ordinairement bourgeoise, à l'instar de ce « jardin aux ifs taillés²⁷⁰ » qui l'étouffe et l'emprisonne. Elle fuit avec espérance vers

²⁶⁵ *Idem.*

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 24.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 29.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 31.

²⁶⁹ *Idem.*

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 25.

l'homme qu'elle croit aimer et qui lui paraît être le seul qui la comprenne. Néanmoins, la rencontre entre Mouchette et le marquis de Cadignan tourne mal : le « héros » grâce auquel elle pensait pouvoir échapper à la médiocrité bourgeoise de son père et aux malheurs de sa vie passée se révèle être un couard qui a peur du scandale et de la colère de Malorthy²⁷¹. Par ailleurs, le marquis, loin de prendre au sérieux la révolte grandissante de la jeune fille contre sa famille et, plus largement, contre l'injustice du monde bourgeois, la ramène au contraire à une vulgaire fugue d'enfant incompris : « Le scandale qu'elle avait rêvé, un scandale à faire tourner les têtes, était ramené tout doucement aux proportions d'un coup de tête d'écolière²⁷² ». Le mépris que ressent Mouchette s'accroît contre l'homme qui ne veut pas d'elle et qui lui propose même de l'argent pour le laisser tranquille. Alors que le marquis lui offre cinq cent louis, la jeune adolescente prend soudainement conscience que tout est fini et que sans Cadignan elle sera obligée de rentrer chez ses parents et de poursuivre sa triste existence dénuée de vie et d'espoir :

Si hardie et confiante qu'elle s'efforçât de paraître, elle ne voyait depuis un moment nulle autre issue que la trappe du logis paternel, bientôt retombée, l'inévitable souricière qu'elle avait fuie deux heures plus tôt, dans un délire d'espérance. [...] Le retour au logis, l'accouchement discret, des mois de solitude, l'honneur retrouvé au bras d'un sot..., et des années, des années encore, toutes grises, au milieu d'un peuple de marmots, elle vit cela dans un éclair et gémit²⁷³.

Blessée dans son orgueil et immensément déçue par l'homme qu'elle croyait naïvement aimer, Mouchette se venge sur son amant par le mensonge en affirmant qu'elle n'est pas enceinte et que Malorthy s'est habilement joué de lui. De surcroît, submergée par la colère et l'envie de briser Cadignan, la jeune fille prétend qu'elle est l'amante du docteur-député Gallet, l'autre rival du marquis. Fou de colère et pris d'un

²⁷¹ « - J'ai tort de me fâcher, dit-elle froidement. Cela devait être. Oui, j'aurais fini par mourir dans leur maison de briques et leur jardin de poupée... Mais vous, Cadignan (lui jetant son nom comme un défi), je vous aurais cru un autre homme », *ibid.*, p. 47.

²⁷² *Ibid.*, p. 48.

²⁷³ *Idem.*

insurmontable désir à la vue du geste obscène de l'adolescente, Cadignan la viole, faisant ainsi ressortir sa force physique et refermant la dispute d'un geste victorieux et sans appel, un geste d'une violence inouïe qui rabaisse Mouchette et blesse son orgueil de révoltée. La jeune fille, dont l'honneur est fracturé, « aveuglée par une rage inouïe, souffrant dans son orgueil plus que dans un membre blessé²⁷⁴ », tue le marquis à bout portant avec son propre fusil de chasse.

Le geste criminel de Mouchette, répréhensible par la société, est loin d'être anodin. En tuant son amant, la jeune adolescente prouve que sa rébellion n'est pas le simple jeu d'une « écolière » ; selon nous, le meurtre de Cadignan montre que Mouchette désire ardemment que sa souffrance soit entendue et surtout écoutée par une société bourgeoise qui ne propose, pour cette jeune fille – et pour tant d'autres jeunes bourgeoises ! –, que le spectre de la maternité « au bras d'un sot²⁷⁵ ». Cette revendication de liberté et de changement des lois et des mœurs, loin d'être extériorisée par la parole politique, est sentie intérieurement et sa violence exacerbée s'exprime par l'acte criminel dirigé contre le détenteur de l'autorité, cet amant qui la viole et pense pouvoir la quitter quand il le souhaite. Ainsi que l'explique Alexandre Dumas fils, « voilà pourquoi, quand, poussée à bout par la lâcheté de l'homme et la sauvagerie de la loi [et des mœurs], et se faisant lâche comme l'un et sauvage comme [es] autre[s], elle [la femme] tue et mutilé²⁷⁶ ». Mouchette souhaite que son geste

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 57.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 48.

²⁷⁶ Dire que la femme qui devient « sauvage » et qui tue le fait à cause de lois sauvages et iniques liées à l'asservissement de l'épouse est une réelle tentative d'expliquer la criminalité féminine, non négligeable à la fin du XIX^e siècle. Pour faire face au problème, Dumas fils exige plus de droits pour les femmes. À ce propos, Ann-Louise Shapiro affirme néanmoins qu'« en exigeant plus de droits civils pour les femmes, Dumas reproduit [...] l'attitude de la cour envers les femmes criminelles. Dans les deux cas, le remède consiste à permettre à des hommes qui jouissent de l'autorité de pardonner et de conférer des droits, de rétablir les rôles propres à chaque sexe », *art. cit.*, p. 72. Pour ce qui est de la criminalité féminine au tournant du siècle, on pourrait rappeler les procès de Louise Demaret, de Marie Fournet ou encore de Mélanie Lerondeau. Plus tard, on peut évidemment citer le cas de l'affaire Papin, c'est-à-dire l'histoire tragique du double meurtre par les sœurs Papin de leurs patronnes en février 1933, qui a secoué la France entière.

transgressif retentisse dans cette étouffante campagne pleine de silence et qu'il la distingue des autres jeunes femmes. Cependant, il n'en est rien et l'on croit au suicide du marquis ; en ce sens, la société rejette la culpabilité de Mouchette et la prive de son geste de révolte, geste dont la raison est certes liée à sa lancinante souffrance existentielle – qui débouchera sur le suicide –, mais qui n'a pu s'accomplir que parce qu'il a été soutenu par une puissance surnaturelle, le Diable :

Hélas ! comme un enfant, parti le matin pour découvrir un nouveau monde, fait le tour du potager, et se retrouve auprès du puits, ayant vu périr son premier rêve, ainsi n'avait-elle fait que ce petit pas inutile hors de la route commune. « Rien n'est changé, murmurait-elle, rien de nouveau... » Mais contre l'évidence, une voix intérieure, mille fois plus nette et plus sûre, témoignait de l'écroulement du passé, d'un vaste horizon découvert, de quelque chose de délicieusement inattendu, d'une heure irréparablement sonnée. À travers son bruyant désespoir, elle sentait monter la grande joie silencieuse, pareille à un pressentiment. Qu'elle trouvât quelque part, ici ou là, un asile, qu'importe ! Qu'importe un asile à qui sut franchir une fois le seuil familial et trouve la porte à refermer derrière soi si légère ?²⁷⁷

Bernanos montre qu'au-delà des bravades des deux amants et du mépris de la jeune fille pour ce nouveau « papa lapin²⁷⁸ » qui tremble de perdre sa respectabilité se fait entendre, dans l'esprit de Mouchette, une voix intérieure insidieuse et tentatrice, qui pousse l'adolescente à aller jusqu'au bout de son mépris, quitte à se perdre dans une liberté illusoire. La révolte de Mouchette – au départ plutôt lucide et positive – prend, au fil du temps, une tournure de révolte diabolique contre l'Homme et Dieu. La corruption de son désir initial de délivrance est évidente lorsque la jeune fille affronte l'abbé Donissan la nuit, sur une sombre route de campagne. Néanmoins, au moment du meurtre du marquis de Cadignan, le Diable n'intervient encore que comme une

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 49. Cf. aussi p. 162 : « Ô fous que nous sommes de ne voir dans notre propre pensée, que la parole incorpore pourtant sans cesse à l'univers sensible, qu'un être abstrait dont nous n'avons à craindre aucun péril proche et certain ! Ô l'aveugle qui ne se reconnaît pas dans l'étranger rencontré face à face, tout à coup, déjà ennemi par le regard et le pli haineux de la bouche, ou dans les yeux de l'étrangère ! ». Cette même pensée diabolique envahit plus tard l'abbé Donissan : « Ce fut d'abord une joie furtive, insaisissable, comme venue du dehors, rapide, assidue, presque importune. Que craindre ou qu'espérer d'une pensée non formulée, instable, du désir léger comme une étincelle ?... Et pourtant, ainsi que dans le déchainement de l'orchestre le maître perçoit la première et l'imperceptible vibration de la note fautive, mais trop tard pour en arrêter l'explosion, ainsi le vicaire de Campagne ne douta pas que cela qu'il attendait sans le connaître était venu », *ibid.*, p. 137.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 45.

voix qui profite des amères désillusions de l'adolescente pour lui intimer de passer à l'acte meurtrier et de ne jamais revenir sur ses pas.

Quelques mois plus tard, Mouchette se rend chez son nouvel amant, le docteur-député Gallet, qui la déçoit au moins autant que le marquis. Si Gallet l'aime vraiment et admet qu'« avant de [l']aimer, [il] ne savai[t] rien²⁷⁹ », elle se rend compte que lui aussi est un lâche bourgeois qui tremble à l'idée d'être vu en sa compagnie par sa femme. Mouchette, qui, depuis le geste criminel, « avait dû reprendre sa place dans la maison, mendier le pardon paternel avec un front d'airain et, plus humble et plus silencieuse que jamais sous les regards de l'intolérable pitié, tramer autour d'elle le mensonge, fil à fil²⁸⁰ », avoue, sous l'impulsion de la colère et écrasée par le désespoir – Gallet refuse de pratiquer l'avortement de son enfant et ne cherche pas à comprendre sa douleur –, que Cadignan est le vrai père de son enfant et que contrairement à l'opinion désormais admise, c'est elle qui l'a tué avec son propre fusil. S'enfermant dans un discours médical positiviste rassurant – qui est d'ailleurs sûrement scientifiquement valide –, Gallet raisonne comme le fit Charcot à la Salpêtrière : il dresse un constat clinique et parle de symptômes sans repérer le mal sous-jacent²⁸¹. Pire encore, il accuse Mouchette de folie à plusieurs reprises, lui enjoint de se calmer et d'admettre que ses aveux très graves ne sont qu'une plaisanterie d'enfant qui aime jouer. Pour la jeune fille, c'est une déception et une désillusion amères : le secret qu'elle révèle à son nouvel amant est, à l'instar de sa rébellion, ramené aux proportions d'un rêve enfantin, ce qui la désespère :

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 70.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 61.

²⁸¹ « C'est de la démence, dit posément le docteur de Campagne. Un autre que moi en reconnaîtrait ici les symptômes. Mais tu es une fille nerveuse, d'hérédité alcoolique, pubère depuis deux ou trois ans, souffrant d'une grossesse précoce : en un tel cas, ces accidents ne sont pas rares. Excuse-moi de parler ainsi : je m'adresse à ta raison, à ton bon sens, parce que je sais que ces sortes de malades ne sont jamais absolument dupes de leur propre délire. Convien-s-en : c'est une plaisanterie ? Seulement un peu poussée, une plaisanterie comme tout le monde peut en faire ? Une mauvaise plaisanterie », *ibid.*, p. 84.

- Tu as fait un vilain rêve, Mouchette. Elle supplia de nouveau :
- Tu me rendras folle. Si je doute de cela aussi, que croirai-je ? Mais qu'est-ce que je dis, reprit-elle, d'une voix perçante. Depuis quand refuse-t-on de croire la parole d'un assassin qui s'accuse, et qui se repent ? Car je me repens !... Oui... oui...²⁸²

Le Prince de ce monde n'est cette fois-ci pas seulement une voix intérieure qui se fond dans les pensées de Mouchette mais est au contraire palpable dans le discours de la jeune adolescente, qui semble attirée irrésistiblement vers son « abominable amant²⁸³ ». Le docteur-député, qui considère l'enfer comme une « bêtise », parle d'hyperémotivité puis, après la crise de Mouchette, d'hyperesthésie. Si elle ne remet pas en cause la validité du diagnostic, la jeune fille se sent dépossédée de son identité, dépouillée de ce qui fait d'elle un être unique et privée de son caractère de jeune révoltée et d'amante rusée²⁸⁴. S'entendre dire que son meurtre est une vulgaire plaisanterie et qu'aucune preuve ne viendra soutenir son « rêve » criminel anéantit psychologiquement « la misérable enfant [dont] le regard [...] n'exprimait déjà plus qu'un affreux désespoir²⁸⁵ » et lui fait perdre momentanément la raison. Reconnue folle par Gallet, Mouchette est envoyée dans la maison de santé du docteur Duchemin et est dès lors marginalisée par l'ensemble de la communauté villageoise, qui la considère atteinte de l'inguérissable « maladie noire²⁸⁶ ».

²⁸² *Ibid.*, p. 89. À ce propos, Astrid Heyer ajoute : « Le seul homme qui eût pu admettre la vérité de son crime refuse pourtant de lui rendre ce service, nécessaire à sa survie. Poussée au-delà de ses forces, Mouchette s'abandonne au désespoir », *La femme dans le monde imaginaire de Georges Bernanos, op. cit.*, p. 41.

²⁸³ « Pas une voix seulement m'appelle, tu sais ! Mais des cent ! des mille ! Sont-ce là des hommes ? Après tout, vous n'êtes que des gosses – pleins de vices, par exemple ! – mais des gosses ! Je te jure ! Il me semble que ce qui m'appelle – ici ou là, n'importe !... dans la rumeur qui roule... un autre... Un autre se plaît et s'admire en moi... Homme ou bête... Hein, je suis folle ?... Que je suis folle !... Homme ou bête qui me tient... Bien tenue... Mon abominable amant ! », *ibid.*, p. 68.

²⁸⁴ « – Hyper... quoi ? Quel drôle de mot ! Ainsi tu connais ça ? Tu as soigné des femmes comme moi ?

– Des centaines, répondit-il avec fierté, des centaines... Au lycée de Montreuil j'ai vu des cas autrement graves. Ces crises ne sont pas rares chez des jeunes filles qui vivent en commun. De bons observateurs vont même jusqu'à soutenir...

– Ainsi, fit-elle, tu penses avoir connu des femmes comme moi ? Elle se tut. Puis tout à coup :

– Hé bien ! tu mens ! tu as menti ! », *ibid.*, p. 69.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 90.

²⁸⁶ Ainsi que le souligne Francesco Manzini, « ses compatriotes [à Mouchette] voient Mouchette comme la victime incurable de la “maladie noire”, qui signifie ici la psychose plus que la dépression »,

Le personnage de Mouchette réapparaît dans la première partie du roman intitulée *La tentation du désespoir*, qui a pour personnage central le futur saint de Lumbres, l'abbé Donissan. Ce grand prêtre maladroit, régulièrement tenté par le désespoir²⁸⁷, croise la jeune fille le matin même qui suit sa « rencontre » mouvementée avec le Diable sur une route de campagne. D'entrée de jeu, Mouchette comprend que sa situation d'orgueilleuse pécheresse inspire de la pitié à ce prêtre qui a reçu le don de lire dans les âmes²⁸⁸. Les paroles ironiques de l'adolescente révoltée n'atteignent pas l'homme qui la voit telle qu'elle est réellement et qui, loin d'entendre ses trompeuses récriminations, écoute son véritable mal, le désespoir : « Ou, plutôt, peut-être ne l'entendait-il même pas. Car plus haut qu'aucune voix humaine criait vers lui la douleur sans espérance, dont elle était consumée²⁸⁹ ». Le refus de l'amour divin, la « tentation du désespoir » qui touche la jeune fille est ce qui permet au Diable de contrôler les sentiments et les actes de Mouchette et de la pousser à l'ultime acte autodestructeur. Pour empêcher la jeune fille de se mépriser, l'abbé Donissan tente de la faire revenir vers Dieu. Néanmoins, Mouchette fait un « bond léger en arrière²⁹⁰ » lorsque le prêtre trace une double croix sur sa poitrine. Loin d'accepter la pitié du futur saint, l'adolescente – pourtant touchée par instants par la bonté de l'abbé –, aidée par le Diable, ne répond que par des paroles de mépris et de haine : « Je vous hais !²⁹¹ ». Au lieu de se laisser toucher par celui qui pourtant « [l']appelle d'une voix

The fevered novel from Balzac to Bernanos: Frenetic Catholicism in crisis, delirium and revolution, London, University of London, 2010, p. 208.

²⁸⁷ « Nous avons dissipé la grâce de Dieu, répétait au-dedans de lui une voix étrangère, mais avec son propre accent, nous sommes jugés, condamnés... Déjà je ne suis plus : j'aurais pu être ! », Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, *op. cit.*, p. 134 ; « Des jours et des jours, celui dont la tendre et sagace charité devait relever l'espérance au fond de tant de cœurs, qui paraissaient vides à jamais, entreprit d'arracher de lui-même cette espérance. Son subtil martyr, si parfaitement mêlé à la trame de la vie, finissait par se confondre avec elle », *ibid.*, p. 157.

²⁸⁸ Dans *Le Journal d'un curé de campagne*, le jeune curé d'Ambricourt possède aussi cet extraordinaire don de pouvoir lire dans les âmes.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 206.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 211.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 214.

si pressante et si douce²⁹² », la jeune fille résiste désespérément et s'abandonne progressivement au mal. Sa colère grandit lorsque l'abbé Donissan lui explique qu'elle n'est qu'une enfant entre les mains du Diable et qu'ainsi sa révolte n'est pas volontaire²⁹³. De la même manière, il lui révèle que son sentiment d'être unique et irremplaçable n'est qu'une illusion à balayer, car elle n'est en fait qu'une simple pécheresse dont les vices passés et présents ne sont pas différents de ceux de ses ancêtres :

La voix, toujours basse, mais d'un trait vif et brûlant, l'avait comme dépouillée, fibre à fibre. Elle doutait d'être, d'avoir été. [...] Elle s'était reconnue dans les siens et, au paroxysme du délire, ne se distinguait plus du troupeau. Quoi ! pas un acte de sa vie qui n'eût ailleurs son double ? Pas une pensée qui lui appartint en propre, pas un geste qui ne fût dès longtemps tracé ? Non point semblables, mais les mêmes ! Non point répétés, mais uniques²⁹⁴.

Peu à peu, Mouchette prend conscience que tous ses gestes et paroles, loin d'être uniques, passent au contraire de génération en génération, éternellement. Une fois encore dépouillée de son unicité et touchée dans son orgueil, la jeune fille, au comble de la désillusion, s'enfuit tel un animal blessé qui va mourir dans un coin sombre, à l'insu de tous ; et c'est justement « une espèce de cadavre²⁹⁵ » qui, refusant ultimement les bienfaits de la repentance, du pardon et de l'amour de Dieu, appelle à l'aide Satan²⁹⁶. Profitant des nombreuses déceptions de Mouchette, le Diable pousse sans attendre la jeune adolescente au suicide. Après s'être assurée elle-même de sa

²⁹² *Ibid.*, p. 233.

²⁹³ « – Laissez cette pensée, dit-il. Vous n'êtes point devant Dieu coupable de ce meurtre. Pas plus qu'en ce moment-ci votre volonté n'était libre. Vous êtes comme un jouet, vous êtes comme la petite balle d'un enfant, entre les mains de Satan », *ibid.*, p. 215.

²⁹⁴ « – Ta vie répète d'autres vies, toutes pareilles, vécues à plat, juste au niveau des mangeoires où votre bétail mange son grain. Oui ! chacun de tes actes est le signe d'un de ceux-là dont tu sors, lâches avares, luxurieux et menteurs. Je les vois. Dieu m'accorde de les voir », *ibid.*, p. 220. À propos de cette généalogie du vice, Malcolm Scott explique : « Ici Bernanos transpose dans un contexte catholique la généalogie "scientifique" du naturalisme zolien et en arrive à la "faute initiale" du péché originel en exploitant l'idée d'hérédité, mais non pas comme cause explicative mais plutôt comme métaphore suggestive. Le romancier catholique rend au Réalisme ce que celui-ci avait souvent fait : exploiter à ses propres fins les croyances chères à l'adversaire », *The struggle for the soul of the French novel: French Catholic and realist novelists, 1850-1970, op. cit.*, p. 241.

²⁹⁵ Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan, op. cit.*, p. 227.

²⁹⁶ « C'est alors qu'elle appela – du plus profond, du plus intime – d'un appel qui était comme un don d'elle-même, Satan », *ibid.*, p. 233.

santé d'esprit, Mouchette se tranche la gorge « féroce­ment, consciemment²⁹⁷ ». Mourante, la jeune fille est portée par Donissan à l'église et son âme est sauvée de justesse par cet homme qui est ensuite envoyé dans un hôpital psychiatrique puis dans un monastère par sa hiérarchie.

L'histoire de la première Mouchette est éminemment tragique : la jeune adolescente se rebelle contre une famille – et surtout un père – qui ne la comprend pas et qui prend toutes les décisions à sa place. Mal-aimée, Mouchette essaie vainement de trouver l'amour dans les bras de deux hommes qui la ramènent constamment à son statut d'enfant naïve et capricieuse. Ses déceptions répétées la liant de plus en plus étroitement au mal, au Diable qui se sert de son mal-être intérieur pour la posséder et lui faire croire qu'elle est enfin comprise par un être qui lui veut du bien, Mouchette s'enfoncé irrémédiablement dans la haine d'un absolu qui lui manque : « La même chose ignorée lui manquait toujours, manquait à sa vie. Mais quoi – Mais laquelle ?²⁹⁸ ». Le narrateur comme le lecteur savent bien ce qui lui fait défaut : l'espoir, qui doit la conduire non pas à l'amour humain – qui ne représente pour elle qu'une « délivrance illusoire²⁹⁹ » – mais à l'amour divin. C'est ce que tente de faire l'abbé Donissan jusqu'au dernier instant : faire revenir l'âme égarée de la jeune fille vers Dieu. S'il ne parvient pas à transformer la « prostituée » en « sainte » comme le fait Marchenoir avec Véronique, Donissan aide Mouchette à prendre conscience que la folie clinique dépeinte par des docteurs comme Gallet cache en réalité « son mal réel, inguérissable, inconnu³⁰⁰ ». À ce propos, rappelons que la folie supposée camouflant un trouble plus profond est l'un des paradigmes de notre corpus : si la maladie inexplicable de Louise possède un lien étroit avec sa situation de femme mariée et si la folie religieuse de

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 235.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 232.

²⁹⁹ Georges Bernanos, *Essais et écrits de combat*, t. 1, Paris, Gallimard, 1971, p. 1100.

³⁰⁰ *Ibid.*, pp. 232-233.

Véronique est, selon Bloy, l'apanage extérieur de la sainteté, la fausse folie de Mouchette est le signe probant d'un profond mal-être existentiel ; car il ne faut pas oublier que si Bernanos impute le suicide de la jeune fille à l'influence directe du Diable, il ne fait jamais du Malin la cause directe du mal-être de Mouchette. Nous pensons au contraire que le Prince de ce monde habite l'adolescente parce qu'elle souffre déjà : un être en révolte, chargé de haine comme l'est Mouchette est en effet une créature idéale pour le Diable qui n'a presque rien à faire sinon « égarer sa [de Mouchette] recherche, [...] mettre à profit son dégoût d'une triste vie, cet instinct de s'anéantir et de se détruire inné au cœur de l'homme, si l'amour ne le surmonte³⁰¹ » ; et, si la jeune fille en crise est déjà rebelle lorsque le Diable la possède, c'est parce qu'elle refuse le modèle bourgeois que lui présentent ses parents. Repoussant le schéma pré-organisé d'un mariage convenu « au bras d'un sot³⁰² », Mouchette souhaite au contraire ardemment s'émanciper de toute tutelle extérieure. Ainsi, elle est obligée d'affronter une société bourgeoise – campagnarde et encore très patriarcale – qui n'accepte pas que les filles sortent du rang qui leur est assigné. C'est la raison pour laquelle Mme Malorthy juge sa fille « folle³⁰³ » pour oser répondre à son père et que Mouchette est rapidement placée dans une maison de santé par le docteur-député Gallet. Chaque pas hors du sentier commun de la future épouse-et-mère ostracise la jeune fille et, en retour, accentue son dégoût du monde. En ce sens,

³⁰¹ Jean-Laurent Prévost, *Le roman catholique a cent ans*, Paris, Fayard, 1958, p. 94. À propos du refus par Mouchette de cet amour qui doit « surmonte[r] » l'instinct de se « détruire », citons l'ingénue libertine de Colette : « Vous m'aimez, je ne vous aime pas : est-ce que tout n'est pas dit pour vous ? Est-ce que la mort n'est pas le secours de toute vie que se refuse à couronner l'amour ? », *L'ingénue libertine*, Paris, Albin Michel, 1951, p. 214.

³⁰² Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, *op. cit.*, p. 48.

³⁰³ *Ibid.*, p. 31. Mme Malorthy connaît instinctivement la place assignée aux femmes dans la société et ressent la précarité de la situation de toute jeune femme bourgeoise en devenir : celle-ci ne peut être qu'une femme mariée, une religieuse ou une créature marginalisée : « La vieille Malorthy, née laide et riche, [...] n'en gardait pas moins le sentiment très vif de l'équilibre instable de toute vie féminine, comme d'un édifice compliqué, que le moindre déplacement peut rompre », *ibid.*, p. 25. Cet « édifice compliqué, que le moindre déplacement peut rompre » rappelle par ailleurs la rhétorique médicale de l'hystérie au XIX^e siècle qui soutient la fragilité du corps de la femme et, dans certains cas, l'instabilité de l'utérus.

la première Mouchette est assez semblable à son homonyme de la *Nouvelle histoire de Mouchette* (1937). Si celle-ci n'est pas la même jeune fille que dans *Sous le Soleil de Satan* – la seconde Mouchette n'a que quatorze ans et ses pensées sont loin d'être ordonnées et fiables –, Bernanos précise bien qu'elle vit « la même tragique solitude³⁰⁴ » que la grande Mouchette. Elle tente, elle aussi, de s'échapper d'un monde qui la rabaisse sans cesse : son père la bat, ses camarades d'école se moquent d'elle et son institutrice la contraint à chanter. À la sortie de l'école, Mouchette se cache souvent pour observer les autres petites filles. Cette solitude qui la met à l'écart³⁰⁵ ainsi que sa haine des autres la poussent à quitter la « grand'route » et à chercher l'amour ailleurs que dans sa misérable famille et son triste environnement quotidien. Ainsi que la première Mouchette, elle est trompée par un homme : celui-ci la viole sauvagement dans une cabane. Néanmoins, contrairement à la jeune adolescente de *Sous le Soleil de Satan*, la petite Mouchette – décrite véritablement comme un petit animal qui ne peut pas penser correctement³⁰⁶ – ne reçoit de l'aide de personne. La notable et très remarquée absence d'ecclésiastique dans la *Nouvelle Histoire de Mouchette* ne peut que frapper le lecteur habituel de Bernanos. Grandissant dans une société qui se fiche éperdument de Dieu³⁰⁷, la pauvre petite Mouchette n'a aucune raison de rester en vie. De fait, elle se suicide après un vain regard d'espoir jeté sur un promeneur indifférent : « Un moment, elle surprit le regard

³⁰⁴ Georges Bernanos, *Nouvelle Histoire de Mouchette*, Paris, Plon, 1947, p. 3.

³⁰⁵ Pour dire son mécontentement et rappeler sa présence elle jette souvent de la boue aux élèves ; néanmoins, c'est une « poignée de boue qui s'est écrasée sans bruit sur la route », *ibid.*, p. 11.

³⁰⁶ Il serait fort intéressant d'analyser cette rhétorique de l'« animalité » de la petite – et dans une moindre mesure de la grande – Mouchette par Bernanos. Il nous semble néanmoins que si l'écrivain catholique parle de nombreuses reprises de l'animalité des deux jeunes filles, ce n'est pas dans le sens où l'entend Barrès : « Les jeunes filles nous paraissent une chose très compliquée, parce que nous ne pouvons nous rendre compte qu'elles sont gouvernées uniquement par l'instinct, étant de petits animaux sournois, égoïstes et ardents. Rachilde, à vingt ans, pour écrire un livre qui fait rêver un peu tout le monde, n'a guère réfléchi », préface à *Monsieur Vénus*, Paris, Flammarion, 1977, p. 14.

³⁰⁷ Ainsi que le souligne Éric Benoît, Bernanos aborde avec *Nouvelle Histoire de Mouchette* « un type d'écriture où le spirituel reste de l'ordre du non-dit, se dessine en creux, dans un univers où, contrairement aux romans précédents, Dieu semble le grand absent », Bernanos, *Littérature et théologie*, Paris, Cerf, 2013, p. 137.

du vieux tourné vers elle, aussi indifférent que celui de la bête. Elle eût voulu crier, appeler, courir au-devant de ce grotesque sauveur. Mais il s'éloigna de son pas pesant [...] comme aspir[é] par le vide³⁰⁸ ».

L'autodestruction des deux Mouchette est directement liée à leur tentative de révolte contre une société qui les oppresse. La violence de la grande Mouchette est néanmoins beaucoup plus exacerbée, notamment parce que le Diable agit en elle dès les prémices de sa rébellion. Son désespoir grandissant permet sa rencontre avec l'abbé Donissan et donne ainsi au prêtre une nouvelle occasion de se battre avec le Malin³⁰⁹ ; et, si l'adolescente se détourne amèrement de Dieu et si elle refuse obstinément l'aide que lui propose Donissan, Mouchette se libère tout de même du carcan familial et sociétal imposé aux jeunes filles en âge de se marier. Si Bernanos présente la tragique histoire d'une jeune révoltée qui renie Dieu, c'est assurément parce qu'il comprend les jeunes femmes qui s'agitent au bord de la « grand'route » ; et, après tout, *Sous le Soleil de Satan* ne montre-t-il pas la grande compassion de l'écrivain catholique pour « cette petite bourgeoise au teint de lait, au regard dormant, aux mains si douces, tir[ant] l'aiguille en silence, attendant le moment d'oser, et de vivre³¹⁰ » ?

³⁰⁸ Georges Bernanos, *Nouvelle Histoire de Mouchette*, op. cit., p. 353.

³⁰⁹ « À son insu c'est donc l'adolescente plutôt que Menou-Segrais qui révèle à Donissan son propre péché, celui de désespérer. On constate donc que lorsqu'il s'agit de la première Mouchette, elle joue bien le rôle qu'assume la femme dans l'imaginaire de Bernanos : en venant à l'aide de Donissan, Mouchette est, à son insu, agent de libération. C'est uniquement grâce à elle que le jeune abbé arrive à se comprendre par rapport à Dieu », Astrid Heyer, *La femme dans le monde imaginaire de Georges Bernanos*, op. cit., p. 47.

³¹⁰ Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, op. cit., p. 24. Rappelons par ailleurs que Bernanos prie pour les deux Mouchette comme Mauriac prie pour Thérèse Desqueyroux : « À l'une et à l'autre que Dieu fasse miséricorde ! », *Nouvelle Histoire de Mouchette*, op. cit., p. 3.

2.3 Le Diable, Prince de la révolte

Le « maître » de Mouchette apparaît dans *Sous le Soleil de Satan* lors de la marche nocturne de l'abbé Donissan, qui tente de rejoindre le confessionnal d'un proche village. Alors qu'il s'é gare à plusieurs reprises sur sa route – ce qui a une forte valeur symbolique pour un homme qui subit sans arrêt la tentation du désespoir –, le prêtre ressent progressivement la présence fragile d'une ombre en mouvement, qui se révèle être un marchand de bêtes : « Car depuis un moment (pourquoi ne l'avouerait-il point ?) *il n'est plus seul*. Quelqu'un marche à ses côtés. C'est sans doute un petit homme, fort vif, tantôt à droite, tantôt à gauche, devant, derrière, mais dont il distingue mal la silhouette – et qui trotte d'abord sans souffler mot³¹¹ ». La gentillesse du maquignon relève un moment le cœur de l'abbé, épuisé et rongé par la solitude ; non seulement le marchand de bestiaux le distrait, mais il l'aide à franchir des sentiers boueux et marécageux, des haies et des clôtures barbelées. Sa prétendue bienveillance enchante le prêtre fatigué et perdu – autant spatialement que spirituellement – qui loue la bonté et la charité de celui qu'il voit comme le Bon Samaritain de l'Évangile selon Luc³¹². Néanmoins, le maquignon ne tarde pas à révéler son vrai visage. L'abbé Donissan se rend compte au fil des minutes passées avec son compagnon de marche que des pièges lui sont tendus : l'homme lui propose de s'éloigner du chemin pour atteindre une cabane avant d'étendre son manteau par terre pour que l'ecclésiastique puisse se reposer. Ce geste de charité trompe le pauvre abbé qui, pendant un instant, se perd dans la chaleur et le réconfort d'un compagnon pourtant étrange(r). Lorsqu'il prend la main à priori accueillante de celui qu'il pense encore être un homme charitable, « il lui sembla qu'il glissait dans le silence, d'une chute oblique, très douce.

³¹¹ Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, op. cit., p. 168. L'italique est de l'auteur.

³¹² « Le bon Dieu vous récompensera de votre peine. C'est lui qui vous a mis sur mon chemin, en un moment où le courage m'abandonnait. », *ibid.*, p. 173.

Puis tout à coup, la durée même de ce glissement l’effraya. [...] Les ténèbres où il s’enfonçait sifflaient à ses oreilles comme une eau profonde³¹³ ». L’étourdissante chaleur de ce corps inconnu fait prendre conscience à l’abbé que le Diable en personne se cache sous l’apparence de cet humble et aimable petit homme qui « n’habite nulle part³¹⁴ » ; et, justement, Lucifer constate qu’il n’est plus nécessaire de se cacher ; c’est pourquoi il tente de se rendre maître de sa proie avec un baiser qui « vol[e] » le souffle du bon prêtre. C’est à grand-peine que l’abbé Donissan parvient à faire reculer Satan. Les deux « va-t’en » prononcés par le futur saint de Lumbres repoussent violemment le maquignon et laissent place à une sainte oraison empreinte d’une pitié qui détruit l’enveloppe humaine du démon, qui « gi[t] pareil à une dépouille³¹⁵ ». En réponse, le Diable tente l’abbé qui succombe à la curiosité de savoir quelle grâce lui a été donnée par Dieu³¹⁶ ; et, si Donissan réussit finalement à faire disparaître le démon – le « Retire-toi, Satan ! » qu’il lui jette confond encore plus son immense adversaire –, c’est au prix de sa perpétuelle tentation par celui qui sans cesse corrompt : « – Nous te travaillerons avec intelligence, poursuivait l’autre. Aie souci de nous nuire. Nous te tarauderons à notre tour. Il n’est pas de rustre dont nous ne sachions tirer parti. Nous te dégraisserons. Nous t’affinerons³¹⁷ ».

Après la disparition sensible du Diable-marchand de chevaux, l’abbé Donissan est relevé par le carrier Jean-Marie Boulainville qui lui explique que lui et le marchand de bidets de Marelle l’ont trouvé évanoui sur la route. Une prudente relecture du passage révèle en effet que la rencontre de l’abbé Donissan avec le

³¹³ *Ibid.*, p. 176.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 170.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 186.

³¹⁶ « La sainteté, selon Bernanos, consiste à connaître comme Dieu. Dieu connaît avec charité et pitié, “non pas cette pitié qui n’est que le déguisement du mépris”. Satan connaît avec curiosité (mot souvent repris). Celui qui agit sous l’emprise de Satan vise la concupiscence ou le pouvoir, il cherche à connaître pour détruire », Jean-Luc, *Études littéraires*, [En ligne], <http://www.etudes-litteraires.com/sous-le-soleil-de-satan.php> (Page consultée le 15 avril 2015).

³¹⁷ Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, *op. cit.*, p. 192.

Diable est plus ambiguë qu'on pourrait d'abord le penser. Après tout, il est bien possible que le prêtre se soit endormi après avoir longuement tourné en rond³¹⁸. Néanmoins, nous pensons qu'il serait regrettable d'amoindrir l'importance de la figure diabolique chez Bernanos en se contentant d'une lecture trop rationnelle du combat de Donissan avec Satan. Il nous paraît clair que l'auteur invite le lecteur à accepter la présence visible du Malin au cœur du monde sensible. C'est la raison pour laquelle nous rappelions plus haut que faire du Diable un acteur à part entière, visible aux yeux des personnages même du roman, est un « défi » lancé par Bernanos au matérialisme des années 1920³¹⁹. Outre la présence « réelle » de Satan dans le roman, c'est par le biais de certains personnages qui prônent un discours scientiste plus ou moins anticlérical que Bernanos remet en cause la négation d'une part essentielle de la spiritualité chrétienne. Dans le prologue, le docteur-député Gallet parle d'« hyperémotivité » et d'« hyperesthésie » pour qualifier l'état émotionnel fragile de Mouchette. Quant au Diable, il le nie autant qu'il repousse cette « bêtise » qu'est l'enfer chrétien. Parallèlement, c'est à la fin du roman que se rassemblent les trois personnages « qui représentent, selon Bernanos, la nouvelle alliance contre le catholicisme traditionnel³²⁰ » : le curé de Luzarnes, ancien professeur de chimie et vaillant cartésien ; l'amateur d'âmes et académicien Saint-Marin, qui vient rendre

³¹⁸ « Tête basse, il s'écroule enfin sur une muraille molle et froide, que ses mains pressent ; il glisse doucement sur le côté, dans la boue, en fermant les yeux. Et, avant de les ouvrir, il sait déjà qu'il est revenu. », *ibid.*, p. 168. À propos de l'endormissement possible de l'abbé Donissan, Max Milner note que Bernanos « se garde bien d'affirmer que la rencontre avec Satan a réellement eu lieu. Tout, au contraire, dans la manière dont il l'introduit, nous porte à croire que la scène est rêvée », *Georges Bernanos*, Paris, Desclée De Brouwer, 1967, p. 95.

³¹⁹ Anne Loddegaard explique cette présence visible du diable chez Bernanos – alors que le Malin n'est jamais représenté directement chez Bloy ou Huysmans – en terme d'absence de connaissances théologiques de la part des lecteurs modernes : « Je soutiens que le mode fantastique chez Bernanos est une stratégie rhétorique adressée aux lecteurs modernes. Dans le monde sécularisé des années 1920 le romancier ne peut plus présupposer que les lecteurs seront sensibles au langage théologique ; ainsi, l'esthétique du fantastique est plus à même de persuader les lecteurs modernes d'accepter le thème religieux que le langage dogmatique du roman catholique traditionnel », « Representation of the divine: God and Satan as fantastic characters in the modern novel », *Forum on Public Policy: A journal of the Oxford Round Table*, Summer, 2012, p. 2.

³²⁰ Malcolm Scott, *The Struggle for the Soul of the French Novel: French Catholic and Realist Novelists, 1850-1970*, *op. cit.*, p. 251.

visite au prêtre par curiosité pure ; le docteur Gambillet, jeune socialiste agnostique qui doit ausculter l'abbé Donissan afin de s'assurer de sa santé d'esprit et qui conclut à une mauvaise « hygiène » et à un « organisme surmené³²¹ ». Les paroles dérisoires, convenues et sans portée que s'échangent les trois hommes contrastent fortement avec la phrase de défi qui aurait été lancée à l'écrivain subversif Saint-Marin par le saint de Lumbres s'il avait pu parler : « TU VOULAIS MA PAIX, S'ÉCRIE LE SAINT, VIENS LA PRENDRE !...³²² ».

Outre un geste de défi assez évident lancé au monde contemporain, la présence visible et active du Diable dans *Sous le Soleil de Satan* et, en particulier, dans le corps même d'une révoltée telle Mouchette a pour effet de montrer l'importance du combat diabolique faisant rage de manière continue au fond de tous les cœurs humains. La tragédie de Mouchette est une aubaine pour celui qui cherche des proies faciles à faire sombrer. Sa volonté est décimée et son mal-être intérieur est toujours grandissant, prêt à accueillir toute illusion qui embellirait sa triste vie. Se servant de son état désespéré, le Diable peut alors l'habiter et se battre contre un ennemi bien plus redoutable, l'abbé Donissan. C'est à travers le corps de Mouchette que le Malin apparaît une seconde fois au prêtre et qu'il tente de le désespérer. En ce sens, ce sont non seulement les espoirs amoureux, la volonté et le geste criminel de la jeune adolescente qui lui sont enlevés – l'abbé nie la responsabilité de Mouchette dans le meurtre du marquis de Cadignan –, mais aussi son corps même, habité et mu « comme un jouet, [...] comme la petite balle d'un enfant, entre les mains de Satan³²³ ». Néanmoins, Bernanos n'essaie pas d'asservir la femme et d'amoindrir la parole et le corps féminins ; au contraire, il parvient, avec *Sous le Soleil de Satan*, à présenter l'impact du Diable au sein de ce monde tout en racontant – et, plus encore,

³²¹ Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, op. cit., p. 297.

³²² *Ibid.*, p. 380.

³²³ *Ibid.*, p. 215.

en *expliquant* – l’histoire tragique de Mouchette, cette jeune fille qui souffre et s’autodétruit parce qu’étant rejetée et profondément désillusionnée, elle ne parvient pas à accepter l’amour de Dieu, le seul amour qui, si l’on en croit Bernanos, aurait été capable de la sauver totalement et, peut-être, de faire d’elle une sainte.

2.3 Thérèse Desqueyroux ou l’aliénation par la famille

Le roman de François Mauriac *Thérèse Desqueyroux*, publié en 1927 chez Grasset, nous paraît porter haut l’intime – et l’ultime – revendication de nombreuses femmes mariées asservies à leur époux et désirant ardemment conquérir leur liberté en s’émancipant de la tutelle familiale. Ainsi que nous le disions plus haut, il est clair qu’une volonté d’émancipation s’installe dans la société française du début du XX^e siècle et que dans les années 1920, « il semble qu’on assiste à une légère transformation des mentalités. Les jeunes filles savent alors ce qui les attend et tentent, soit de s’y résigner, soit de s’y adapter, soit encore de s’en révolter, la garçonne représentant pour toute une génération de jeunes filles le désir de ne plus se laisser mater servilement par leur futur mari³²⁴ ». Cette « légère » évolution des idées masculines sur la femme et le mariage est loin d’être terminée et ne parvient pas à cacher la dure réalité de la condition féminine de l’entre-deux-guerres, surtout dans les campagnes, ainsi que le remarque Mauriac lui-même³²⁵. Dans le roman, c’est l’héroïne éponyme qui représente l’archétype de la femme mariée malheureuse, à

³²⁴ Laure Adler, *Secrets d’alcôve*, *op. cit.*, p. 52.

³²⁵ Dans son *Éducation des filles* (1933), Mauriac tente de donner ses opinions concernant l’éducation des filles et raconte les souvenirs qu’il a des « créature[s] sans âge » de son enfance, ces femmes qui n’avaient qu’une mission : « amener un ouvrier adulte dans la maison ». Si Mauriac pense que la femme se sublime dans la maternité, il montre avec ce texte qu’il comprend la dure réalité de la condition féminine au tournant du siècle et qu’il ressent intimement « ce sentiment tragique de la sujétion, de l’asservissement des femmes », *L’Éducation des filles* dans François Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, Paris, Presses Pocket, 1990, pp. 85 et 90, respectivement.

l'instar de Madame Bovary ou de la Jeanne d'*Une vie*³²⁶ : après s'être mariée avec Bernard, Thérèse découvre rapidement que les seules préoccupations de son mari borné sont le nom qu'il porte, sa santé fragile et sa fortune familiale. Très vite, la jeune épouse perd l'envie de vivre et sombre dans une mélancolie sans borne. Un jour où les circonstances se présentent d'elles-mêmes, Thérèse ressent le besoin informel d'empoisonner son mari et d'obtenir ainsi une liberté chèrement voulue. Néanmoins, elle est rattrapée par sa tentative d'empoisonnement, est jugée et obtient un non-lieu avec l'aide de son père et de son mari qui donne un faux témoignage pour ne pas éclabousser le nom grave porté par sa famille. Le roman s'ouvre lorsque Thérèse, son avocat et son père Jérôme Larroque quittent le tribunal après avoir obtenu l'acquiescement. D'entrée de jeu, Mauriac présente Thérèse Desqueyroux comme une fille seule, délaissée et dédaignée par M. Larroque et ses pairs masculins ; la jeune femme écoute passivement les paroles affairées des deux hommes qui régissent encore sa vie malgré son geste criminel qui se voulait libérateur. Marchant symboliquement entre son avocat et son père, sa présence laisse indifférents ceux qui ne sont pas là pour elle, mais pour la réputation et l'honneur de la famille : « Thérèse marchait entre les deux hommes qu'elle dominait du front et qui de nouveau discutaient comme si elle n'eût pas été présente ; mais, gênés par ce corps de femme qui les séparait, ils le poussaient du coude. [...] la boue jaillie l'obligeait à se tapir contre le mur³²⁷ ». Loin de vouloir comprendre les véritables raisons de l'acte de Thérèse – qui n'ont pas été donnés au cours du procès truqué –, son père ne pense

³²⁶ Il existe de nombreux points communs entre Thérèse, Emma et Jeanne. À ce propos, cf. Philippe Baron, « La mal-mariée dans *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, *Une Vie* de Guy de Maupassant et *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac », dans Philippe Baron, Dennis Wood & Wendy Perkins (dir.), *Femmes et littérature : colloque des universités de Birmingham et de Besançon*, Besançon, Presses universitaires Franc-Comtoises, 2003, pp. 145-154.

³²⁷ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, présentée par Jean Touzot, Paris, Bernard Grasset, 1989, p. 10. C'est cette édition que nous utiliserons dans ce travail.

qu'à « recouvrir tout ça³²⁸ » pour que son nom soit sauf lors des futures élections sénatoriales pour lesquelles il est candidat ; et, alors que Thérèse tente de parler et émet faiblement le désir de retourner chez son père, celui-ci la gronde et ordonne à sa fille d'obéir sans hésiter à Bernard, son époux: « Tu deviens tout à fait folle ? Quitter ton mari en ce moment ? [...] Tu feras tout ce que ton mari te dira de faire. Je ne peux pas mieux dire³²⁹ ». L'homme contre qui Thérèse a porté sa révolte et qu'elle a tenté d'empoisonner doit ainsi être obéi davantage, précisément parce qu'il a subi une forte atteinte à son autorité maritale. Cela marque une régression pour la jeune femme qui doit désormais suivre sans sourciller les ordres donnés par Bernard et sa famille.

Enfant, Thérèse est délaissée par son père et est élevée par sa tante Clara, une vieille fille sourde. Son éducation laïque dans un lycée public lui donne un esprit indépendant épris de liberté. Lycéenne « raisonneuse et moqueuse³³⁰ », Thérèse doit cependant suivre les pas tracés par des milliers de jeunes filles avant elle : le mariage. Norme restée inflexible dans la société bordelaise bourgeoise des années 1920 – Thérèse se marie en 1921 –, le mariage est censé faire de Thérèse une jeune femme accomplie et réellement féminine. Sur la voie de l'émancipation, Thérèse accepte pourtant assez facilement son mariage avec Bernard. Ainsi que l'explique le narrateur, « peut-être cherchait-elle moins dans le mariage une domination, une possession, qu'un refuge. Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique ? Petite fille pratique, enfant ménagère, elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive ; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril³³¹ ». Si la jeune femme n'arrive pas à mettre un mot sur ce « péril », c'est sûrement parce qu'il est devant ses yeux chaque jour, personnifié par tante Clara. Le spectre hideux du célibat

³²⁸ *Ibid.*, p. 11. Nous allons voir que l'étouffement, le « recouvrement » et le silence sont des motifs essentiels qui rythment la vie des familles Larroque-Desqueyroux.

³²⁹ *Ibid.*, p. 15.

³³⁰ *Ibid.*, p. 18.

³³¹ *Ibid.*, p. 31.

fait peur à cette jeune femme moderne qui sait que les vieilles filles sont encore ridiculisées par la société. Réaliste et « pratique », Thérèse a conscience que le sort de la femme est fragile s'il n'est pas vite « réglé » ; plus les jeunes filles attendent pour se marier, plus leur position sociale est instable et fragilisée. Au demeurant, Bernard ne déplaît pas entièrement à la jeune femme : elle ne cache pas qu'il est plus fin que la majorité des garçons de la région. Leurs rapports sont initialement sains et leur respect est mutuel³³². Ils savent tout deux que c'est un mariage arrangé par les deux familles et s'en accommodent aisément, étant eux-mêmes séduits par la perspective financière de cette union. De fait, personne ne force Thérèse à épouser Bernard – les parents ne forcent plus les jeunes filles depuis longtemps ; au contraire, il semblerait que l'envie qu'a la jeune femme de posséder des milliers d'hectares de pins, alliée à sa peur du célibat et à sa véritable affection pour Bernard la pousse à rechercher activement le seul statut autorisé à l'honnête femme dans cette société bourgeoise : celui de femme-épouse. Néanmoins, le mariage de Thérèse et son entrée dans la famille Desqueyroux ne ressemblent pas précisément au refuge qu'elle imaginait. À l'instar de Louise Marles, Thérèse découvre dans l'institution du mariage le contraire de ce qu'elle recherchait : le sentiment de sécurité qu'elle espérait y trouver se révèle être en réalité un sentiment d'insécurité perpétuelle, de violence subie, qui la prend dès la nuit de noces. Horrible nuit de noces qui suit une journée « étouffant[e]³³³ » où Thérèse se rend compte de son entrée dans la prison familiale. Au moment d'épouser Bernard, « Thérèse se sentit perdue. Elle était entrée somnambule dans la cage et, au fracas de la lourde porte refermée, soudain la misérable enfant se réveillait. [...] Au

³³² Selon Réjane P. Genz, c'est la société et ses règles régissant le mariage et la famille bourgeoises qui minent les rapports des époux : « Laissés à eux-mêmes, les deux jeunes gens pourraient atteindre à un certain équilibre dans leurs rapports. Thérèse dominerait sans doute le couple, et Bernard qui n'est pas particulièrement vaniteux s'en accommoderait peut-être assez facilement. Ce sont les règles factices imposées au couple par la société qui rendront l'entente impossible. », « Le rôle de la société dans l'affaire Thérèse Desqueyroux », *Kentucky Romance Quarterly*, 21:4, p. 423.

³³³ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 33.

plus épais d'une famille, elle allait couvrir [...]»³³⁴. Trop empressée de « pren[dre] son rang » et pensant très probablement – comme de nombreuses jeunes filles encore à cette époque – que le statut d'épouse est, aux yeux de la société, une marque de liberté et d'appartenance sociale, Thérèse se « réveill[e] » le jour-même de ce faux rêve dans lequel elle s'est baignée pendant des semaines³³⁵. À la liberté promise dans le mariage, la jeune femme ne voit qu'une « cage » totalitaire. Se souvenant de cette journée essentielle dans sa vie, Thérèse y voit une rupture définitive entre sa saine vie d'avant et l'étouffement du mariage : « Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté ; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces³³⁶ ». Ainsi que de nombreuses femmes du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, Thérèse voit dans la nuit de noces une violence faite à son corps et à sa volonté de femme indépendante³³⁷. À en croire le récit qu'en fait la jeune femme, le conseil donné par Balzac en 1829 – « Ne commencez jamais votre mariage par un

³³⁴ *Idem.*

³³⁵ Beaucoup de jeunes femmes voient dans le mariage le début d'une liberté accrue en tant qu'épouses. Citons Célestine qui, dans le roman de Mirbeau, s'écrie : « Je n'ai donc que l'embarras du choix... Le capitaine ou Joseph ?... Vivre à l'état de servante maîtresse avec tous les aléas qu'un tel état comporte, c'est-à-dire rester encore à la merci d'un homme stupide, grossier, changeant, et sous la dépendance de mille circonstances fâcheuses et de mille préjugés ?... Ou bien me marier et acquérir ainsi une sorte de liberté régulière et respectée, dans une situation exempte du contrôle des autres, libérée du caprice des événements ?... Voilà enfin une partie de mon rêve qui se réalise... », Octave Mirbeau, *Le journal d'une femme de chambre*, *op. cit.*, p. 262.

³³⁶ *Ibid.*, p. 21.

³³⁷ Dans la littérature de l'époque, les scènes de nuit de noces subies ne sont pas rares : citons parmi tant d'autres romans *Une vie* (1883), *Amour coupable* (1889), *La Femme-enfant* (1891) ou encore *L'ingénue libertine* (1909). Ainsi que l'écrit Léa Buisson, « pour la jeune fille, la nuit de noces est affaire de rêvasseries, de fantasmes, avec lesquels la réalité n'est pas toujours en phase. Cependant, dans certains cas, le choc peut s'avérer excessivement brutal », « La nuit de noces: des savoirs pré-nuptiaux à l'initiation », article publié sur le site *Savoirs des femmes*, automne 2013, URL: http://savoirdesfemmes.org/public_html/wp-content/uploads/2013/08/Buisson_Leia-Savoirs-des-femmes-Automne-2013.pdf (Page consultée le 07 avril 2014), p. 8. Cette affirmation est confirmée par le père de Jeanne dans *Une vie* de Maupassant : « Il est des mystères qu'on cache soigneusement aux enfants, aux filles surtout, aux filles qui doivent rester pures d'esprit, irréprochablement pures jusqu'à l'heure où nous les remettons entre les bras de l'homme qui prendra soin de leur bonheur. C'est à lui qu'il appartient de lever ce voile jeté sur le doux secret de la vie. Mais elles, si aucun soupçon ne les a encore effleurées, se révoltent souvent devant la réalité un peu brutale cachée derrière les rêves. Blessées en leur âme, blessées même en leur corps, elles refusent à l'époux ce que la loi, la loi humaine et la loi naturelle lui accordent comme un droit absolu », *Une vie*, *op. cit.*, p. 73.

viol³³⁸ » – ainsi que les inquiétudes justifiées de la plupart des médecins et hygiénistes dès 1850³³⁹ quant à ce qui n'est pas encore nommé le « viol conjugal » sont méprisés par un époux insensible que ses instincts sexuels incontrôlés transforment véritablement en « monstre³⁴⁰ » de l'ombre. Ce refus de la sexualité de la part de Thérèse révèle son désir de n'être pas entièrement passif et soumis à l'époux tout-puissant. Si la jeune femme n'a aucun pouvoir ou presque sur les affaires du ménage ou sur sa propre fortune – gérée entièrement par Bernard comme le veut la loi –, elle peut tout de même lui faire sentir son mal-être par un refus plus ou moins marqué de la sexualité : « Le plus souvent, au bord de sa dernière joie, il découvrait soudain sa solitude ; le morne acharnement s'interrompait. Bernard revenait sur ses pas et me retrouvait comme sur une plage où j'eusse été rejetée, les dents serrées, froide³⁴¹ ». Néanmoins, la violence originelle subie par la jeune femme lui fait haïr son corps et encore plus celui qui l'a souillé sans se soucier de sa volonté propre.

Outre une sexualité subie et de fait repoussée amèrement, Thérèse découvre dans le mariage ce qu'on pourrait nommer l'aliénation familiale propre aux familles bourgeoises. Ainsi que l'écrit Mauriac dans son *Éducation des filles*, « j'entendais comme le bruit sourd d'une trappe qui se refermait sur cette destinée³⁴² » ; Thérèse est une jeune bourgeoise dont la personnalité et l'intelligence sont constamment minées

³³⁸ Honoré de Balzac, cité dans Claudie Bernard, *Penser la famille au XIX^e siècle (1789-1870)*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 2007, p. 241.

³³⁹ « De leur côté, dès la fin du XIX^e siècle, hygiénistes et médecins vont accorder une grande importance à la nuit de noces et s'inquiéter, à l'instar du docteur Coriveaud (*Le Lendemain du mariage*, 1884), du « rut sauvage », de l'assaut de « l'homme instinctif dans toute la férocité du terme », Alain-Laurent Faucon, *Les femmes et la société*, URL: <http://alain.laurent-faucon.over-blog.com/les-femmes-et-la-societe.html> (Page consultée le 19 mars 2015).

³⁴⁰ « – Pauvre Bernard non pire qu'un autre ! Mais le désir transforme l'être qui nous approche en un monstre qui ne lui ressemble pas. Rien ne nous sépare plus de notre complice que son délire : j'ai toujours vu Bernard s'enfoncer dans le plaisir et moi, je faisais la morte, comme si ce fou, cet épileptique, au moindre geste eût risqué de m'étrangler », François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, pp. 35-36.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 36. La sexualité voulue tout comme le refus de la sexualité peuvent être perçus comme des enjeux de pouvoir. Ainsi, le refus par Thérèse de la sexualité remet en question l'équilibre et le rôle des sexes, l'autorité de Bernard et sa masculinité.

³⁴² François Mauriac, *L'Éducation des filles*, *op. cit.*, p. 96.

par la famille de son époux. Mauriac présente les membres de la famille Desqueyroux comme des êtres qui ne pensent à aucun moment à l'épanouissement personnel des leurs. Pour eux, seuls les intérêts de la famille comptent ; ainsi, mensonges, manipulation et hypocrisie sont tacitement acceptés par les Desqueyroux qui dénie toute individualité au profit d'une collectivité inique et nécessairement factice³⁴³. La fraternité familiale n'est donc qu'un concept vague pour cette famille qui a toujours considéré Thérèse comme un membre à part qu'il faut ramener sur le droit chemin, quitte à altérer sa « droite » nature au profit des « principes » familiaux : « Elle n'a pas nos principes, malheureusement [...] mais c'est une nature très droite, franche comme l'or. Nous aurons vite fait de la ramener aux idées saines³⁴⁴ » ; et, comme pour toutes les femmes ou presque à cette époque – surtout dans les milieux bourgeois catholiques, encore fortement attachés à la question de la virginité pré-nuptiale, notamment³⁴⁵ –, c'est encore la maternité qui est l'ultime but de la femme, l'acte suprême de purification pour la fille souillée et le statut qui *réinvente* presque la féminité et transforme la bonne épouse en honnête femme bourgeoise, désormais entièrement accomplie sur le plan social. Néanmoins, la révoltée Thérèse n'entend pas se soumettre passivement à l'appel du marmot. Loin de « s'anéantir » dans la maternité, la jeune femme repousse au contraire l'unique rôle maternel qui lui est imposé et qui est censé sublimer sa vie. Ainsi, elle délaisse complètement sa fille

³⁴³ « Ce qui rend l'institution de la famille si oppressive, dit Mauriac, c'est qu'elle n'existe pas pour le bonheur de ses membres, mais pour la gloriole du clan. Toutes ses valeurs sont fausses et les seules lois qui la régissent sont la vanité, le culte des apparences, l'hypocrisie et l'amour de la richesse », Réjane P. Genz, « Le rôle de la société dans l'affaire Thérèse Desqueyroux », *op. cit.*, p. 425. Le sentiment religieux des membres de la famille Desqueyroux doit lui-même être accepté avec circonspection car il ressemble fortement au catholicisme bourgeois et réducteur de la famille de Louis dans *Le nœud de vipères* : « L'étalage de ses aspirations religieuses est une critique directe, ou détournée, des principes que notre mère nous a inculqués dès l'enfance. Il ne donne dans un mysticisme fuligineux que pour en mieux accabler la religion raisonnable, modérée, qui fut toujours en honneur dans notre famille », *op. cit.*, p. 250.

³⁴⁴ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 30.

³⁴⁵ La virginité pré-nuptiale est de moins en moins respectée au fil des décennies et va de pair avec la déchristianisation de la société, qui s'accélère dans les années 1920. « En 1935, des enquêtes sur la virginité sont lancées dans tout le pays. Les deux sexes sont interrogés dans tous les milieux sociaux. Un bobard, une superstition, un "truc vieux jeu" », Laure Adler, *Secrets d'alcôve*, *op. cit.*, p. 27.

Marie et la place entre les mains de celle qui fut pendant de nombreuses années son amie la plus proche et qui est désormais sa plus grande rivale : Anne de la Trave. La jeune Desqueyroux, qui refusait déjà presque tout contact avec Thérèse après que celle-ci soit parvenue à éloigner Jean Azévédo, ne peut pardonner à Thérèse son indifférence pour Marie³⁴⁶. La sévérité d'Anne à l'égard de Thérèse, qui déroge à son rôle de mère attentive, n'est pas surprenante au regard de l'histoire française. Au XIX^e siècle déjà, les mères qui contreviennent à leur fonction maternelle sont ostracisées au sein des villages et sont sévèrement punies par le droit français : les infanticides et maltraitances en tout genre condamnent souvent d'avance leurs auteures à de lourdes peines³⁴⁷. Anne, qui est dégoûtée de la vie et du monde bourgeois fermé dans lequel elle vit parce que son amour pour Jean Azévédo a été empêché par sa famille avec l'aide de Thérèse, retrouve une certaine joie de vivre grâce à la présence de Marie auprès d'elle. Si Thérèse juge « beau, ce don total à l'espèce ; [...] cet effacement, [...] cet anéantissement » opéré par la jeune femme, elle sait qu'elle-même ne pourra pas supporter de « perdre toute existence individuelle³⁴⁸ » comme l'ont fait toutes les femmes de la famille. Elle repousse l'idée même de vivre pour quelqu'un d'autre – ne serait-ce que pour son enfant – et non pour elle-même, voyant la maternité comme un gouffre sans fond qui anéantit l'entière personnalité de celle qui s'y adonne ; or, Thérèse ressent lourdement l'ennui qui pèse sur elle jour après jour et l'étouffement qu'elle subit au sein de la famille

³⁴⁶ « Je lui aurais tout pardonné, parce que enfin, c'est une malade ; mais son indifférence pour Marie, je ne peux pas la digérer. Une mère qui ne s'intéresse pas à son enfant, vous pouvez inventer toutes les excuses que vous voudrez, je trouve ça ignoble », François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 115 ; cf. aussi p. 78 : « Thérèse se sentait détachée de sa fille comme de tout le reste ».

³⁴⁷ À la fin du XIX^e siècle, la femme qui déroge à son rôle de bonne mère-épouse-ménagère est sévèrement punie pour transgression des rôles et atteinte à sa destinée biologique et familiale. La volonté républicaine de « remettre les femmes à leur place » (Marc Angenot, *op. cit.*, p. 475) passe par les lourdes peines données aux femmes qui commettent des « crimes maternels ». Cf. Ann-Louise Shapiro, « L'amour aux assises : la femme criminelle et le discours judiciaire à la fin du XIX^e siècle », *art. cit.*

³⁴⁸ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 116.

Desqueyroux la pousse à se refermer entièrement sur elle-même et à ignorer les autres, quitte à saper encore plus le peu de santé et de moral qu'il lui reste :

Comment lui [à Anne] expliquer ? Elle ne comprendrait pas que je suis remplie de moi-même, que je m'occupe tout entière. Moi, il faut toujours que je me retrouve ; je m'efforce de me rejoindre... Anne oubliera son adolescence contre la mienne, les caresses de Jean Azévêdo, dès le premier vagissement du marmot que va lui faire ce gnome, sans même enlever sa jaquette. [...] Mais moi, mais moi...³⁴⁹.

Remplie « tout entière » de sa propre souffrance existentielle, Thérèse devient indifférente à celle des autres, et notamment d'Anne de la Trave, qui aime éperdument Jean Azévêdo et dont l'amour est bloqué par sa famille, qui n'approuve nullement une hypothétique alliance avec « une famille de [juifs] dégénérés tuberculeux jusqu'à la moelle³⁵⁰ ». Cet antisémitisme virulent, qui reste fort présent dans la société française depuis la fin du XIX^e siècle, ne touche cependant pas Thérèse, qui agit pour le compte de la famille La Trave parce qu'elle est jalouse du véritable amour qu'Anne ressent à l'égard de Jean. Si le refus de la maternité chez Thérèse peut s'expliquer par le fait que la jeune femme refuse que sa fille ait plus tard la même existence qu'elle, l'aide que la révoltée apporte au plan des La Trave ne peut en revanche s'expliquer que par la jalousie de Thérèse, qui ne peut accepter que sa plus proche amie possède ce qu'elle-même ne possèdera jamais : le bonheur par l'amour vrai³⁵¹. Aspirée peu à peu par le machiavélisme familial auquel elle tente vainement de résister, Thérèse trahit la seule personne qu'elle a toujours aimée et avec qui elle a vécu les plus beaux jours de sa vie.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 116. Cf. aussi p. 96 : « Me masquer, sauver la face, donner le change, cet effort que je pus accomplir moins de deux années, j'imagine que d'autres êtres (qui sont mes semblables) y persévèrent souvent jusqu'à la mort, sauvés par l'accoutumance peut-être, chloroformés par l'habitude, abrutis, endormis contre le sein de la famille maternelle et toute-puissante. Mais moi, mais moi, mais moi... ».

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 42.

³⁵¹ « [...] mais cette petite idiote, là-bas, à Saint-Clair, qui croyait le bonheur possible, il fallait qu'elle sût, comme Thérèse, que le bonheur n'existe pas. Si elles ne possèdent rien d'autre en commun, qu'elles aient au moins cela : l'ennui, l'absence de toute tâche haute, de tout devoir supérieur, l'impossibilité de rien attendre que les basses habitudes quotidiennes un isolement sans consolations », *ibid.*, p. 45.

La fonction d'Anne dans le récit est essentielle. La jeune adolescente n'est pas seulement l'ancienne meilleure amie de Thérèse devenue sa rivale. Si l'on en croit Thérèse elle-même, Anne a en réalité un rôle important à jouer dans le geste criminel de son amie : « Petite soeur Anne, chère innocente, quelle place vous occupez dans cette histoire ! Les êtres les plus purs ignorent à quoi ils sont mêlés chaque jour, chaque nuit, et ce qui germe d'empoisonné sous leurs pas d'enfants ³⁵² ». L'éloignement progressif de Thérèse et d'Anne ne peut qu'anéantir psychologiquement la révoltée qui ne vit presque que par et à travers sa belle-soeur³⁵³. Loin de les rapprocher davantage, le mariage de Thérèse avec Bernard désespère celle-ci parce qu'elle prend conscience que ses rapports avec Anne ne pourront plus jamais être les mêmes qu'auparavant. Le nouveau statut familial et social qu'acquiert Thérèse ne peut que corrompre la profonde amitié entre les deux jeunes femmes et les éloigner physiquement et psychologiquement ; et, outre son nouveau statut d'épouse, c'est la perte de sa virginité qui pousse Thérèse à voir un écart « infin[i] » croître entre elle et Anne : « [...] de ce que Thérèse était au moment de souffrir, de ce que son corps innocent allait subir d'irréparable. Anne demeurait sur la rive où attendent les êtres intacts³⁵⁴ ». Lorsqu'elle perçoit la joie d'Anne à son mariage, Thérèse – qui commence déjà à ressentir l'étouffement qu'elle subira en tant qu'épouse – sait que son amitié avec la jeune fille est définitivement tarée. Plus tard,

³⁵² *Ibid.*, p. 18. Si Thérèse ressent le rôle majeur joué par Anne dans sa tragique histoire, elle ne parvient pas à mettre le doigt dessus. Ainsi que le rappelle Timothy J. Williams : « Malgré sa lucidité occasionnelle et sa certitude qu'Anne de la Trave est, d'une façon ou d'une autre, impliquée dans son crime obscur, Thérèse n'est jamais capable d'établir quelle part de son accès de violence [sa tentative d'empoisonnement sur Bernard], s'il y en a une, est due à leur relation trouble », « Thérèse and Anne: Mauriac's Mimetic Rivals », *Romance Quarterly*, 48:2, 2001, p. 76.

³⁵³ « La récompense de Thérèse, c'était, à la saison brûlante, de ne pas se juger indigne d'Anne qu'elle rejoignait sous les chênes d'Argelouse », François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 22. ; « Il y avait cette joie puérile de devenir, par ce mariage, la belle-soeur d'Anne », *ibid.*, p. 31. Comme le souligne Timothy J. Williams : « Ce ne serait qu'une petite exagération que de décrire leur amitié [celle de Thérèse et d'Anne] comme une espèce de dépendance, du moins pour Thérèse, dont l'image de soi a l'air de n'être soutenue qu'à travers des références constantes à Anne », « Thérèse and Anne: Mauriac's Mimetic Rivals », *art. cit.*, p. 78.

³⁵⁴ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 34.

dégoûtée de la vie et jalouse du bonheur d'Anne, Thérèse va anéantir tout ce qu'il reste de leur affection en participant activement à l'éloignement de Jean Azévédo. Anne est de fait « impliquée » dans le crime de Thérèse en ce que sa brouille définitive avec son amie accentue infiniment la solitude de la malheureuse révoltée, qui, retranchée dans son dernier bastion, ne parvient plus à contenir sa violence et attaque l'homme qui représente l'autorité par excellence : Bernard Desqueyroux. Néanmoins, avant d'analyser plus longuement le pourquoi de l'acte criminel de Thérèse à l'encontre de son mari, il nous faut dire un mot de Jean Azévédo, qui lui aussi a un grand rôle à jouer dans la tentative d'empoisonnement de Bernard par la révoltée Thérèse.

Jean Azévédo séduit Anne de la Trave et lui fait croire qu'il éprouve des sentiments profonds à son égard. Don Juan parisien, il n'a aucune intention d'épouser Anne et ne le cache pas à Thérèse. Au contraire, il explique avec orgueil qu'il fit presque une action généreuse en « jouant » avec Anne car même s'il n'a jamais souhaité l'épouser, il a fait « vivre » et aimer pendant quelques temps une jeune femme qui, lorsqu'elle sera mariée avec un bourgeois de la lande, devra affronter la monotonie bourgeoise et ne connaîtra jamais plus l'amour vrai et le plaisir que procure le badinage amoureux³⁵⁵. Sur le moment, cet excès de prétention ne répugne pas à une Thérèse qui rejette l'esprit conservateur bourgeois et qui souhaite se libérer absolument de toutes les valeurs véhiculées par sa belle-famille. Elle est ainsi intellectuellement séduite par le discours du jeune homme qui affirme sans attendre que « chaque minute doit apporter sa joie, une joie différente de toutes celles qui l'ont

³⁵⁵ « [...] il [Jean Azévédo] ne doutait point que Mlle de la Trave lui dût les seules heures de vraie passion qu'il lui serait sans doute donné de connaître durant sa morne existence : — Vous me dites qu'elle souffre, madame ; mais croyez-vous qu'elle ait rien de meilleur à attendre de sa destinée que cette souffrance ? je vous connais de réputation ; je sais qu'on peut vous dire ces choses et que vous ne ressemblez pas aux gens d'ici. Avant qu'elle ne s'embarque pour la plus lugubre traversée à bord d'une vieille maison de Saint-Clair, j'ai pourvu Anne d'un capital de sensations, de rêves de quoi la sauver peut-être du désespoir et, en tout cas, de l'abrutissement », *ibid.*, pp. 62-63.

précédée³⁵⁶ ». En réalité, le lecteur comprend vite que les paroles de Jean ne sont qu'une suite ininterrompue de clichés sans grande consistance et que l'homme lui-même n'est manifestement qu'un beau parleur qui « ramèn[e] [...] tout à ses lectures de ce moment-là³⁵⁷ ». Thérèse elle-même affirme rétrospectivement qu'elle « vomirai[t] aujourd'hui ce ragoût³⁵⁸ ». Néanmoins, l'esprit ouvert et les valeurs libérées de toute contrainte professées par le jeune homme ne laissent pas indifférente la révoltée ; et, dans tout cela, ne compte pas pour rien le fait que Jean soit Parisien et qu'il cite des camarades parisiens pour étayer ses propos. L'ennui profond que Thérèse éprouve à Argelouse contraste fortement avec l'image de la capitale française que lui offre Jean. Après l'avoir écouté, Thérèse se rend compte avec une acuité accrue que Paris et Argelouse sont deux espaces antithétiques irréconciliables. À l'instar de Madame Bovary, Thérèse est subjuguée par cette chimère parisienne que lui présente Jean dans son discours. C'est en ce sens que l'on peut affirmer que le jeune homme est, avec l'éloignement d'Anne, à l'origine du geste criminel de Thérèse à l'encontre de son époux. À force de répéter à la jeune femme que le but ultime de tout être est de « devenir soi-même » et la prévenant sans ménagement qu'« ici [elle est] condamnée au mensonge jusqu'à la mort³⁵⁹ », Jean, s'il ne pousse pas directement la jeune femme à s'émanciper par la violence, la tente tout de même à se libérer de « ce climat étouffant³⁶⁰ » ; ceci est confirmé par le fait que lorsque Jean repart à Paris, il confie à Thérèse son espoir de la voir se « délivrer³⁶¹ » d'Argelouse et de son silence asphyxiant. Ainsi, il nous faut affirmer l'importance du jeune homme dans le

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 63.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 66.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 64.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 68.

³⁶⁰ *Idem.*

³⁶¹ « Après cette rencontre dernière où il me donna rendez-vous dans un an, plein de l'espoir, me disait-il, qu'à cette époque je saurais me délivrer (j'ignore encore aujourd'hui s'il parlait ainsi légèrement ou avec une arrière-pensée. J'incline à croire que ce Parisien n'en pouvait plus de silence, du silence d'Argelouse, et qu'il adorait en moi son unique auditoire) », *ibid.*, p. 71.

destin de Thérèse, même si nous n'irons pas jusqu'à dire que Jean est une figure diabolique qui encourage activement la jeune femme à tuer son mari³⁶².

Le geste criminel de Thérèse peut ainsi s'expliquer par diverses influences, bien que la jeune femme n'arrive pas à démêler clairement les raisons profondes de son acte. Après le départ de Jean, Thérèse « cru[t] pénétrer dans un tunnel indéfini, [s]'enfoncer dans une ombre sans cesse accrue ; et parfois [elle] [s]e demandai[t] si [elle] atteindrai[t] enfin l'air libre avant l'asphyxie³⁶³ ». L'absence du jeune homme la prive de la seule personne avec qui Thérèse peut ouvrir son cœur et extérioriser ses sentiments profonds à l'égard de son mariage et de sa vie intérieure. Sa grossesse qui survient quelques mois plus tard la fait sombrer progressivement dans les « ténèbres » du délabrement psychologique, notamment parce que les Desqueyroux s'occupent d'elle non pas pour elle-même mais uniquement pour « le fruit attaché à [s]es entrailles³⁶⁴ ». Au lendemain de ses couches, la jeune femme ne peut plus « supporter la vie³⁶⁵ » et sa souffrance gouverne entièrement ses pensées et amoindrit sa volonté. Emprisonnée dans une famille qui ne la respecte pas pour elle-même et extrêmement malheureuse en ménage, Thérèse – qui n'a plus d'interlocuteur privilégié depuis sa brouille avec Anne et le départ de Jean – se détache entièrement du monde et se crée une sorte de microcosme intérieur de douleur. Exaspérée par sa souffrance et n'ayant plus rien à perdre, la jeune femme fait converger toute la violence présente dans son

³⁶² Réjane P. Genz, par exemple, considère Jean Azévêdo comme un « faux messie » qui « précipit[e] la jeune femme vers le geste criminel », « Le rôle de la société dans l'affaire Thérèse Desqueyroux », *art. cit.*, p. 426. Rétrospectivement néanmoins, Thérèse récuse quelque peu cette interprétation : « Cette importance qu'il lui avait plu d'attribuer aux discours du jeune Azévêdo, quelle bêtise ! Comme si cela avait pu compter le moins du monde ! Non, non : elle avait obéi à une profonde loi, à une loi inexorable », François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 96.

³⁶³ *Ibid.*, p. 71. À propos de ce départ de Jean et de son influence sur la vie de Thérèse, Timothy J. Williams écrit : « En fait, le texte révèle que la souffrance de Thérèse, causée par des sentiments d'incommunicabilité et de réclusion, est loin d'être définitive ni écrasante avant l'arrivée de Jean », « Thérèse and Anne: Mauriac's Mimetic Rivals », *art. cit.*, p. 83.

³⁶⁴ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 75. Aux yeux de Bernard, la jeune épouse enceinte ne représente que « la femme qui port[e] dans ses flancs le maître unique des pins sans nombre », *ibid.*, p. 62. La dimension financière de l'union de Thérèse et de Bernard ne quitte jamais l'esprit de celui-ci.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 77.

cœur de révoltée en une seule personne : Bernard Desqueyroux : « Seul, dans ce néant, Bernard prenait une réalité affreuse : sa corpulence, sa voix du nez, et ce ton péremptoire, cette satisfaction. Sortir du monde... Mais comment ? et où aller ?³⁶⁶ ». Détenteur de l'autorité par excellence et personnage devenu grotesque aux yeux de Thérèse depuis sa rencontre avec Jean Azévédo, Bernard est la cible idéale pour la malheureuse épouse-et-mère en quête d'émancipation. La proximité de Thérèse avec son mari lui permet de l'empoisonner petit à petit avec de la liqueur de Fowler prescrite par le médecin de Bernard. Après plusieurs semaines, les soupçons tombent sur Thérèse suite à la découverte d'ordonnances falsifiées. La jeune femme est démasquée et le procès peut commencer.

Si nous essayons dans cette étude de comprendre et d'expliquer l'acte criminel de Thérèse Desqueyroux en utilisant les ressources que nous offre le roman, il faut néanmoins rappeler que Mauriac n'en donne jamais une explication claire et définitive. Au contraire, l'auteur préfère semer le trouble chez son personnage et son lecteur en construisant une figure féminine qui – à l'instar de la petite Mouchette – ne comprend pas le sens de son acte et des événements qui l'ont influencée. À Paris, lorsque Bernard demande à sa femme la raison pour laquelle elle a tenté de le supprimer, la jeune femme ne parvient pas à expliquer ce qu'elle voulait mais assure qu'elle « céda[t] à un affreux devoir. Oui, c'était comme un devoir³⁶⁷ ». En revanche, elle affirme douloureusement savoir ce qu'elle ne voulait pas : vivre dans une famille qui rejette la recherche du bonheur individuel pour glorifier l'honneur du nom porté ; l'hypocrisie et la violence plus ou moins bien cachée d'une famille qui fait disparaître

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 79.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 124. Alors même que c'est Bernard qui subit l'empoisonnement, Thérèse se place en victime des événements. Mais de quel devoir s'agit-il ? À un autre moment, Thérèse affirme : « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi [...] », *ibid.*, p. 108.

ses membres déviants³⁶⁸ ; le culte de la richesse et la malsaine pudibonderie d'un clan qui cherche sans relâche à masquer ses nombreux vices :

- Ce que je voulais ? Sans doute serait-il plus aisé de dire ce que je ne voulais pas ; je ne voulais pas jouer un personnage, faire des gestes, prononcer des formules, renier enfin à chaque instant une Thérèse qui... Mais non, Bernard ; voyez, je ne cherche qu'à être véridique ; comment se fait-il que tout ce que je vous raconte là rende un son si faux ?³⁶⁹

Toutes ces raisons, ajoutées à d'autres qui restent mystérieuses pour Mauriac lui-même, ont influencé Thérèse à commettre son acte criminel. Contrairement à Mouchette, la souffrance existentielle de Thérèse ne se traduit pas par une volonté de s'autodétruire³⁷⁰, même si la jeune femme tente bel et bien de se suicider lors de sa longue et dure séquestration à Argelouse, séquestration due à l'autoritarisme de la famille Desqueyroux, qui œuvre à disculper Thérèse afin qu'aucun scandale n'entache la réputation de la famille³⁷¹.

Anéantie par la solitude, repoussant l'idée d'une fuite qu'elle sait d'avance être vaine et se sachant par-là même emprisonnée pour longtemps, Thérèse est prête à s'empoisonner dans sa chambre. Néanmoins, tante Clara meurt au moment où la jeune femme s'apprête à avaler ses poisons et le remous qui s'ensuit détourne Thérèse

³⁶⁸ « L'opprobre, dans ce cas, ne pouvait être évitée par la famille, qu'en s'amputant du membre gangrené, en le rejetant, en le reniant à la face des hommes. — C'était même le parti auquel d'abord ma mère aurait voulu que nous nous arrêtions, figurez-vous ! Nous avons été au moment de laisser la justice suivre son cours ; et si ce n'avait été d'Anne et de Marie... », *ibid.*, p. 94. Après son crime, Thérèse exprime à plusieurs reprises et avec raison sa peur de la réaction possiblement violente d'une famille qui fait disparaître les siens sans aucun scrupule.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 124.

³⁷⁰ Rappelons que Louise se souhaite pas s'autodétruire mais que sa souffrance non verbalisée attaque son propre corps. C'est le corps qui traduit le mal-être de la jeune femme. Véronique, quant à elle, s'autodétruit pour sauver l'âme de Marchenoir et non pour montrer au monde sa tragique douleur existentielle.

³⁷¹ La séquestration de Thérèse et son procès font dire au narrateur : « Que ce fût ou non à son insu, Thérèse suscitait le drame pire que le drame, - : le fait divers ; il fallait qu'elle fût criminelle ou victime... », *ibid.*, p. 114. Séquestration que Bernard identifie lui-même à un fait-divers authentique révélé en 1901 à Poitiers. Cette affaire de la « séquestrée de Poitiers » prit une allure nationale et révéla la réclusion de Blanche Monnier par sa mère pendant vingt-cinq années dans une chambre fermée et sans fenêtre. Cf. p. 114 : « En une seconde, il [Bernard] revit cette image colorisée du *Petit Parisien* qui, parmi beaucoup d'autres, ornait les cabinets en planches du jardin d'Argelouse et tandis que bourdonnaient les mouches, qu'au-dehors grinçaient les cigales d'un jour de feu, ses yeux d'enfant scrutaient ce dessin rouge et vert qui représentait *La Séquestrée de Poitiers* ». À propos de cette affaire de la séquestrée de Poitiers, Gide publia une chronique judiciaire le 31 mars 1930 aux éditions Gallimard.

de son geste suicidaire. Dans cette scène très empreinte de religiosité, la tante de Thérèse est sacrifiée – par l’auteur humain ou l’Auteur divin – pour que sa nièce puisse continuer à vivre. Toute proche de la mort, la jeune femme s’inquiète de la possibilité d’un au-delà et remet en question son incroyance³⁷². Se souvenant du prêtre aperçu à travers sa fenêtre lors de la procession de la Fête du Saint-Sacrement, Thérèse commence un début de prière et demande de l’aide au Créateur :

S'il existe cet Etre (et elle revoit, en un bref instant, la Fête-Dieu accablante, l'homme solitaire écrasé sous une chape d'or, et cette chose qu'il porte des deux mains, et ces lèvres qui remuent, et cet air de douleur) ; puisqu'Il existe, qu'Il détourne la main criminelle avant que ce soit trop tard et si c'est sa volonté qu'une pauvre âme aveugle franchisse le passage, puisse-t-Il, du moins, accueillir avec amour ce monstre, sa créature³⁷³.

Le passage du « s’il existe » au « puisqu’Il existe » est loin d’être anodin et offre au lecteur deux interprétations concurrentes dans le cas – suggéré par Mauriac – où c’est Dieu lui-même qui intervient directement et qui détourne la « main criminelle » de détruire son propre corps : soit le narrateur – ou l’auteur³⁷⁴ – compatissant achève la prière d’une Thérèse encore trop incroyante et parvient *in extremis* à empêcher le geste suicidaire, soit c’est la jeune femme elle-même qui, grâce au souvenir de cet homme pieux dont la foi est exemplaire, se met à croire véritablement et prend soudainement conscience de son statut de « pauvre âme aveugle » qui a besoin de l’amour de Dieu pour être sauvée. En ce sens, c’est

³⁷² « Qu'est-ce que la mort ? On ne sait pas ce qu'est la mort. Thérèse n'est pas assurée du néant. Thérèse n'est pas absolument sûre qu'il n'y ait personne. Thérèse se hait de ressentir une telle terreur », *ibid.*, p. 98.

³⁷³ *Ibid.*, p. 99.

³⁷⁴ Mauriac est compatissant et ressent une grande et profonde pitié à l’égard de Thérèse ; en exergue de son roman, l’écrivain catholique place cette phrase de Baudelaire qui montre que Mauriac prie pour que Thérèse soit sauvée par Dieu malgré son geste criminel : « Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles ! O Créateur ! peut-il exister des monstres aux yeux de celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits, et comment ils auraient pu ne pas se faire.... », *ibid.*, exergue.

l'humilité de la jeune femme et sa soudaine épiphanie religieuse qui la sauvent de son propre suicide³⁷⁵.

S'il est assez évident que Mauriac souhaite donner à ce passage un sens chrétien, nous pourrions cependant voir dans la mort de tante Clara une pure coïncidence, comme le fait Thérèse elle-même quelques instants plus tard : « Thérèse regarde ce corps, ce vieux corps fidèle qui s'est couché sous ses pas au moment où elle allait se jeter dans la mort. Hasard ; coïncidence. Si on lui parlait d'une volonté particulière, elle hausserait les épaules³⁷⁶ ». Le suicide de Thérèse est donc évité de justesse, permettant à la jeune femme de poursuivre sa triste vie de séquestrée et, à terme, d'atteindre son but recherché : l'émancipation parisienne. Plusieurs mois après son acquittement, Thérèse est libérée de et par Bernard. Se sachant bientôt à Paris, dans la ville qui symbolise l'espoir et la vie, la jeune femme ressent pour la première fois un désir profond de s'ouvrir à un époux qui, pour la première fois, s'intéresse à ce qu'elle a à dire : « Bernard s'intéressait au poids de Thérèse mais aussi à ses propos : elle parlait devant lui plus librement qu'elle n'avait jamais fait: — “A Paris... quand je serai à Paris...”³⁷⁷ » ; et, si la jeune femme émet quelques doutes – absolument

³⁷⁵ Dans cette optique, l'ajout de la majuscule à « puisqu'Il existe » alors qu'elle n'y était pas dans le « S'il existe » serait révélateur de l'humilité soudaine de la jeune criminelle.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 100. Le fait que Thérèse rejette la possibilité d'une intervention divine ne remet nullement en cause l'hypothèse émise ci-dessus, à savoir que la jeune femme a réellement cru en Dieu et senti la présence divine pendant un instant décisif de son existence. D'ailleurs, il y a dans le roman plusieurs éléments qui nuancent l'incroyance de Thérèse. Si celle-ci soutient les libres-penseurs contre les cléricaux, il n'empêche que son profond désir de confession et d'absolution est d'essence chrétienne. La jeune femme pense aux confessions d'Anne et souhaite se confesser à Bernard pour obtenir son pardon et le soulagement dont elle a besoin pour continuer à vivre. Néanmoins, ainsi que le souligne Malcolm Scott, « sa confession souhaitée est profane, incapable d'offrir le soulagement d'une confession sacramentelle. [...] Bernard n'est pas prêtre ; l'absolution qu'elle désire ardemment obtenir ne peut pas venir de lui, mais seulement de Dieu, à travers la médiation de l'Église. Ainsi, en montrant la futilité d'une “confession” profane le roman défend implicitement l'institution ecclésiastique », *The struggle for the soul of the French novel: French Catholic and realist novelists, 1850-1970, op. cit.*, pp. 195-196. Par ailleurs, rappelons que la jeune femme aime aller à l'église le dimanche car elle y trouve de l'apaisement : « Quel réconfort puisait-il dans ces rites quotidiens ? Thérèse aurait voulu assister à sa messe dans la semaine, alors que, sans autre témoin que l'enfant de chœur, il murmurait des paroles, courbé sur un morceau de pain. Mais cette démarche eût paru étrange à sa famille et aux gens du bourg, on aurait crié à la conversion », François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux, op. cit.*, p. 77.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 119.

justifiés – sur la capacité de la ville rêvée à lui apporter un bonheur concret³⁷⁸, elle se jette dans la capitale avec un espoir certain ; mais, justement, le destin tragique de Thérèse ne s'arrête pas là. Si la jeune femme pense que l'humanité vivante à Paris la rendra heureuse, le lecteur pressent qu'elle se trompe et qu'elle se noiera probablement dans l'anonymat d'une ville-monde qui repose sur le culte de l'apparence : « Thérèse avait un peu bu et beaucoup fumé. [...] Elle farda ses joues et ses lèvres, avec minutie ; puis, ayant gagné la rue, marcha au hasard³⁷⁹ ». Cette fin est significative : Thérèse, qui s'insurge à plusieurs reprises contre le silence d'Argelouse et l'incapacité de la bourgeoisie landaise à s'ouvrir aux autres, se « fard[e] » pour exister dans cette ville inconnue qu'est Paris. À la lecture de *La fin de la nuit*, le pressentiment obscur du lecteur de *Thérèse Desqueyroux* s'avère légitime. Quinze ans après sa tentative d'empoisonnement sur Bernard, Thérèse est plus seule que jamais dans son petit appartement parisien. La souffrance existentielle de la jeune femme, si elle a changé de nature, ne quitte jamais Thérèse. Son destin est éminemment tragique car, manifestement, la jeune femme ne peut pas être heureuse : le remords l'écrase. Éloignée de sa fille Marie et mécontente de son passé, Thérèse mène une existence douloureuse à Paris ; douleur continue dont les racines sont anciennes et insurmontables, ainsi que le rappelle le narrateur : « Son crime, qui a précédé tous les autres, fut sans doute de se lier à un homme, d'enfanter, de se soumettre à la loi commune, alors qu'elle était née hors la loi³⁸⁰ ». Ne reste plus qu'à prier pour la jeune femme, ainsi que le fit Bernanos pour Mouchette et ainsi que le fait Mauriac pour sa « créature » dans l'Avis au lecteur de *Thérèse Desqueyroux* :

³⁷⁸ « Paris : non plus les pins déchirés, mais les êtres redoutables ; la foule des hommes après la foule des arbres », *idem*. Lorsqu'elle est au café avec Bernard, Thérèse hésite même pendant quelques instants à rentrer avec son époux à Argelouse.

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 128.

³⁸⁰ François Mauriac, *La Fin de la Nuit*, Paris, Grasset, 1935, p. 45.

J'aurais voulu que la douleur, Thérèse, te livre à Dieu ; et j'ai longtemps désiré que tu fusses digne du nom de sainte Locuste. Mais plusieurs, qui pourtant croient à la chute et au rachat de nos âmes tourmentées, eussent crié au sacrilège. Du moins, sur ce trottoir où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule³⁸¹.

Si Mauriac affirme que son roman n'est pas à proprement parler un roman catholique, il explique cependant qu'il est « un roman de chrétien, que seul un chrétien pouvait écrire³⁸² ». On comprend pourquoi : à l'instar de Bernanos, Mauriac se sent proche de son héroïne révoltée. Sans hésitation, l'auteur catholique prie pour le salut d'une jeune femme qui souhaite ardemment s'émanciper de l'étouffante tutelle socio-familiale et vivre de manière libre et indépendante. Cette recherche de liberté est cependant loin d'être encouragée dans la grande bourgeoisie catholique landaise des années 1920. Ainsi que Mouchette, accusée d'être atteinte de folie dépressive et de démence par tout le monde – mis à part l'abbé Donissan –, Thérèse est d'abord marginalisée au sein de sa famille avant d'être mise à l'écart de la communauté d'Argelouse. Son propre père, monsieur Larroque, affirme après l'acte criminel de Thérèse que toutes les filles sont des « hystériques quand elles ne sont pas des idiotes³⁸³ ». Si l'hystérie, dans le roman naturaliste, s'applique à un certain type de femmes qui possède des caractéristiques précises décrites par les médecins aliénistes et les neurologues tout au long du XIX^e siècle, l'hystérie que présente ce roman du XX^e siècle – et bien d'autres – est une maladie appliquée à toutes les

³⁸¹ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, Avis au lecteur. La proximité de Mauriac avec sa « créature » est clairement définie via la volonté de l'auteur catholique de faire de Thérèse une « sainte Locuste ». C'est une sorte de canonisation qui va plus loin encore que la prière baudelairienne.

³⁸² François Mauriac, *Bloc-notes*, 5 vol., Paris, Seuil, 1993, p. 251. À ce propos, Malcolm Scott souligne : « sa prudence sémantique ne doit pas empêcher que le roman soit vu comme un roman chrétien et catholique dans le même sens qu'*Un prêtre marié*, car le salut de l'âme du personnage principal est son principal souci. Que le personnage en question n'ait pas le concept du salut, mais seulement celui d'une "conscience" humaniste, n'altère pas cette interprétation », *The struggle for the soul of the French novel: French Catholic and realist novelists, 1850-1970*, *op. cit.*, p. 198.

³⁸³ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, *op. cit.*, p. 13. Anne aussi sera traitée de « folle » par sa famille parce qu'elle ne choisit pas le parti raisonnable (financièrement) et souhaite se marier avec Jean Azévédo.

femmes qui ne suivent pas la route commune, ici en l'occurrence Thérèse³⁸⁴. C'est la raison pour laquelle la notion d'hystérie n'est pas à proprement parler pertinente pour analyser les romans de Bernanos et de Mauriac. Ces écrivains – et surtout Mauriac – s'intéressent grandement à la souffrance féminine parce que la société française d'avant-guerre leur fournit des exemples personnels qui les marquent profondément. Ainsi, c'est parce que Mauriac ressent encore en 1933 « le sentiment tragique de la sujétion, de l'asservissement des femmes³⁸⁵ » qu'il a connu lorsqu'il était enfant qu'il décide d'écrire son opinion sur l'éducation des filles. Si la femme est, selon Bernanos, la « sœur tragique de l'enfant³⁸⁶ », c'est peut-être parce que la dure condition qui attend toutes les femmes ne peut que les rendre malheureuses et corrompre leur pureté enfantine originelle ; et la maternité, dans tout cela ? « Faut-il dire que les enfants délivrent la femme de l'homme ? La vérité est qu'elle passe d'un joug à un autre joug³⁸⁷ », répond Mauriac.

³⁸⁴ Dans le roman décadent de Rachilde déjà, M. de Raittolbe parle de Raoule comme une hystérique qui s'éloigne de la « grand'route » tracée pour les femmes : « M. de Raittolbe, peu patient, alluma sournoisement un cigare, et enfuma toute une bordure d'azalées, en jurant qu'il ne reviendrait jamais chez cette hystérique, car, selon ses idées, on ne pouvait qu'être hystérique dès qu'on ne suivait pas la loi commune », *Monsieur Vénus*, *op. cit.*, p. 65.

³⁸⁵ François Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, *op. cit.*, p. 90.

³⁸⁶ Georges Bernanos, *Sous le Soleil de Satan*, *op. cit.*, p. 85.

³⁸⁷ François Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, *op. cit.*, p. 92.

Conclusion

« La femme n'existe pas, mais les femmes³⁸⁸ », dont nous avons essayé de montrer la lancinante souffrance au cours de cette étude. Huysmans, Bloy, Bernanos et Mauriac présentent chacun à leur manière les tragiques histoires de personnages féminins qui contestent plus ou moins radicalement l'aliénante condition féminine de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Rapidement, les héroïnes de notre corpus comprennent qu'il n'existe pas de statut légitime hors du mariage humain ou divin. La douleur existentielle qui les écrase dès cette décisive prise de conscience est extériorisée de différentes façons par ces figures féminines. Manifestement, Louise n'est pas heureuse avec Jacques et souhaiterait vivre seule ; sa souffrance n'étant pas dicible – la jeune femme n'ose pas critiquer directement son mari – ni comprise, elle se manifeste par le corps détraqué. La somatisation de sa révolte intérieure remplace la prise de parole directe, car ce n'est pas parce que Louise ne peut pas exprimer sa souffrance qu'elle n'en ressent pas pour autant le besoin de le faire. Véronique détruit son propre corps afin de sauver l'âme de Marchenoir, qui admet être « [le] bourreau³⁸⁹ » de la jeune femme et qui lui commande à mots couverts d'accomplir un sacrifice pour l'homme qu'elle aime de tout son cœur de prostituée repentie. Néanmoins, aux yeux de Bloy, le sacrifice de Véronique fait d'elle une « prostituée [qui] mont[e] dans la lumière³⁹⁰ » du Christ. Si la jeune femme avait consenti à épouser Marchenoir, elle se serait au contraire détournée de Dieu et son sacrifice aurait été évité, ce qui aurait fait « tomber [la sainte] dans la boue³⁹¹ ». Néanmoins, si Huysmans et Bloy racontent avec maints détails médicaux la souffrance vécue par Louise et Véronique – évocations cliniques qu'ils ont trouvées chez les naturalistes

³⁸⁸ *Ibid.*, pp. 111-112.

³⁸⁹ Léon Bloy, *Le désespéré*, *op. cit.*, p. 378.

³⁹⁰ Léon Bloy, *La Femme pauvre*, *op. cit.*, pp. 163-164.

³⁹¹ *Idem.*

des années 1880 –, ils ne disent jamais explicitement que cette souffrance est due à la condition féminine des dernières décennies du XIX^e siècle. Écrivains « engagés », ils utilisent la folie féminine pour attaquer de front le matérialisme scientifique et médical de la Troisième République. Ainsi, la folie supposée de Véronique est, pour Bloy, la plus grande preuve de sa sainteté³⁹². Pour autant, cela ne signifie pas que Bloy et Huysmans se servent des personnages féminins pour soutenir leur idéologie. Nous pensons au contraire qu'ils construisent des figures de femmes censément atteintes d'hystérie afin de montrer, par le biais de cette maladie inexplicable et inexplicée à la fin du XIX^e siècle, que le mal-être de ces héroïnes, s'il est encore mal défini, est néanmoins réel et inguérissable. La naissance de la psychologie moderne dans les dernières décennies du XIX^e siècle – anticipée par Huysmans dans *À rebours* et *En rade* – a peut-être aidé ces auteurs à s'interroger sur une douleur féminine éminemment présente dans la société française fin-de-siècle par le biais des différents types d'hystérie.

La fine analyse freudienne de la condition des femmes telle qu'elle peut s'appliquer au commencement de la Troisième République en France nous aide à passer de Huysmans et Bloy à Bernanos et Mauriac. Chez ces auteurs, l'« hystérie passive » laisse la place à la « folie active » : alors que les revendications de Louise et de Véronique passent par la destruction de leur propre corps, celles de Mouchette et de Thérèse passent d'abord par la destruction du corps des autres (hommes). L'évolution du droit des femmes pendant la Troisième République n'est sûrement pas pour rien dans ce changement paradigmatique. Mouchette, il est vrai, se suicide après

³⁹² À ce propos, Francesco Manzini écrit : « Selon Bloy, le délire et la démence qui caractérisent de telles déclarations ne servent qu'à les valider, car "l'Église est écrouée dans un hôpital de folles". La sainteté, dans un monde moderne défini par cet esprit sacrilège de questionnement rationnel encouragé par la Réforme et les Lumières, ne peut prendre que la forme de la démence et de la psychose. Bloy retourne l'argument médical qui postule que les visionnaires religieux sont fous [...] et présente la folie comme la preuve la plus certaine de la sainteté », *The fevered novel from Balzac to Bernanos: Frenetic Catholicism in crisis, delirium and revolution, op. cit.*, p. 179.

son entretien avec l'abbé Donissan, mais c'est seulement après s'être persuadée qu'aucune autre solution n'est possible et, surtout, après avoir tué le marquis de Cadignan. L'animalité de la jeune adolescente n'est pas encore domptée par le mariage et son comportement n'est pas encore formaté par le comportement bourgeois ; c'est la raison pour laquelle elle commet des actes d'une telle violence. Sa triste vie lui fait détester Dieu et le futur saint de Lumbres lui-même ne parvient pas à la tourner vers l'amour de celui qui seul peut la sauver. Ainsi que le rappelle Bernanos, « autour de la misérable enfant révoltée, aucune route ouverte, aucune issue. Nul terme possible à cet élan frénétique vers une délivrance illusoire que la mort ou le néant³⁹³ ». En ce sens, Mouchette est le versant négatif de Véronique : guidée par Dieu – et non par le Diable –, Véronique se retrouve dans l'amour christique. Mouchette, au contraire, se perd dans la haine diabolique. Pourtant, la jeune adolescente n'aurait-elle pas ressemblé à Véronique si elle avait écouté l'abbé Donissan ? Enfin, Thérèse désire ardemment se libérer de l'aliénation bourgeoise de sa belle-famille. Malheureuse aux côtés de Bernard, la revendication émancipatrice de la jeune femme désespérée s'exprime par le biais d'un geste criminel : la tentative d'empoisonnement sur le détenteur de l'autorité familiale, son mari Bernard. L'intérêt de *Thérèse Desqueyroux* dans notre corpus est que l'héroïne de Mauriac est la seule qui porte atteinte au corps social par l'intermédiaire de la tentative de meurtre sur son époux ; en ce sens, c'est la seule dont l'acte est reconnu par la société. Les actions et la destinée de Louise, Véronique et Mouchette ne conduisent jamais à ce que la société prenne conscience de leur souffrance – elles se suicident ou finissent à l'asile. Alors que le geste criminel de Thérèse est un attentat contre le régime marital et ses contraintes, les actions des autres héroïnes sont des attentats contre elles-mêmes.

³⁹³ Georges Bernanos, « Satan et nous », *Le Crépuscule des vieux*, Paris, Gallimard, 1956, p. 57.

Étant donné que la société ne propose aucune autre alternative à Thérèse que d'être une mère-épouse malheureuse et soumise, la jeune femme décide d'agir en violant les lois.

La plus ou moins grande culture catholique de Huysmans, Bloy, Bernanos et Mauriac influe nécessairement sur la vision tragique qu'ils proposent de la femme en souffrance. Si Huysmans n'est pas encore croyant lorsqu'il écrit *En rade*, Bloy et Bernanos le sont en revanche et interrogent le thème de la souffrance féminine avec un regard original de chrétiens plus ou moins orthodoxes. C'est ainsi que la « présence réelle » du Diable chez Bernanos³⁹⁴ peut être rapprochée de la très contestée « présence réelle³⁹⁵ » de Véronique dans *Le Désespéré*, qui a choqué de nombreux lecteurs contemporains. Mauriac, s'il évacue presque toute référence religieuse de son roman, dresse pourtant l'image trouble d'une femme qui, à certains moments, aspire à devenir chrétienne.

La supposée folie qui, de manière significative, atteint toutes les figures féminines du corpus à des degrés divers nous paraît représenter l'extériorisation de leur souffrance intérieure ; et comment ces héroïnes ne pourraient-elles pas se rebeller contre une société misogyne faite exclusivement par et pour des hommes ? De fait, la revendication se fait de plus en plus marquée au sein d'une société française qui

³⁹⁴ « Le romancier a tout à perdre en écartant de son œuvre le diable et Dieu: ce sont des personnages indispensables. Il est vrai que le naturalisme avait contourné la difficulté: il changeait l'homme en bête. [...] Le roman moderne manque de Dieu, mais le diable lui manque aussi. Je conçois qu'un matérialiste n'aime pas d'entendre parler de Satan, puisqu'il ne veut voir, dans la vie intérieure, que le morne champ de bataille des instincts. Mais le diable introduit, il est difficile de se passer de la Grâce pour expliquer l'homme. », Georges Bernanos, « Interview de 1926 par Frédéric Lefèvre », dans *Essais et écrits de combat I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 1046.

³⁹⁵ Léon Bloy, *Le Désespéré*, *op. cit.*, p. 264. La « présence réelle » de Véronique, qui rappelle la « présence réelle » du Christ dans l'Eucharistie, a beaucoup indigné certains lecteurs contemporains de Bloy. L'imbrication du langage sacré et du langage sexuel chez Bloy et Huysmans – cf. Esther dans *En rade* ou Salomé dans *À rebours* –, qui leur vient directement des courants vintrasiens et naundorffistes est contraire aux enseignements traditionnels de l'Église. Ainsi que le rappelle Jean-Baptiste Amadiou, « Selon cette doctrine, comme toute la nature exprime une sorte d'immense liturgie au Créateur, tout commerce avec elle a quelque chose de sacré, et l'amour charnel conduit, par des degrés mystiques, à l'amour de Dieu », « Léon Bloy devant le Saint-Office », dans Jean-Marc Joubert (dir.), *Les écrivains catholiques marginaux*, *op. cit.*, p. 12.

octroie aux femmes, au fil du temps, de plus en plus de droits politiques et d'expression. Ainsi, pour ces femmes de douleurs qui refusent d'être asservies, la violence sous toutes ses formes reste, peut-être, la seule alternative : ainsi que le souligne Mauriac dans *L'éducation des filles*, « au gibier féminin de se garder. Hélas ! il arrive tous les jours que la bête aux abois soudain fasse front, devienne féroce, ou bien se rue sournoisement contre le chasseur désarmé et endormi³⁹⁶ ».

³⁹⁶ François Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, *op. cit.*, p. 97.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus secondaire

BERNANOS, Georges, *Nouvelle histoire de Mouchette*, Monaco, Éditions Du Rocher, 1946 [1937].

MAURIAC, François, *La fin de la nuit*, Paris, Grasset, 1935.

2. Études sur les auteurs et les œuvres du corpus

BALDICK, Robert, *La vie de J.K. Huysmans*, traduit de l'anglais par Marcel Thomas, Paris, Denoël, 1958.

BARON, Philippe, "La mal mariée dans *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, *Une Vie* de Guy de Maupassant et *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac", dans BARON, Philippe, WOOD, Denis, PERKINS, Wendy (dir.), *Femmes et littérature : Colloque des Universités de Birmingham et de Besançon*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2003, pp. 145-154.

BÉGUIN, Albert, *Bernanos par lui-même*, Paris, Seuil, 1954.

BENOÎT, Éric, Bernanos, *Littérature et théologie*, Paris, Cerf, 2013.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, *Joris-Karl Huysmans : Du naturalisme au satanisme et à Dieu*, Catalogue de l'exposition, Paris, Bibliothèque Nationale, 1979.

BRICAUD, Joanny, *Huysmans occultiste et magicien*, Paris, Bibliothèque Chacornac, 1913.

BRICAUD, Joanny, *Huysmans et satan*, Michel Reinhard, 1980.

DUPUIT, Christine, "Huysmans et Charcot : l'hystérie comme fiction théorique", *Sciences sociales et santé*, Volume 6, n°3-4, 1988, pp. 115-131.

DURANCEAU, Lucie Roberge, *La conception de la femme chez Léon Bloy à travers « La femme pauvre »*, Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1969.

GALLAGHER, Edward J., *Textual hauntings : studies in Flaubert's Madame Bovary and Mauriac's Thérèse Desqueyroux*, Lanham, Md. : University Press of America, 2005.

GENZ, Réjane P., « Le rôle de la société dans l'affaire Thérèse Desqueyroux », *Kentucky Romance Quarterly*, 21:4, 1974, pp. 419-427.

GILLET, Louis, *J.-K. Huysmans, Lettres inédites à Arij Prins 1885-1907*, Genève, Droz, 1977.

GLAUDES, Pierre, « L'imaginaire conjugal dans *En rade* de J. K. Huysmans », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 93, n°1, 1993, pp. 94-115.

GRIFFITHS, Richard, *The Reactionary Revolution : The Catholic Revival in French Literature 1870-1914*, London, Constable, 1966.

HANSON, Ellis, "Huysmans Mystérique", dans *Decadence and catholicism*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1997.

HEYER, Astrid, *La femme dans le monde imaginaire de Georges Bernanos*, New York, P. Lang, 1999.

JOUBERT, Jean-Marc (dir.), *Les écrivains catholiques marginaux*, Paris, Éditions Cujas, 2010.

LEBOUTEUX, Violette, *Huysmans et Bloy : une amitié orageuse*, Paris, Téqui, 2002.

LODDEGAARD, Anne, « Representation of the divine: God and Satan as fantastic characters in the modern novel », *Forum on Public Policy: A journal of the Oxford Round Table*, Summer, 2012.

LOWRIE, JOYCE O., *The Violent Mystique : Thematics of Retribution and Expiation in Balzac, Barbey d'Aurevilly, Bloy and Huysmans*, Genève, Droz, 1974.

MAINGON, Charles, *La médecine dans l'œuvre de J. K. Huysmans*, Paris, A. G. Nizet, 1994.

MANZINI, Francesco, *The Fevered Novel from Balzac to Bernanos : Frenetic Catholicism in Crisis, Delirium and Revolution*, London, IGRS, 2011.

MARQUER, Bertrand, "« Le pouvoir d'une description bien faite » : Charcot et Huysmans", *Romantisme*, 2009/3, 145, pp. 137-148.

MILNER, Max (dir.), *Exil, errance et marginalité dans l'œuvre de Georges Bernanos*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004.

MILNER, Max, *Georges Bernanos*, Paris, Desclée De Brouwer, 1967.

MOORE, Brenna, « Feminized suffering in Modern French Catholicism : Raïssa Maritain (1883-1960) and Léon Bloy (1846-1917) », *Spiritus: A Journal of Christian Spirituality*, vol. 9, n° 1, pp. 46-68.

MULOT, Nicolas, *La réversibilité : "le grand mystère de l'univers"*, Paris, Sombrevail, 2006.

PAOR, Cora de, "Le manque d'amour-propre comme source de la marginalité chez Thérèse Desqueyroux", dans MAHER, Eamon (dir.), *Un regard en arrière vers la littérature d'expression française du XX^e siècle : Questions d'Identité et de Marginalité, marginalité : actes du colloque de Tallaght*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2005, pp. 183-194.

PRÉVOST, Jean-Laurent, *Le roman catholique a cent ans*, Paris, Fayard, 1958.

SCOTT, Malcolm, *The Struggle for the Soul of the French Novel : French Catholic and Realist Novelists, 1850-1970*, Washington D.C., The Catholic University of America Press, 1990.

SMEETS, Marc, *Huysmans l'inchangé : histoire d'une conversion*, Amsterdam, New York : Rodopi, 2003.

WILLEMIJN, Don, « Durtal en route : Le mysticisme et la conversion d'un intellectuel », dans Sophie Guermès et Bertrand Marchal (dir.), *Les religions du XIX^e siècle*, actes du IV^e congrès de la SERD organisé à Paris du 26 au 28 novembre 2009, septembre 2011, p. 1-9.

WILLIAMS, J. Timothy, « Violence and Sacrifice in Mauriac's *Therese Desqueyroux* », *The Midwest Quarterly*, 33, 2, 1992, pp. 168-180.

WILLIAMS, J. Timothy, « Thérèse and Anne : Mauriac's Mimetic Rivals, *Romance Quarterly*, 48, 2, 2001, pp. 75-88.

3. Théories de la littérature et histoire de la France fin-de-siècle (1870-1914)

ADLER, Laure, *Secrets d'alcôve : histoire du couple, 1830-1930*, Bruxelles, Complexe, 1990.

ANGENOT, Marc, *1889 : Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989.

ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

ANGENOT, Marc, *Le Cru et la faisandé. Sexe, discours social et littérature à la Belle Epoque*, Bruxelles, Labor, 1986.

ANGENOT, Marc, « “La fin d'un sexe” : le discours sur les femmes en 1889 », dans *Romantisme*, n° 63 (1989 – I), p. 5-22.

ANGENOT, Marc, *Rhétorique de l'anti-socialisme : Essai d'histoire discursive 1830-1917*.

ATKINSON W., Clarissa, BUCHANAN H., Constance & Miles R., Margaret, *Immaculate and Powerful: The Female in Sacred Image and Social Reality*, Boston, Aquarian Press, 1986.

BAUBÉROT, Jean, MATHIEU, Séverine, *Religion, Modernité et Culture au Royaume-Uni et en France (1800-1914)*, Paris, Points Seuil, 2002.

BEIZER, Janet, *Ventriloquized bodies : narratives of hysteria in nineteenth-century France*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

BERNARD, Claudie, *Penser la famille au XIX^e siècle (1789-1870)*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 2007.

BODINIER, Bernard, GEST, Martine, LEMONNIER-DELPY, Marie-Françoise & PASTEUR, Paul (dir.), *Genre & éducation : former, se former, être formée au féminin*, PURH, 2009.

BRABANT, José, « La menace américaine », article publié sur le site *Savoirs des femmes*, automne 2013, URL: http://savoirsdesfemmes.org/public_html/wp-content/uploads/2013/08/Brabant_Josée-Savoirs-des-Femmes-Automne-2013.pdf (Page consultée le 11 janvier 2014).

BRICARD, Isabelle, *Saintes ou pouliches : l'éducation des jeunes filles au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1985.

BRICAUD, Joanny, *L'abbé Boulan, sa vie, sa doctrine et ses pratiques magiques*, Paris, Chacornac, 1927.

BUISSON, Léa, « La nuit de nocés: des savoirs pré-nuptiaux à l'initiation », article publié sur le site *Savoirs des femmes*, automne 2013, URL: http://savoirsdesfemmes.org/public_html/wp-content/uploads/2013/08/Buisson_Leia-Savoirs-des-femmes-Automne-2013.pdf (Page consultée le 07 avril 2014)

CABANÈS, Jean-Louis, CARROY, Jacqueline, EDELMAN, Nicole (dir.), *Psychologies fin de siècle*, Recherches Interdisciplinaires sur les textes modernes 38, Nanterre, Univ. de Paris Ouest - Nanterre La Défense, 2007.

CASTEL, Pierre-Henri, "L'hystérie des Goncourt à Huysmans", entre littérature et histoire de la médecine, dans THOREL-CAILLETEAU, Sylvie (dir.), *Dieu, la chair et les livres. Une approche de la décadence*, Paris, Honoré Champion, 2000, pp. 509-549.

CHOINIÈRE, Paul, PARENTEAU, Olivier, PINSON, Guillaume & POIRIER, Christine (dir.), *Sexe et discours social. Actes du colloque du 29 octobre 2004*, Montréal, Université McGill, 2005.

CORBIN, Alain (dir.), *Histoire de la virilité XIX^e siècle/Première Guerre mondiale*, tome 2, Paris, Le Seuil, 2009.

CORBIN, Alain, *Les filles de noce : Misère sexuelle et prostitution au XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Flammarion, 2010.

DARNOU, Gérard, *Le corps souffrant : littérature et médecine*, Seyssel, Champ Vallon, 1994.

DEBUYST, Christian, DIGNEFFE, Françoise & Pires P. Alvaro, *Histoire des savoirs sur le crime et la peine : La rationalité pénale et la naissance de la criminologie*, Bruxelles, Larquier, 2008.

DIJKSTRA, Bram, *Idols of perversity : fantasies of feminine evil in fin-de-siècle culture*, New York, Oxford University Press, 1986.

DIJKSTRA, Bram, *Evil sisters : the threat of female sexuality and the cult of manhood*, New York, Alfred A. Knopf, 1996.

DOTTIN-ORSINI, Mireille, *Cette femme qu'ils disent fatale : textes et images de la misogynie fin-de-siècle*, Paris, Grasset, 1993.

DOTTIN-ORSINI, Mireille, *Un joli monde : romans de la prostitution*, Paris, R. Laffont, 2008.

DOWNING, Lisa, *Desiring the Dead: Necrophilia and Nineteenth-Century French Literature*, European Humanities Research Centre of the University of Oxford, Oxford, 2003.

DUFOURMANTELLE, Anne, *La femme et le sacrifice: d'Antigone à la femme d'à côté*, Paris, Denoël, 2007.

DUZER A., Virginie, « Le fruit défendu », *Romantisme*, vol. 3, n°165, 2014.

- EDELMAN, Nicole, « Culture, croyances et médecine (XIX^e-XX^e siècle) », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°25, 2002.
- FORD, Caroline, *Divided Houses: Religion and Gender in Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, 2005.
- GRIFFITHS, Richard, *The Reactionary Revolution: The Catholic Revival in French Literature (1870-1914)*, London, Constable, 1966.
- GUILLEMAIN, Hervé, « Les débuts de la médecine catholique en France », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 26/27, 2003.
- HOLMES, Diana, Tarr, Carrie, *A "Belle Époque"? Women in French society and Culture 1890-1914*, New York, Berghahn Books, 2006.
- HOUBRE, Gabrielle, *La discipline de l'amour : l'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Paris, Plon, 1997.
- HOUBRE, Gabrielle, *Histoire des mères et filles*, Paris, Éditions de la Martinière, 2006.
- HUSTACHE, Pascale, *Destins des femmes, dans le roman populaire en France et en Angleterre au XIX^e siècle*, Paris, Dittmar, 2009.
- KALIFA, Dominique, *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995.
- KAUFMANN, Vincent, *Ménage à trois : littérature, médecine, religion*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du septentrion, 2007.
- LANGLOIS, Claude, *Le catholicisme au féminin. Les congrégations françaises à supérieure générale au XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf, 1984.
- LAPLANCHE, François, « La notion de "science catholique" : ses origines au début du XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, tome 74, n°192, 1988.
- LE GALL, Didier & LE VAN, Charlotte, « La première fois : récits intimes », *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n°2, 2003.
- LÉONARD, Jacques, « Femmes, religion et médecine: Les religieuses qui soignent, en France au XIX^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 32, n°5, 1977.
- LÉONARD, Jacques, *La Médecine entre les savoirs et les pouvoirs*, Paris, Aubier, 1981.
- MARTIN-FUGIER, Anne, *La Bourgeoise : Femme au temps de Paul Bourget*, Paris, Grasset, 1983.
- MATLOCK, Jann, *Scenes of Seduction : Prostitution, Hysteria, and Reading Difference in Nineteenth-Century France*, New York, Columbia University Press, 1994.
- MAUGUE, Annelise, *L'identité masculine en crise au tournant du siècle (1871-1914)*, Marseille, Rivages, 1987.
- MICHAUD, Stéphane, « Science, droit, religion : trois contes sur les deux natures », *Romantisme*, n°13-14, Mythes et représentations de la femme.

- PALACIO, Jean de, *Figures et formes de la décadence*, Paris, Séguier, 2000.
- PALACIO, Jean de, *La décadence : le mot et la chose*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.
- PRAZ, Mario, *La chair, la mort et le diable dans la littérature du 19^e siècle : le romantisme noir*, traduit de l'italien par Constance Thompson Pasquali, Paris, Denoël, 1977.
- PRAZ, Mario, *Le pacte avec le serpent*, traduit de l'italien par Constance Thompson Pascali, Paris, C. Bourgois, 1989.
- RIOT-SARCEY, Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, 2002.
- ROCHEFORT, Florence & KIEJMAN, Laurence, « Le féminisme sous la troisième république : 1870-1914 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1985, n°1, Histoire des femmes et du féminisme.
- SHAPIRO, Ann-Louise, *Breaking the codes : Female Criminality in Fin-de-Siècle Paris*, Stanford, Stanford University Press, 1996.
- SAVARD, Chantale, *La représentation de la femme hystérique dans le roman naturaliste*, Mémoire de l'Université de Montréal, Département d'Études Françaises, juin 2004.
- SHAPIRO, Ann-Louise, « L'amour aux assises : la femme criminelle et le discours judiciaire à la fin du XIX^e siècle », dans *Romantisme*, 1990, n°68, Amours et société, pp. 61-74.
- SURKIS, Judith, *Sexing the Citizen: Morality and Masculinity in France, 1870–1920*, Ithaca, Cornell University Press, 2006.
- VANDERPELEN-DIAGRE, Cécile, *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu: la littérature catholique belge dans l'entre-deux-guerres*, Bruxelles, CEGES-Éditions Complexe, 2004.
- VANDERPELEN-DIAGRE, Cécile, « Objet ou projet, jamais sujet. La femme et la littérature catholique d'expression française (1918-1930) », dans *Cahiers d'histoire du temps présent*, mai 1998.
- WALTI-WALTERS, Jennifer & Hause C., Steven, *Feminisms of the Belle Epoque : A Historical and Literary Anthology*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1994.
- WEBER, Eugen, *France, fin de siècle*, Cambridge, Mass., Belknap Press, 1986.
- WEST, Shearer, *Fin de Siècle*, New York, The Overlook Press, 1994.

4. Ouvrages traitant de psychologie et des désordres psychiques

- BALESTRIÈRE, Lina, *Freud et la question des origines*, Bruxelles, De Boeck Université, 2008.

- CABANÈS, Jean-Louis, *Le corps et la maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Paris, Klincksieck, 1991.
- CABANÈS, Jean-Louis, PHILIPPOT, Didier & TORTONESE Paolo, *Paradigmes de l'âme : littérature et aliénisme au XIX^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2012.
- CAPE, Anouck, *Les frontières du délire : écrivains et fous au temps des avant-gardes*, Paris, Honoré Champion, 2011.
- CARASSO, Françoise, *Freud médecin*, Arles, Actes Sud, 1992.
- CASTEL, Pierre-Henri, *La querelle de l'hystérie : la formation du discours psychopathologique en France, 1881-1913*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.
- DESMAZIÈRES, Agnès, *L'inconscient au paradis. Comment les catholiques ont reçu la psychanalyse*, Paris, Payot, 2011.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *Invention de l'hystérie : Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris, Macula, 1982.
- EDELMAN, Nicole, *Les métamorphoses de l'hystérie, du XIX^e siècle à la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2003.
- FAUVEL, Aude, *Témoins aliénés et « Bastilles modernes » : une histoire politique, sociale et culturelle des asiles en France (1800-1914)*, Thèse, Écoles des hautes études en sciences sociales, Paris, 2005.
- FOUCAULT, Michel, *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*, Paris, Presses universitaires de France, 1975 [1963].
- FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2004 [1917].
- FREUD, Sigmund, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 2002 [1895].
- JACKSON, John E., RIGOLI, Juan & SANGSUE, Daniel, *Être et se connaître au XIX^e siècle : littérature et sciences humaines*, Genève, Metropolis, 2006.
- MARQUER, Bertrand, *Les romans de la Salpêtrière : réception d'une scénographie clinique : Jean-Martin Charcot dans l'imaginaire fin-de-siècle*, Genève, Droz, 2008.
- MURAT, Laure, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon : Pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard, 2011.
- RIGOLI, Juan, *Lire le délire : aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2001.
- RIPA, Yannick, *La ronde des folles : femme, folie et enfermement au XIX^e siècle (1838-1870)*, Paris, Aubier, 1986.
- SHOWALTER, Elaine, « Hysteria, Feminism, and Gender », dans Sander L. Gilman, Helen King, Roy Porter, G. S. Rousseau, Elaine Showalter (dir.), *Hysteria beyond Freud*, Berkeley, University of California Press, 1993.